

Temps facile ou difficile : La dimension temporelle de l’incarcération

Claudia Gagnon

Thèse soumise à l’Université d’Ottawa
Dans le cadre des exigences du programme de
Maîtrise en criminologie

Département de criminologie
Faculté des sciences sociales
Université d’Ottawa

RÉSUMÉ

La présente étude a comme objectif de comprendre la place que prend la dimension temporelle dans l’incarcération d’un détenu, ainsi que comment est décrit son influence sur son expérience carcérale. À l’aide de l’autobiographie *You’ve Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish* de Jimmy Lerner (2002), nous avons alors analysé différents thèmes concernant l’expérience temporelle d’une détention carcérale. Il ressort de notre analyse que le temps en prison se vit de façon extrêmement pénible. Il semble ne pas vouloir se passer ou s’écouler. Cependant, le détenu détient, tout de même, une certaine autonomie sur la façon dont il décide de passer son temps. Ainsi, dépendamment des comportements qu’il adopte et des relations qu’il entretient avec les autres détenus et les gardes, son temps peut passer encore plus lentement qu’il ne l’est déjà ou il peut trouver des façons pour aider à ce que son attention ne soit pas portée sur le passage du temps et ainsi, le faire paraître passer un peu plus rapidement.

Mots clés : Temps, dimension temporelle, incarcération, expérience carcérale, prison, détention.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	II
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 – REVUE DE LITTÉRATURE.....	4
1.1 La prison	5
1.1.1 Institution totale	5
1.1.1.1 La prison.....	6
1.1.1.2 Débat sur la totalité de la prison	11
1.1.2 Réalité carcérale.....	13
1.1.2.1 Sous-culture carcérale	13
1.1.2.2 Les effets de l’incarcération	16
1.1.3 Adaptation à la prison	23
1.1.3.1 Prisonnérification.....	24
1.1.3.2 Modes d’adaptation	26
1.2 Dimension spatiale	29
1.2.1 Architecture carcérale	30
1.2.1.1 L’intimité.....	34
1.2.1.2 La mobilité	35
1.2.1.3 L’emplacement de la prison	37
1.2.2 Modes d’adaptation.....	38
1.3 Dimension temporelle	40
1.3.1 Temporalité pénale et carcérale	41
1.3.2 Perception du temps	44
1.3.3 Modes d’adaptation.....	46
CHAPITRE 2 – CADRE THÉORIQUE	51
2.1 Le temps.....	52
2.2 La phénoménologie de la conscience intime du temps	54
2.3 La phénoménologie	57
CHAPITRE 3 – MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE.....	61
3.1 L’approche narrative.....	63
3.1.1 Le récit de vie.....	64
3.1.1.1 L’autobiographie	65
3.2 Corpus de données	68
3.2.1 Contexte du récit autobiographique	70
3.3 Analyse de contenu	73
CHAPITRE 4 – RÉSULTATS.....	76
4.1 La sentence	77
4.2 La prison	83
4.2.1 L’organisation du temps en prison.....	83
4.2.2 L’isolement cellulaire	88

4.2.3 Le confinement cellulaire	89
4.3 Les relations gardes-détenus.....	91
4.3.1 La surveillance	91
4.3.2 L'attente	92
4.3.3 Les relations avec les gardes.....	94
4.4 L'adaptation à la prison	97
4.4.1 La nouvelle réalité temporelle	97
4.4.2 Les relations avec les autres détenus	100
4.4.3 La cohabitation.....	104
4.4.4 La relation avec le monde extérieur.....	106
4.4.5 Se tenir occupé	108
CHAPITRE 5 – INTERPRÉTATION.....	113
5.1 La dimension temporelle	114
5.2 Le temps difficile.....	118
5.2.1 Punitives supplémentaires	118
5.2.2 Mauvaises relations avec les gardes	119
5.2.3 Mauvaises relations avec les détenus.....	120
5.3 Le temps facile.....	121
5.3.1 Bonnes relations avec les gardes.....	121
5.3.2 Bonnes relations avec les détenus.....	123
5.3.3 L'occupation du temps.....	125
CONCLUSION	129
BIBLIOGRAPHIE.....	134

INTRODUCTION

Malgré les débats récents sur le caractère total de la prison, soit que l'institution carcérale ne serait pas complètement totalisante comme l'aurait imaginé Goffman (Farrington, 1992), les chercheurs en criminologie s'entendent tout de même pour dire que la prison impose des privations et que celles-ci ont un impact sur les détenus, qu'il soit positif ou négatif (Vacheret & Lemire, 2007). Ainsi, les tenants de la réhabilitation et de la rééducation en prison perçoivent la prison comme ayant une influence positive sur le détenu en lui permettant d'accomplir certains apprentissages essentiels pour favoriser un retour en société réussi. Au contraire, les abolitionnistes considèrent plutôt que les effets de l'emprisonnement sont tellement néfastes que la prison ne devrait pas exister. L'emprisonnement est alors considéré comme étant davantage qu'une simple perte de liberté. Le détenu est isolé du monde extérieur et loin de ses proches, son espace personnel est réduit, il y a atteinte à son intimité et une promiscuité/cohabitation lui est imposée. En plus de l'imposition d'une routine et le sentiment de redondance ou de monotonie, le détenu perd son autonomie et le contrôle qu'il détenait auparavant sur son environnement (Toch, 1992; Vacheret & Lemire, 2007). Le détenu doit alors s'adapter aux nouvelles privations imposées par l'institution carcérale. Ainsi, en réponse aux privations de la détention et aux souffrances y étant associées, le prisonnier doit adopter de nouvelles habitudes de vie, de valeurs et de mœurs pour qu'il puisse être en mesure de naviguer dans ce nouvel environnement (Vacheret & Lemire, 2007).

La géographie carcérale est une approche qui a connu un grand essor dans les dernières années et elle cherche à comprendre l'expérience carcérale par son organisation spatiale. La géographie carcérale occupe une place importante dans la littérature criminologique et dans la compréhension du système pénal. En effet, la philosophie et les objectifs pénaux mis en place dans les systèmes nord-américains sont directement reflétés par la conception architecturale et l'organisation spatiale de la prison où le pouvoir est exercé par le contrôle de l'espace (Moran, Jewkes & Turner, 2016).

Les recherches en géographie carcérale ont ainsi démontré l'importance de la dimension spatiale dans l'expérience de l'incarcération. Moran (2015) avance également que la dimension spatiale et la dimension temporelle sont co-constitutives à toutes expériences. Bien que l'importance de la dimension spatiale de l'incarcération ait été démontrée à maintes reprises comme par les travaux

de Moran (2015), Moran, Jewkes & Turner (2016), ainsi que Moran & Schliehe (2017) sur la spatialité et la géographie carcérale, la dimension temporelle semble, quant à elle, relativement négligée, et ce malgré la place centrale qu'elle occupe dans le système pénal. En effet, la détermination de la peine est faite en fonction du temps (Matthews, 1999), ainsi que l'organisation structurelle de la détention qui est faite en fonction d'un horaire et d'une routine stricte (Cunha, 1997). Il semble ainsi y avoir une séparation entre l'expérience carcérale et le temps où ce dernier ne peut être que passé dans sa durée plutôt que d'être vécu et expérimenté (Cope, 2003; Medlicott, 1999).

À travers notre étude, nous chercherons alors à comprendre la dimension temporelle de l'incarcération et comment celle-ci influence l'expérience carcérale du détenu. Notre question de recherche est la suivante : Dans l'œuvre autobiographique *You've Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish* de Jimmy Lerner (2002), comment la dimension temporelle de l'incarcération est-elle présentée et comment décrit-on son influence sur l'expérience carcérale du détenu?

Le premier chapitre de notre recherche présentera une revue de littérature sur la prison et l'expérience carcérale. Nous explorerons d'abord la prison en tant qu'institution totale, son organisation, ses effets, ainsi que les différentes façons employées par les détenus pour s'adapter à ce nouvel environnement. Nous aborderons ensuite la dimension spatiale de l'incarcération, soit l'architecture carcérale et ses effets, en plus des modes d'adaptation spatiaux à la prison. Puis, nous discuterons finalement de la dimension temporelle de la détention, soit la temporalité carcérale, la perception du temps en prison et les modes d'adaptation temporels à l'incarcération.

Le deuxième chapitre sera consacré à la posture théorique privilégiée sur laquelle repose notre recherche. Nous y ferons la distinction entre trois conceptions du temps, soit le temps physique, le temps social et le temps subjectif. Nous présenterons également la phénoménologie de la conscience intime du temps de Husserl qui explique comment un individu perçoit le temps. Nous proposerons ensuite de suivre une posture phénoménologique, c'est-à-dire la mise en valeur de l'expérience subjective d'un individu afin de mieux comprendre le phénomène à l'étude.

Notre troisième chapitre reposera sur la méthodologie que nous avons adoptée. Nous suivrons une approche narrative qui place le récit de vie au cœur de notre analyse. Nous mettrons de l'avant l'autobiographie comme choix de corpus de données en abordant ses apports et ses limites à notre recherche. Nous présenterons ensuite l'autobiographie sélectionnée dans le cadre de notre

recherche, soit *You've Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish* de Jimmy Lerner (2002), ainsi que les critères qui nous ont menés à cette sélection. Puis, nous expliquerons notre méthode d'analyse – l'analyse de contenu – et les étapes que nous avons suivies pour analyser nos données.

Nous présenterons ensuite nos résultats dans le quatrième chapitre. Celui-ci sera divisé en quatre sections, qui correspondent aux différents thèmes, soit la sentence, la prison, les relations gardes-détenus, ainsi que l'adaptation à la prison.

Puis, notre cinquième et dernier chapitre offrira une analyse de ces données dans le but de répondre à notre question de recherche. Ce chapitre comprend trois sections, soit la dimension temporelle, le temps difficile et le temps facile.

Nous terminerons avec une conclusion résumant notre recherche et les éléments importants de notre analyse. Nous en profiterons aussi pour avancer une piste de recherche future.

CHAPITRE 1 – REVUE DE LITTÉRATURE

Cette recherche cherche à comprendre, à l'aide de l'autobiographie *You've Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish* de Jimmy Lerner (2002), comment se présente la dimension temporelle de l'incarcération et comment est décrit son influence sur l'expérience carcérale du détenu. Pour répondre à notre question de recherche, nous procédons d'abord à une revue de littérature pour bien mettre en lumière les idées, concepts, théories et débats, ainsi que les lacunes, déjà soulevés dans la littérature criminologique. Nous allons d'abord explorer le sujet de la prison dans le but de comprendre son fonctionnement et l'influence qu'elle possède sur les détenus. Nous allons ensuite présenter les deux unités de la dimension spatio-temporelle de l'incarcération, soit la dimension spatiale et la dimension temporelle.

1.1 La prison

Dans cette section, nous allons explorer la prison, c'est-à-dire son fonctionnement et l'influence qu'elle détient sur les détenus. L'utilité de cette section est de bien comprendre les mécanismes mobilisés au cours d'une détention et l'impact que ceux-ci ont sur les personnes incarcérées pour être en mesure, par la suite, de bien comprendre comment la dimension temporelle se présente et influence ces mécanismes. Nous allons alors, tout d'abord, discuter de l'institution totale et l'emprise que la prison a sur les détenus pour comprendre les processus de domination et les rapports de pouvoir présents. Nous allons ensuite discuter de la réalité carcérale, c'est-à-dire des différents systèmes sociaux présents entre les détenus, ainsi que des impacts que la détention a sur eux. Puis, nous allons aborder les différentes façons que les détenus peuvent utiliser pour s'adapter au système de domination, aux rapports de pouvoirs et aux impacts de l'incarcération.

1.1.1 Institution totale

Dans cette section, nous allons discuter du concept d'institution totale de Goffman, ses caractéristiques, les relations de pouvoirs et de domination mis en place, ainsi que l'influence que l'institution a sur le reclus qui y réside. Nous allons également aborder la prison en tant qu'institution totale et les différentes techniques utilisées pour assurer la soumission du détenu.

Goffman (1968) fait une distinction entre différents types d'institutions. Il commence en définissant l'institution comme un lieu où des activités s'y poursuivent sur une base régulière. Le temps et les intérêts des membres sont ainsi mobilisés par l'institution au sein de laquelle ils évoluent. Cependant, il y distingue un type d'institution particulier, soit l'institution totale, qui pousse cette tendance à l'extrême et qui est caractérisée par son caractère enveloppant (Goffman,

1968). Alors que l'institution générale prend en charge seulement une partie de la vie des gens qui y participent et que les relations de pouvoir y sont réversibles, l'institution totale, quant à elle, enveloppe l'ensemble de la vie de ses membres et les soumet à un rapport de pouvoir hiérarchique théoriquement absolu (Vacheret & Lemire, 2007). Une des caractéristiques fondamentales de nos sociétés est que les différentes activités de la sphère de la vie des individus, soit la vie familiale, le travail et les loisirs, s'exercent dans des lieux différents, avec des personnes différentes et sous une autorité différente. Cependant, pour ce qui est des institutions totales, ces dernières regroupent toutes les sphères de la vie des gens dans le même endroit, sous la même autorité et en promiscuité constante avec les mêmes personnes (Goffman, 1968).

L'institution totale est donc une communauté résidentielle et une organisation réglementée qui prend en charge tous les besoins des individus qui y résident en les soumettant à un traitement collectif. Goffman (1968) la décrit comme « un lieu de résidence et de travail où un grand nombre d'individus, placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées. » (41) On retrouve cinq groupes d'institutions totales dans notre société. Il y a les institutions de soins, comme les orphelinats et les foyers de longue durée. Il y a ensuite les institutions de soins et de contrôle, dont les asiles psychiatriques. Puis, il y a les institutions de contrôle, comme les prisons et les camps de concentration. Ensuite, il y a les institutions pour des tâches de type professionnel, dont l'armée, les casernes de pompiers et les écoles résidentielles. Enfin, il y a les institutions de nature religieuse, comme les monastères et les couvents (Goffman, 1968; Schliehe, 2016). Goffman (1968) précise que ces caractéristiques ne sont pas partagées que par les institutions totales, mais les autres institutions dans la société peuvent également présenter certaines de ces caractéristiques. De plus, ces caractéristiques ne sont pas représentées de la même façon à travers les différents types d'institutions totales. Ainsi, chacune de ces institutions présente, à différents degrés, plusieurs des caractéristiques les définissant (Goffman, 1968). De ces institutions totales, c'est la prison qui sera retenue lors de notre recherche. Nous allons donc la présenter à la section suivante.

1.1.1.1 La prison

La prison est une des institutions que Goffman qualifie de totale. En effet, il y a une frontière claire et nette entre la société et cette institution dans laquelle les détenus doivent alors, dans un même

endroit, dormir, travailler, manger et se divertir (Rostaing, 2012). Cette imposition de la vie en collectivité exige une pénétration non consentie de la vie privée de l'individu, puisqu'il est en constante promiscuité avec les autres reclus, ainsi que le personnel de l'institution (Rostaing, 2012; Schliehe, 2016). La prison mobilise également trois techniques qui sont caractéristiques de l'institution totale, soit l'organisation bureaucratique, les techniques de mortification et la surveillance.

L'institution totale est caractérisée par le contrôle bureaucratique qu'elle exerce sur la gestion des besoins des individus à sa charge. Elle endosse l'ensemble de la vie de l'individu en gérant toutes les activités de ce dernier par l'imposition d'un système et des règles explicites et rigoureux. Cette prise en charge est assurée par une relation de pouvoir hiérarchique entre les reclus et le personnel (Goffman, 1968; Vacheret & Lemire, 2007). En effet, il y a une distinction manifeste entre ces deux groupes où le personnel prend systématiquement toutes décisions concernant les reclus et où ces derniers sont souvent tenus à l'écart quant aux décisions prises à leur égard. De ces échanges restreints entre les deux groupes, un fossé se creuse alors, marqué par une image stéréotypée des uns et des autres (Goffman, 1968). Les reclus perçoivent le personnel comme étant tyrannique, méprisant et sournois, tandis que le personnel voit les reclus comme « des êtres repliés sur eux-mêmes, revendicatifs et déloyaux » (Goffman, 1968 : 49).

Ainsi, la gestion bureaucratique de la prison exige aux détenus de suivre un code de vie qui leur est prescrit par l'autorité carcérale. Ce code dicte le règlement intérieur de l'institution et les devoirs à respecter entourant tous les aspects de la vie en détention, soit l'habillement, les déplacements, les activités, etc. (Rostaing, 2012). Les règles institutionnelles contrôlent toutes actions et décisions qui seraient normalement prises par le détenu et imposent une routine ordonnant, selon un horaire prescrit, toutes les activités de la journée (Chantraine, 2006; Schliehe, 2016). Pour assurer que le règlement intérieur soit respecté et, ainsi avoir une meilleure prise en charge totale, les détenus sont constamment surveillés par le personnel carcéral. Cette surveillance permet de mettre en place une bonne gestion des détenus et, du même coup, d'assurer l'application du système de privilèges. Si le détenu ne respecte pas les règlements prescrits, il recevra une punition. Parmi les punitions, on peut y retrouver le changement d'aile à l'intérieur de la prison, l'isolement, la perte de biens personnels, d'activités et de visites. Puis, lorsque le détenu

recommence à respecter les règlements, on réintroduit peu à peu les privilèges qu'il avait auparavant perdus (Schliehe, 2016).

De cette gestion bureaucratique, une relation hiérarchisée s'impose entre les gardes, qui observent, contrôlent et prennent toutes décisions, et les détenus, qui sont observés, contrôlés et qui subissent les décisions. Cette relation est caractérisée par une perception stéréotypée de l'autre groupe qui plonge leurs interactions dans la méfiance et où toutes actions et/ou décisions prises prennent une connotation négative. Les détenus perçoivent les gardes comme tyranniques, inhumains et stupides. Le personnel carcéral, quant à lui, perçoit le détenu comme manipulateur, agressif, dangereux et déplorable. Cette vision du détenu permet aux gardes de justifier et légitimer leurs traitements et la prise en charge de ce groupe, donc d'exécuter les tâches intrusives reliées à leur travail, soit les fouilles, la surveillance, le contrôle, etc. De plus, cette opposition est d'autant plus apparente par la distanciation physique entre ces deux groupes. Les gardes sont ainsi derrière des vitres, derrière des caméras, en hauteur, etc., soit éloignés et séparés des détenus (Vacheret & Lemire, 2007).

Le contrôle bureaucratique exercé par l'institution totale est possible grâce à l'utilisation des techniques de mortification (Chantraine, 2006). La mortification du soi est le processus par lequel un individu est forcé d'abandonner l'image qu'il avait de lui-même pour s'en approprier une nouvelle. Par une série d'humiliations et de dégradations, il est dépossédé de son identité personnelle et du statut social qu'il détenait avant son entrée dans l'institution (Goffman, 1968; Vannier, 2016). Cet effritement de l'image de soi, induit par les contraintes de l'institution, est un caractère impératif pour le bon fonctionnement de cette dernière. L'institution totale se doit de structurer la personnalité des reclus pour ainsi instaurer un système de contrôle efficace sur ces derniers (Vacheret & Lemire, 2007).

Par l'exercice de l'autorité, de la discipline et du contrôle, différents actes de dégradation et d'humiliation sont employés pour assurer la mortification du soi des individus (Vannier, 2016). La première technique de mortification est l'isolement. Le reclus est physiquement mis à l'écart de la société et séparé de ses proches, ce qui impose un changement immédiat du statut et du rôle qu'il possédait auparavant. Ensuite, dès son arrivée dans l'institution totale, une série de cérémonies et de formalités est administrée dans le but d'uniformiser la personnalité des nouveaux arrivants en un tout semblable et ainsi assurer le bon fonctionnement de la gestion et des opérations

de l'établissement (Goffman, 1968; Vacheret & Lemire, 2007). Parmi ces rituels d'admission, il y a l'enregistrement des caractéristiques de l'individu, comme son poids, ses empreintes digitales, sa photo et son matricule, dans les dossiers officiels de l'institution, ainsi que l'attribution d'une nouvelle identité par des fouilles, un uniforme, une coupe de cheveux, etc. Ces cérémonies d'admission ont pour objectif de briser les volontés de la personne pour qu'elle acquière une image de reclus soumis et intériorise un statut d'obéissance (Goffman, 1968). Il y a également le dépouillement, c'est-à-dire la perte des effets personnels et leurs remplacements par des objets fournis par l'institution. Les biens offerts par l'établissement ont alors un caractère uniforme et imposent une image physique identique favorisant l'appropriation de l'image du reclus (Goffman, 1968). Puis, il y a la violation de l'intégrité physique et morale de l'individu par la violation de son moi intime, l'intrusion dans sa vie privée, la nudité forcée (fouilles, examens médicaux), la promiscuité constante, l'imposition du regard permanent, les relations forcées avec les autres reclus, se faire interpellé de manière familière, ainsi que l'intrusion dans les relations intimes avec les êtres chers (visites surveillées, courrier lu) (Goffman, 1968; Goodman, 2012).

Une autre technique de mortification est la perte d'autonomie. Une des caractéristiques principales de l'adulte est son indépendance, soit sa capacité de prendre ses propres décisions, ainsi que sa liberté d'action. Cependant, à l'arrivée dans l'institution, par la prise en charge totale des besoins, le reclus est dépossédé de son autonomie personnelle et est réduit au statut d'enfant (Goffman, 1968). Toutes ces techniques aident à mettre en place la technique de mortification la plus importante et utile à la prise en charge et au contrôle total que possède l'institution, soit la dégradation de l'image de soi qui est nécessaire au bon fonctionnement de l'institution totale. Cette dégradation est caractérisée par la perte du sentiment de sécurité de son intégrité physique induite par la contrainte d'adopter des positions et des postures dégradantes et humiliantes. Cette menace porte alors atteinte à l'image qu'il a de lui-même et à la façon dont il se distingue des autres. Cette mortification de l'image de soi entraîne le reclus à se conformer à son statut d'infériorité et de dominé, ainsi qu'à accepter les traitements subis aux mains des gardes (Goffman, 1968; Vacheret & Lemire, 2007).

L'institution carcérale, par les contraintes qu'elle exerce, emploie les techniques de mortification où la détention d'un détenu implique l'attribution d'un nouveau statut et d'une nouvelle identité (Rostaing, 2012; Vacheret & Lemire, 2007; Vannier, 2016). En effet, avec l'incarcération, le

détenu se trouve isolé du reste de la société. Cet isolement marque le changement de statut et la perte d'identité de l'individu en passant d'un citoyen libre à un prisonnier. Il y a également une séparation avec les êtres chers qui entraîne la dépossession du rôle de parent, de frère/sœur, de membres de la famille, d'ami, etc. (Andreescu, 2017; Schliehe, 2016; Vacheret & Lemire, 2007). Puis, à son arrivée, la personne nouvellement incarcérée est soumise au rituel d'admission qui entraîne l'attribution d'un numéro de matricule, l'inspection à nu, le nettoyage, la prise d'empreintes et de photos et la distribution de nouveaux vêtements. Cette cérémonie d'admission a comme but de modeler le nouveau venu pour faciliter son intégration et son acceptation de la routine carcérale (Andreescu, 2017; Vacheret & Lemire, 2007). Vient ensuite la privation des biens matériels, la perte d'autonomie, ainsi que la contamination physique et morale par la promiscuité avec les autres détenus et la menace perçue à sa propre sécurité en ce qui concerne sa santé et la présence élevée de la violence en détention (Schliehe, 2016; Vacheret & Lemire, 2007). Ce qui mène alors à la dégradation de l'image de soi où le détenu se définit lui-même de façon négative. C'est en se définissant ainsi qu'il « viendra à accepter son état de dominé. S'il se définit comme un “pas bon” ou comme un numéro, il acceptera d'être traité comme tel, comme un objet sans importance » (Vacheret & Lemire, 2007 : 82). La prison parvient alors à obtenir une homogénéité à l'intérieur de son institution (Vacheret & Lemire, 2007).

Puis, pour assurer l'organisation bureaucratique et la mise en place des techniques de mortifications dans le but d'une prise en charge totale des besoins des reclus, ainsi que le respect des règlements à l'intérieur de l'institution, le personnel se doit de maintenir une surveillance constante. L'autorité institutionnelle veille ainsi à ce que chacun accomplisse les tâches demandées et projette l'image que toutes infractions commises seront vues et sanctionnées, permettant ainsi l'internalisation, chez les reclus, de cette certitude d'être constamment surveillés. La surveillance a également comme bénéfice de marquer distinctement la séparation entre les deux groupes, soit ceux qui surveillent et ceux qui sont surveillés (Goffman, 1968).

La nature même de l'espace carcéral permet de maintenir une surveillance constante ou, du moins, sa perception. En effet, l'espace est architecturalement organisé pour que le détenu soit constamment dans une position d'être vu, soit par les gardes ou par les autres détenus (Moran, 2015). Tous les mouvements des détenus sont surveillés directement par le personnel carcéral ou à travers des caméras qui captent tout en permanence (Schliehe, 2016). La surveillance devient

alors un dispositif disciplinaire permettant un contrôle minutieux du détenu (Foucault, 1976). Ce contrôle met à l'évidence les rapports de domination présents en détention avec les gardes, qui surveillent d'un côté, et les détenus qui sont surveillés de l'autre (Chantraine, 2003; Vacheret & Lemire, 2007).

Par son organisation bureaucratique, ses techniques de mortifications et la surveillance constante, la prison se présente alors comme une institution totale. L'ensemble de la vie du détenu est pris en charge par l'institution, un pouvoir hiérarchique est mis en place avec un rapport de domination et l'identité du détenu est forgée pour qu'il soit soumis à ce rapport de domination. Cependant, dans les années 90, un débat émerge où certains chercheurs viennent contester la notion d'institution totale de Goffman, ce que nous aborderons dans la section suivante.

1.1.1.2 Débat sur la totalité de la prison

L'image de la prison comme institution totale est toujours vive dans la représentation qu'en fait la société. Cependant, à partir des années 90, certains chercheurs vont contester la notion d'institution totale de Goffman en défendant l'idée que la prison contemporaine ne correspondrait plus à cette représentation, mais serait plutôt devenue une institution dite « not-so-total » (Farrington, 1992).

Cette idée repose principalement sur l'argument selon lequel la prison ne serait plus complètement coupée de la société (Farrington, 1992; Mary, Bartholeyns & Béghin, 2006). En effet, l'idée de la prison en tant qu'institution totale est qu'il existe une coupure entre cette dernière et la société, créant ainsi un monde distinct totalement séparé de l'extérieur (Schliehe, 2016). Lorsqu'on analyse la prison, on peut voir que celle-ci est plus interconnectée et perméable que ce que le concept de Goffman laissait originalement entendre (Farrington, 1992; Schliehe, 2016). En effet, la prison contemporaine n'est pas aussi autonome et indépendante vis-à-vis de la société qu'elle ne le laisse sous-entendre. Dû aux différentes activités et processus de législation, à la police et aux tribunaux, la prison fait ainsi partie d'un système social et politique complexe lui permettant la prise en charge des détenus (Farrington, 1992). De plus, la réintégration est une idée clé du système de justice. Donc, une variété de programmes et de politiques sont mis en place pour favoriser le retour éventuel du détenu en société par la libération conditionnelle, les permissions de sortie, les ateliers de formation, etc. (Farrington, 1992).

Avec la reconnaissance accrue des droits de détenus, les rapports de pouvoir présents en détention vont changer; on passe graduellement d'un système de privilèges à un système de droits. Dans un

premier temps, il y a la présence de groupes de pression qui s'impliquent dans plusieurs enjeux reliés au système carcéral, ce qui vient ainsi influencer ces rapports de pouvoir. En effet, dans la conception de la prison comme institution totale, les rapports de pouvoir s'en tiennent à la relation entre les détenus et les gardes où le directeur y possède un pouvoir immense, indéniable et absolu. Par contre, avec l'arrivée de différents groupes d'intérêts, que ce soit des groupes qui militent autour d'enjeux carcéraux ou des groupes de pression qui ont à bénéficier de certains enjeux pénaux, chacun de ces groupes a des objectifs particuliers et parfois opposés. Les relations de pouvoir viennent alors se complexifier et se diversifier (Farrington, 1992; Vacheret & Lemire, 2007). Ensuite, le rôle du directeur de la prison change également; il devient un bureaucrate devant faire preuve de transparence et perd donc le pouvoir absolu et arbitraire qu'il détenait auparavant. Le fossé, dit infranchissable, entre les détenus et le personnel carcéral est une image qui ne correspond plus autant à la nature des relations entre ces deux groupes (Vacheret & Lemire, 2007).

Cette ouverture sur la société est aussi apparente dans les programmes de visites permettant à des personnes non justiciables, soit la famille et les proches des détenus, de pénétrer l'enceinte de la prison. De ce fait, ce groupe, pouvant contenir des mineurs, est également soumis aux normes de surveillance et de contrôle de l'institution. Cette pénétration des membres de la société à l'intérieur de la prison permet aux détenus de garder le rôle et statut de parent, de conjoint, d'amis (Vacheret & Lemire, 2007). De plus, les détenus ont maintenant accès aux mêmes médias d'informations et de divertissement présents en société, soit les mêmes journaux, revues, émissions télévisées et produits de consommation (Vacheret & Lemire, 2007). Ainsi, par la présence nombreuse d'intervenants, de membres du personnel et de personnes non justiciables et par l'accès au monde extérieur, la prison moderne ne peut plus se définir par le concept d'institution totale. L'institution carcérale n'est donc plus séparée, isolée, ou même autonome, puisqu'elle fait également partie de la société (Farrington, 1992; Rostaing, 2006).

Plusieurs auteurs remettent cependant en question cette thèse de la non-totalité de l'institution carcérale. Ils dénoncent en effet cette thèse en indiquant qu'elle ne prend pas en compte la complexité du concept de Goffman et qu'elle mobilise une définition trop littérale de l'institution totale (Schliehe, 2016). Les critiques soulevées contre la totalité de la prison discréditent simplement cette dernière en démontrant qu'il existe une certaine perméabilité entre l'institution et l'extérieur (Schliehe, 2016). Toutefois, Goffman, lui-même, mentionne la nature non-totale de

la vie institutionnelle et qu'il existe une certaine perméabilité entre l'institution et la société dans laquelle elle se situe (Schliehe, 2016). Par conséquent, en diminuant l'importance du cadre théorique de Goffman, les tenants de la thèse du caractère moins total de la prison sous-estimeraient également le potentiel d'analyse que ce concept apporte à l'étude du monde carcéral (Schliehe, 2016).

Ces auteurs mettent ainsi en évidence que Goffman, bien qu'il se concentre sur l'aspect fermé des institutions totales, ne les présente pas nécessairement comme des établissements complètement isolés et imperméables. Goffman met en évidence plusieurs caractéristiques perméables de l'institution totale soulignant ainsi la semi-perméabilité inhérente de celle-ci. Nonobstant la nécessité d'une certaine imperméabilité dans le maintien de la fermeture de l'institution, une perméabilité partielle doit être établie pour entretenir les liens avec la société dans laquelle la prison demeure. L'institution totale ne peut être entièrement séparée de la société. Sa fonction est intrinsèquement sociétale puisqu'elle participe au maintien de l'ordre social, tout en gardant une distinction tangible entre l'intérieur et l'extérieur (Schliehe, 2016).

L'institution totale est ainsi un idéal-type utilisé pour décrire ce type d'établissement, mais qui sert également d'outil d'analyse important pour l'étude de la prison (Schliehe, 2016). En effet, le concept permet de comprendre la structure de domination mise en place et les rapports entre détenus et gardes, la mortification de l'identité, la pénétration de la sphère privée, ainsi que les contacts censurés avec l'extérieur. De ce fait, nous sommes d'avis que l'institution totale demeure un outil conceptuel utile pour bien analyser le système carcéral actuel (Rostaing, 2006; Schliehe, 2016; Vacheret & Lemire, 2007). Nous explorerons ce système dans la prochaine section.

1.1.2 Réalité carcérale

La prison étant une institution sociale, certains sous-systèmes prendront forme à l'intérieur de celle-ci. C'est l'un de ces sous-systèmes, soit celui de la sous-culture carcérale, que nous aborderons dans la première partie de cette section. Nous allons ensuite discuter des effets que la prison, en tant qu'institution totale, a sur le détenu.

1.1.2.1 Sous-culture carcérale

La prison possède une culture particulière, dominée par un code des détenus qui élabore un ensemble de règles et de normes informelles à suivre sur la façon de se comporter à l'égard des autres détenus et du personnel. Ce code représente un système de valeurs internalisé favorisant la

cohésion, la solidarité et le respect dans le groupe (Cohen & Taylor, 1981; Haney, 2012; Matthews, 1999; Vacheret & Lemire, 2007). Il y a cinq éléments essentiels qui se dégagent de ce code. Le premier est la loyauté entre détenus, c'est-à-dire qu'il faut s'entraider et ne pas nuire aux autres prisonniers. Il faut ensuite garder son sang-froid et ainsi éviter de rendre l'incarcération plus difficile pour soi-même, mais surtout pour les autres. Il ne faut également pas s'exploiter entre détenus, ce qui comprend garder sa parole, payer ses dettes et ne pas escroquer les autres. Il faut aussi faire preuve de courage face à l'adversité. Ainsi, il ne faut pas montrer de faiblesse en évitant une confrontation possible et il faut faire preuve de courage lors des sanctions institutionnelles. Finalement, il ne faut pas se mêler avec l'ennemi, soit le personnel carcéral. Il faut plutôt traiter ce dernier avec méfiance et rejeter ce qu'il représente (Cohen & Taylor, 1981; Vacheret & Lemire, 2007).

Suivant ce code, un langage ou argot spécifique s'est développé. Cet argot est un ensemble de termes utilisés par les détenus pour s'afficher comme appartenant à ce groupe. C'est par ce langage que le code des détenus et les relations que ces derniers entretiennent avec les gardes peuvent être compris. L'internalisation de l'argot carcéral devient signe de l'intégration du détenu dans l'institution (Matthews, 1999; Vacheret & Lemire, 2007).

L'adhésion à ce code varie toutefois d'un détenu à l'autre, pouvant passer d'une adhésion totale à une adhésion partielle. Cette fluctuation s'explique du fait que certains détenus vont minimiser l'importance du code sous prétexte qu'il ne correspond pas à leur propre code de conduite. Cependant, tous manquements au code des détenus seront sanctionnés de façon informelle. Ainsi, si le détenu ne paye pas ses dettes ou s'il ne garde pas sa parole, il pourra être victime de violence de la part des autres détenus. S'il entretient des relations jugées trop amicales avec les gardes, il pourra subir la loi du silence ou pourra trouver sa cellule en désordre. S'il ne fait pas preuve de courage, il pourra être victime d'exploitation. Dans ce cas-ci, l'exploitation n'est pas considérée comme une infraction au code, puisqu'elle est justifiée par le fait que le détenu lui-même en a enfreint une règle (Vacheret & Lemire, 2007).

La première explication apportée pour comprendre l'émergence de cette sous-culture est le modèle privatif. Ainsi, la sous-culture carcérale apparaît en réponse aux privations que subissent les détenus lors de leur incarcération. Parmi ces privations, on y trouve la perte de liberté, élément fondamental du système carcéral. Cette perte de liberté comprend l'isolement de la société, mais

aussi la contrainte des mouvements à l'intérieur de la prison. Puis, il y a également la perte de biens et services, des restrictions au niveau de la vie sexuelle, ainsi que la perte d'autonomie inhérente à la prise en charge institutionnelle. Le personnel carcéral se trouve alors responsable de toutes décisions concernant le détenu et soumet celui-ci à un processus d'infantilisation. Finalement, il y a la perte du sentiment de sécurité dû à la promiscuité forcée avec des inconnus, le climat de violence, ainsi que l'ignorance quant aux décisions prises à leur sujet (Vacheret & Lemire, 2007). Par conséquent, ces privations majeures auxquelles font face les détenus transforment leur emprisonnement en une expérience extrêmement pénible et douloureuse. En réponse à ces privations, les détenus n'ont pas d'autres choix que de développer un système de valeur collectif auquel ils adhèrent pour minimiser la souffrance de l'incarcération et améliorer du mieux qu'ils peuvent leur situation (Vacheret & Lemire, 2007).

La deuxième façon d'expliquer la sous-culture carcérale, celle qui est la plus acceptée aujourd'hui, est par le modèle d'importation. Ce modèle suggère que le système de normes et de valeurs provient d'un code de valeurs que les détenus possédaient déjà avant leur arrivée en prison (Matthews, 1999; Vacheret & Lemire, 2007). Ainsi, il existerait une sous-culture criminelle plus large à l'intérieur de laquelle se développerait la sous-culture carcérale. En effet, le comportement des détenus à l'intérieur de la prison dépend de la carrière et de l'identité criminelle qu'ils avaient avant leur incarcération. L'emprisonnement ne représente alors qu'à une étape de leur carrière et les détenus vont adhérer aux valeurs qui étaient déjà présentes dans leur univers criminel, soit la loyauté avec les autres délinquants et le rejet des valeurs de la société (Vacheret & Lemire, 2007).

Plusieurs auteurs évoquent aussi la présence d'une diversité de valeurs en prison, témoignant ainsi d'une pluralité de sous-cultures carcérales et non d'un consensus autour d'un code de valeurs unique. Irwin et Cressey (dans Vacheret & Lemire, 2007) distinguent alors trois grandes sous-cultures en détention. La première est la sous-culture criminelle, soit la sous-culture à laquelle les délinquants de carrière adhèrent. Dans cette sous-culture, les détenus sont loyaux envers leurs pairs et croient dans les valeurs criminelles qui demeurent les mêmes à l'intérieur comme à l'extérieur des murs. La deuxième est la sous-culture des détenus qui met l'accent sur des valeurs utilitaires et individualistes qui peuvent être utiles pour passer à travers l'épreuve de la détention. Ici, le but est de survivre à la période d'incarcération et d'améliorer leur sort. Donc tous les moyens pour accomplir cet objectif sont valables, même l'exploitation des autres détenus. La troisième est la

sous-culture non criminelle, soit celle des détenus qui rejettent les valeurs criminelles et adhèrent à celles de la société. Ces derniers cherchent à passer inaperçus lors de leur passage en prison et ne promeuvent alors pas une valeur particulière comme la solidarité dans le cas de la sous-culture criminelle ou l'exploitation dans le cas de la deuxième sous-culture (Sykes, 1956; Vacheret & Lemire, 2007). Toutefois, la présence de différentes sous-cultures ne veut pas nécessairement dire qu'il n'y a pas de solidarité. Celle-ci n'est simplement pas généralisée à l'ensemble de la population carcérale, mais elle est plutôt partagée à l'intérieur de groupes restreints. De la même façon, l'exploitation entre détenus est parfois acceptée, mais seulement entre les individus affiliés à différentes cliques (Vacheret & Lemire, 2007).

Quelles qu'en soient les origines, on comprend aisément que la sous-culture carcérale joue un rôle essentiel dans l'organisation de la vie en institution, et qu'elle nous permet de mieux saisir les impacts de la prison sur l'expérience des détenus. Nous allons dès lors nous attarder dans la section suivante aux différents effets de la prison sur les détenus.

1.1.2.2 Les effets de l'incarcération

La prison est une institution contraignante qui implique davantage qu'une simple perte de liberté (Lhuillier, 2007; Rostaing, 2006). En effet, elle exerce un contrôle soutenu sur les détenus, sur leurs comportements, leur liberté d'agir, les contacts qu'ils entretiennent avec le monde extérieur, etc. Ce contrôle place le détenu dans une situation de subordination et de déresponsabilisation constante et permet ainsi de maintenir l'ordre nécessaire au bon fonctionnement de l'institution (Haney, 2006; Rostaing, 2006). En plus de ces contraintes inhérentes à l'emprisonnement, le détenu doit faire face à une série d'autres privations, incluant la privation de biens matériels et de services, privation de relations hétérosexuelles, privation du sentiment de sécurité, privation de l'autonomie, ainsi que la perte de droits et responsabilités civils (Fleury-Steiner & Longazel, 2014; Haney, 2006 et 2012; Matthews, 1999; Rostaing, 2006; Sykes, 1956). Ainsi, l'expérience carcérale se vit comme une épreuve douloureuse et traumatisante où le détenu est maintenu dans l'impuissance et l'incertitude (Chantraine, 2003; Rostaing, 2006). Dans cette section, nous aborderons à tour de rôle (1) les effets que l'incarcération a sur la vie privée des détenus, (2) sur ses relations avec les proches, (3) les effets psychologiques de l'incarcérations, (4) l'impact que celle-ci a sur sa santé physique, ainsi que (5) les différents éléments qui peuvent venir amplifier ces effets de la détention.

Pour ce qui est de la vie privée, un aspect fondamental de celle-ci est la capacité d'un individu à s'isoler complètement du regard des autres. Cependant, la surveillance, inhérente à l'institution pénitentiaire, rend cette quête impossible pour le détenu. En effet, la personne incarcérée est constamment surveillée par les gardes ou les caméras de surveillance, et ce même dans leur cellule. Ainsi, le détenu est dans l'impossibilité d'avoir un espace où il peut relaxer, abaisser sa façade et se retirer dans ses fantasmes. Cette intrusion par le regard transforme l'espace de vie du détenu en un endroit déshumanisant qui induit une certaine paranoïa (Cohen & Taylor, 1981). Cette perte de solitude empêchera également la quête d'intimité des détenus, c'est-à-dire la capacité d'exclure les autres personnes du moment intime, mais également la présence de distractions qui viennent contaminer ces moments d'intimité (Cohen & Taylor, 1981).

Un autre aspect de la vie privée est l'anonymat, soit la possibilité de ne pas être identifié et reconnu dans les lieux publics. L'anonymat offre aux individus la possibilité de se détendre sans peur d'être sujet de commentaires de la part des autres, et ce même en étant entouré de gens. Dans les plus grands pénitenciers, les détenus sont en mesure de garder un certain anonymat à l'égard des autres prisonniers, mais ils ne peuvent garder leur anonymité face aux agents pénitentiaires. Par contre, dans les plus petites prisons, ou dans les ailes des grandes prisons, il est impossible pour les détenus, même pour quelques instants, de garder leur anonymat (Cohen & Taylor, 1981). Cette perte d'anonymat a des conséquences importantes sur la capacité du détenu à préserver des aspects de sa personnalité ou des informations personnelles. En effet, les gardes ont accès au dossier des personnes incarcérées, à leur courrier, aux conversations avec leurs proches, à leurs problèmes de santé et familiaux, en plus d'être assujettis à une surveillance lors de l'accomplissement de certaines activités intimes comme les toilettes et la douche (Cohen & Taylor, 1981).

L'intrusion dans la vie privée n'affecte pas tous les détenus de la même façon. Certains ont un plus grand besoin de solitude que d'autres. Ce n'est pas nécessairement une invasion de l'espace physique qui est en jeu, mais plutôt une invasion des sens du détenu. En effet, il ne s'agit pas seulement de vouloir être seul, mais c'est le fait que les activités des autres prisonniers produisent du bruit, comme de la musique, la télévision, les conversations, etc., et envahissent l'espace de vie du détenu. La quête de solitude et d'un environnement paisible de l'un est alors obstruée par les besoins de vie sociale et modes d'adaptation de l'autre. Ainsi, le détenu cherchant une plus grande

vie privée cherche à interagir avec des gens similaires et se verra souvent pousser vers un mode d'adaptation favorisant l'auto-isolation et le retrait de la vie sociale (Toch, 1992).

En lien avec les relations que le détenu entretient avec ses proches, la privation de liberté et le retrait spatial de la personne sont rarement considérés comme les aspects les plus douloureux de l'incarcération. En effet, c'est plutôt l'isolement social qui est vécu par les détenus comme la principale source de souffrance. En plus des privations de soins et services et la privation de biens matériels, le contact avec leurs proches est également restreint. Séparé de sa famille et de ses amis, le prisonnier se sent démunie de son soutien et de stimulations sociales pertinents et significatifs autour desquels son identité s'est forgée. Pour se protéger de cette perte relationnelle, le détenu aura alors tendance à se replier sur lui-même et dans son imaginaire (Fleury-Steiner & Longazel, 2014; Haney, 2006, Lhuillier, 2007; Matthews, 1999; Toch, 1992).

En plus de compromettre le soutien relationnel du détenu, l'emprisonnement porte également atteinte à ses relations familiales, empêche l'exercice de son rôle parental et conduit même dans certains cas à un retrait des droits parentaux. Cette problématique est majoritairement dénoncée de la part des femmes incarcérées, même si elle touche également les hommes. Les visites familiales, où les détenus peuvent passer du temps avec leurs enfants dans des lieux communs partagés avec d'autres familles, sont à des heures et à des jours fixes. Il est donc difficile pour eux de créer une atmosphère propice au maintien de liens parentaux (Vannier, 2016). En plus de la difficulté de créer des liens significatifs avec leurs enfants dans un environnement carcéral, les visites peuvent également se faire rares puisque la prison est souvent située dans un endroit isolé, rendant ainsi les déplacements assez coûteux et donc difficiles à organiser et à maintenir sur une base régulière. Les liens avec leurs enfants sont alors entravés et les détenus expriment un sentiment de culpabilité quant à leur perception de ne pas pouvoir être le parent qu'ils souhaiteraient être. Certains craignent même que leurs enfants développeront du ressentiment ou même de la haine à leur égard dû à leur manque de présence dans leur enfance et dans leur éducation (Vannier, 2016).

Ainsi, la perte de la vie privée, l'isolement social vécu par l'éloignement des proches et les privations liées à la perte de liberté ont un impact psychologique important sur les détenus. Au cours de leur incarcération, les pensées, sentiments et agirs des détenus sont influencés et modifiés par l'environnement de la prison. Les privations, les dégradations, la violence, la réduction de l'espace personnel, la promiscuité, la perte de la vie privée et la perte de contrôle représentent une

expérience traumatisante pour les détenus. Le stress associé à cet environnement de vie peut alors entraîner des dommages psychologiques (Haney, 2006 et 2012; Lhuilier, 2007; Rostaing, 2006). Il en va de même en ce qui concerne la structure routinière de la prison qui rend les détenus dépendants de cette dernière, et ce au détriment du maintien de plusieurs compétences et habiletés. La redondance de la vie carcérale et de leurs expériences entraîne ainsi les détenus à perdre leur capacité d'initier des comportements ou de prendre des décisions conséquentes (Haney, 2006). Le manque d'événements ainsi que l'absence de stimulations sociales significatives sont alors des facteurs de stress entraînant des sentiments de morosité, d'ennui, de vide et de redondance (Toch, 1992).

En plus d'apporter de l'inconfort, l'expérience carcérale entraîne également des dommages psychologiques importants (Haney, 2006 et 2012). L'isolement, les privations, les pressions des autres et la dépendance transforment l'institution carcérale en un environnement hostile où le détenu se sent aliéné. Les prisonniers expriment une perte de repères et une fragilisation de leur image de soi liées à la perte de contrôle et d'autonomie. Il ne s'agit pas seulement de la préservation de leur dignité, mais également de la conservation de leur intégrité personnelle. En plus d'être maltraités et humiliés lors de la détention, les détenus expriment souvent un sentiment d'inutilité, tout en craignant que cette expérience persiste une fois libérés (Haney, 2006; Lhuilier, 2007).

Les effets psychologiques de l'expérience carcérale peuvent prendre la forme de troubles mentaux comme la dépression et les troubles d'anxiété. Selon sa recherche, Brink (2005) estime qu'aux États-Unis entre 55 % et 80 % des détenus souffrent de troubles mentaux, dont 12 % à 24 % sont des troubles graves (Haney, 2012). Il y a également un taux beaucoup plus grand, soit dix fois plus élevé qu'en société, du trouble de stress post-traumatique – trouble de santé mentale provenant d'un traumatisme vécu (Haney, 2012). Les effets psychologiques autant que les troubles mentaux peuvent persister longtemps après la libération. Face aux douleurs de l'incarcération, les détenus peuvent développer des stratégies d'adaptation dysfonctionnelles qui seront maintenues longtemps après leur retour en société. Néanmoins, l'impact psychologique de l'emprisonnement n'affecte pas tous les détenus de la même façon. La nature et la durée des conditions carcérales, ainsi que la résilience du détenu, influencent le degré selon lequel il sera affecté. Soulignons toutefois que très peu de détenus s'en sortiront intacts (Haney, 2006 et 2012).

En plus des effets que l’incarcération a sur la santé mentale des détenus, elle en a également sur la santé physique de ceux-ci. En plus de perdre l’autonomie de leurs mouvements et de leurs décisions, les détenus rapportent également avoir perdu l’autonomie sur leur propre corps. Ils sentent leur corps pourrir, incapables de ralentir ou d’atténuer son vieillissement (Vanier, 2016). Ils affirment également que le processus par lequel leur corps devient malade et dysfonctionnel n’est pas nécessairement causé par les contraintes de l’institution carcérale, mais plutôt par la négligence, l’indifférence et le manque de soins (Vannier, 2016).

En effet, les soins médicaux et de santé offerts en prison sont souvent précaires (Vannier, 2016). Les prisons ont pourtant la responsabilité de répondre aux besoins médicaux des détenus pouvant être à leur charge. Cependant, en raison de la surpopulation institutionnelle, elles ne peuvent combler que la moitié des demandes. Une des conséquences de cette pénurie de soins médicaux est que les détenus souffrant de maladies mortelles peuvent attendre jusqu’à un an avant de rencontrer un médecin. Ainsi, il y a de grands écarts entre la qualité des soins offerts en prison et ceux en communauté, ce qui fait en sorte que le nombre de décès en lien à des maladies évitables ou guérissables est très élevé (Fleury-Steiner & Longazel, 2014). Il en va de même pour les problèmes psychologiques. L’institution pénitentiaire n’est pas un environnement qui permet aux détenus l’auto réflexion ou la possibilité au développement personnel. La majorité des systèmes carcéraux ne mettent pas en place des programmes qui offrent aux détenus de l’aide ou des conseils pour les aider lors de leur passage en milieu correctionnel, pour comprendre leur détresse psychologique, pour les aider à la gérer, et pour comprendre les stratégies d’adaptation qu’ils ont adoptées (Haney, 2006). Ainsi, aux États-Unis, entre 16 % et 29 % des prisons n’offrent aucun service thérapeutique (Haney, 2012).

Finalement, deux aspects de l’institution carcérale viennent exacerber les effets de l’incarcération, soit la surpopulation et l’isolement cellulaire. En premier lieu, la surpopulation touche tous les aspects de la vie pénitentiaire et amplifie le stress associé à cette dernière. Le surpeuplement carcéral modifie le fonctionnement de la prison et diminue considérablement la qualité de vie des détenus. La réduction de l’espace personnel, la promiscuité, l’atteinte à l’intimité et la détérioration des conditions de détention ont des effets amplificateurs sur l’expérience carcérale (Haney, 2006 et 2012; Lhuillier, 2007).

Confiné dans des espaces partagés avec plusieurs, l'encombrement carcéral augmente le nombre d'interactions sociales auxquelles le détenu est assujéti. De plus, il doit constamment interagir avec des personnes qu'il ne connaît pas, dans des espaces restreints qui n'offrent que peu d'intimité et de repos. Ainsi, le détenu fait face à un plus haut niveau d'incertitude quant à ses relations sociales, le menant à être plus susceptible d'interpréter les actions des autres comme étant hostiles. De ce fait, lui-même agira avec méfiance et agressivité, menant à un taux plus élevé d'infractions disciplinaires dans les institutions pénitenciaires (Haney, 2006 et 2012). En plus de l'enjeu de la densité physique de la surpopulation, le surpeuplement accroît également la frustration des détenus en limitant considérablement la réponse à leurs besoins de base. En effet, la surpopulation diminue l'accès aux ressources disponibles en prison et les autres prisonniers se présentent alors comme un obstacle aux activités et accomplissements auxquels le détenu peut participer (Haney, 2006 et 2012; Toch, 1992). Par l'incertitude et la frustration produites, les conflits deviennent inévitables et les agents correctionnels se trouvent à avoir recours à des techniques de plus en plus répressives pour arriver à maintenir l'ordre (Haney, 2012).

Le surpeuplement peut également créer des nuisances systémiques graves en compromettant la capacité de l'institution carcérale à fournir les services de base et à répondre aux besoins fondamentaux de leur population. La capacité pour les autorités carcérales de dépister les troubles de santé mentale chez les détenus et d'offrir le traitement nécessaire devient une tâche quasi impossible. La tendance au suicide est d'ailleurs beaucoup plus élevée dans les centres de détention surpeuplés que ceux qu'ils ne le sont pas. Outre les problèmes en matière de santé physique et de santé mentale, l'encombrement carcéral affecte également la capacité de l'institution à répondre efficacement aux urgences des détenus, à préparer convenablement leur libération, ainsi qu'à surveiller et gérer soigneusement les détenus vulnérables ou problématiques (Haney, 2006 et 2012).

En second lieu, l'isolement, quant à lui, place les détenus en confinement cellulaire vingt-trois heures par jour où ils n'ont accès qu'à une heure de sortie pour prendre leur douche, faire de l'exercice, aller dans la cour. Le contrôle exercé sur le détenu est encore plus important parce que même dans sa cellule, il ne peut pas choisir comment passer son temps puisqu'il n'a plus accès à ses effets personnels, livres ou tout autre matériel qui l'aidait à s'occuper (Martel, 2006). De plus, comme le recours à l'isolement n'est aucunement associé à la sentence initiale, elle est

complètement laissée à la discrétion de l'administration pénitentiaire (Andreescu, 2017). Le surcontrôle extrême où tous les aspects de l'expérience carcérale sont minutieusement circonscrits engendre ainsi une dépendance totale du détenu. La perte d'autonomie est si intense qu'en plus de brimer leurs propres prises de décision, elle mine également leur maîtrise de soi, leur capacité d'initier et de contrôler leurs comportements, ainsi que leur habilité à se fixer des limites (Fleury-Steiner & Longazel, 2014).

L'isolement constitue alors une forme extrême d'emprisonnement, puisqu'il comporte un traitement totalement déshumanisant et aliénant. L'isolement cellulaire est souvent comparé à une sorte de mort avant de mourir, puisque ses effets sont associés à la torture et que les détenus préféreraient mourir plutôt que de la subir plus longtemps. Les effets de l'isolement sont tellement néfastes que les psychiatres reconnaissent qu'il y a une érosion de l'intégrité psychique des gens les menant à s'effondrer mentalement (Andreescu, 2017). Dès 1838, les experts reconnaissent que l'isolement cellulaire n'a que peu d'influence sur le comportement criminel des détenus, et en 1890, ils classifient cette mesure comme étant trop sévère, car celle-ci déposséderait l'humanité et la dignité de ceux qui y étaient soumis (Fleury-Steiner & Longazel, 2014).

Certains auteurs soutiennent que les dommages psychologiques de l'isolement carcéral sont comparables aux effets dévastateurs subis par les survivants des camps de concentration et des victimes de torture (Fleury-Steiner & Longazel, 2014). En effet, parmi les dommages psychologiques et les comportements problématiques engendrés par l'isolement, on trouve la perte d'appétit et de poids, la perte de contrôle et des émotions, les troubles de sommeil comme l'insomnie, l'anxiété, l'agression et la rage, l'irritabilité, la violence envers les autres, le dysfonctionnement cognitif, la paranoïa, les hallucinations, le repli sur soi, la dépression, les automutilations, les pensées suicidaires et le trouble de stress post-traumatique (Fleury-Steiner & Longazel, 2014; Haney, 2012). Par exemple, Jones (1986) rapporte que, dans une prison de Virginie (États-Unis), la moitié des incidents d'automutilations se sont produits dans les cellules d'isolement et que cette tendance se généraliserait à la grandeur du pays. Il en est de même pour le taux de suicide qui se trouve en corrélation avec le recours à l'isolement carcéral (Fleury-Steiner & Longazel, 2014). De plus, suivant la recherche de Kratcoski (1988), nous constatons que 71 % des agressions commises par les agents correctionnels ont eu lieu en isolement alors que les détenus de cette unité ne représentent que 10 % de la population carcérale.

Bref, l'incarcération et les privations liées à celle-ci mènent au développement de différentes sous-cultures, en plus de générer plusieurs effets négatifs et traumatismes chez le détenu. Les détenus doivent alors développer des techniques d'adaptation pour faire face à ces effets négatifs. Nous aborderons dans la section suivante les différentes formes d'adaptation qui peuvent être mobilisées par les détenus pour contrer ces effets négatifs.

1.1.3 Adaptation à la prison

Les détenus n'adoptent pas tous le même rapport à la prison et ne vivent pas la même expérience carcérale. En effet selon la relation qu'ils entretenaient à la criminalité et à leur parcours criminel à l'extérieur de la prison, cinq types de rapports à l'enfermement sont possibles (Vacheret & Lemire, 2007). Le premier est l'enfermement inéluctable, c'est-à-dire que l'incarcération est l'aboutissement naturel de leur délinquance et peut être perçue ou vécue comme une routine dans leur parcours de vie. L'enfermement peut également prendre la forme d'une pause dans leur carrière criminelle. Ici, il ne s'agit pas d'un arrêt définitif de tous actes délinquants, mais plutôt d'un repos pendant un certain temps. Il y a ensuite l'enfermement catastrophe où la prison et la culture carcérale sont un monde inconnu auquel le nouveau détenu doit faire face. L'enfermement peut être aussi protecteur, c'est-à-dire que la prison prend la forme d'un refuge où le détenu a accès à un logement, un travail et des soins de base pour un certain temps. Puis, il y a l'enfermement qui est qualifié comme étant calculé, soit que celui-ci est un risque inévitable d'une carrière criminelle; l'incarcération est alors considérée comme complètement inutile pour eux (Vacheret & Lemire, 2007).

Chantraine (dans Vacheret & Lemire, 2007) identifie trois modes différents selon lesquels le rapport à l'institution pénitentiaire peut varier. Le premier est l'adhésion aux finalités de l'institution. Il y a donc une certaine intégration du détenu aux règles de la prison, et le séjour en détention se déroule sous la forme d'une coopération envers l'institution dans le but de passer le temps le plus facilement et rapidement possible. Le deuxième mode est une résistance à l'institution, c'est-à-dire un rejet total de ce que la prison représente. Il n'y a donc pas d'intégration à l'institution carcérale, mais plutôt une affiliation à l'intérieur du groupe des détenus. Le dernier mode implique une attitude apathique à l'institution qui se manifeste par la dépression et un repli sur soi caractérisés par une tentative d'évasion psychologique ou physique. Ici, il n'y a aucune intégration (Vacheret & Lemire, 2007). Rostaing, ainsi que Vacheret, détermine plutôt deux

attitudes face à la prison, soit une attitude de refus ou une attitude de participation. Le refus se présente par un rejet de la discipline et du contrôle de l'institution où les détenus rejettent toute collaboration avec le système et refusent de participer aux activités. L'attitude de participation, quant à elle, est caractérisée par la tentative des détenus à donner un sens positif à leur incarcération ainsi que d'obtenir une libération anticipée. Ce faisant, les détenus vont se conformer au contrôle carcéral, négocier avec le système et s'impliquer dans les différentes activités offertes (Rostaing, 2006; Vacheret & Lemire, 2007). Chacun de ces modes d'adhésion au système carcéral mène à une assimilation variée à la prison. Dans la prochaine section, nous allons discuter de cette assimilation à la prison, c'est-à-dire de la prisonnérification, ainsi que des différents types d'adaptation qui peuvent être employés.

1.1.3.1 Prisonnérification

Clemmer a développé le concept de prisonnérification, soit l'assimilation du détenu à la vie carcérale (Matthews, 1999; Vacheret & Lemire, 2007). Le détenu doit alors apprendre à s'adapter à la prison et à s'ajuster aux privations de celle-ci en acquérant de nouvelles habitudes de vie et en adhérant à de nouvelles valeurs, mœurs, normes et coutumes, ainsi qu'à la sous-culture carcérale (Cohen & Taylor, 1981; Haney, 2012; Vacheret & Lemire, 2007). Cette assimilation à l'univers carcéral est une façon de s'ajuster aux conditions de l'incarcération et aux douleurs y étant associées (Haney, 2012).

Différents facteurs entrent en jeu pour assurer une prisonnérification réussie. En premier lieu, l'attribution d'un nouveau statut social favorise l'assimilation du détenu au monde carcéral. Ainsi, en ayant un numéro en guise de nom et partageant la même tenue vestimentaire que les autres prisonniers, le détenu devient une figure anonyme parmi tant d'autres (Vacheret & Lemire, 2007). Il doit, ensuite, adopter de nouvelles habitudes de vie qui lui sont imposées. Il n'a alors pas de contrôle sur son horaire et sur le déroulement des activités quotidiennes. Il dépend entièrement sur les gardes et perd tout contrôle et pouvoir quant aux décisions prises à son égard (Haney, 2012; Vacheret & Lemire, 2007). De plus, le détenu ne peut faire confiance à son environnement qui est généralement perçu comme hostile. Il doit ainsi être méfiant envers les autres et être constamment sur ses gardes. Puis, il apprendra rapidement qu'il est important de se garder occupé, par un emploi par exemple, pour passer le temps et sa sentence le plus facilement et rapidement possible (Vacheret & Lemire, 2007).

Cependant, la prisonn  risation n'affecte pas tous les détenus de la même façon. Certains seront plus propices à une assimilation par l'institution carcérale. En effet, plusieurs conditions peuvent engendrer une plus grande prisonn  risation chez le détenu. Ainsi, si la sentence d'emprisonnement est plus longue, le détenu sera alors exposé plus longtemps aux différents facteurs de prisonn  risation. Si le détenu a une personnalité instable, il ne poss  dera pas la socialisation nécessaire pour faciliter son intégration à la prison. De plus, si le détenu n'entretient pas de relations positives avec des gens à l'extérieur de la prison, son univers se réduira alors au monde carcéral. Il y a, ensuite, la volonté du détenu à s'intégrer à certains groupes dans la prison et aux valeurs de ces derniers, ainsi que la volonté de prendre part aux différentes activités présentes en prison, comme les jeux de hasard et les relations homosexuelles par exemple. De ce fait, plus un détenu présentera ces caractéristiques, plus facilement il pourra être influencé par la prison. De la même façon, moins un détenu présente ces caractéristiques, moins il aura de chance d'être assimilé par le milieu carcéral (Vacheret & Lemire, 2007).

Au même titre que différents facteurs peuvent influencer le niveau de prisonn  risation, le stade de la sentence et le rôle que détient le détenu en prison peuvent également influencer cette assimilation. En effet, la prisonn  risation semble être un processus cyclique, plutôt que linéaire. Ainsi, on peut identifier trois grandes phases à l'incarcération, soit la phase initiale – les six premiers mois –, la phase centrale – les mois entre la première et dernière phase –, ainsi que la phase terminale – les six derniers mois avant la libération (Vacheret & Lemire, 2007). Les détenus présentent ainsi une plus grande assimilation au milieu carcéral lors de la phase centrale, tandis que l'optique de leur libération ramène tranquillement les détenus à leur propre système de valeurs, également partagé à la phase initiale (Haney, 2012; Vacheret & Lemire, 2007). De plus, on ne peut généraliser la progression cyclique de la prisonn  risation à toute la population carcérale, puisqu'il semble y avoir une influence différente selon le rapport que le détenu entretient à la prison. Si le détenu présente une attitude de refus ou de rejet quant aux valeurs de la prison et du personnel et face aux règlements, ainsi que s'il entretient des relations positives avec les autres prisonniers, il subira une plus grande prisonn  risation. Au contraire, si le détenu présente une attitude de participation en adhérant aux objectifs de la prison et à ses règlements, en participant aux différents programmes offerts et en limitant ses contacts avec les autres prisonniers, il échappera en partie à cette prisonn  risation (Vacheret & Lemire, 2007). Les différents types d'assimilation à la prison

entraînent ainsi différents rapports que le détenu entretient avec celle-ci. Ainsi, selon le rapport et la relation entretenu avec la détention, différents modes d'adaptation peuvent alors entrer en jeu.

1.1.3.2 Modes d'adaptation

La prison inflige une grande souffrance aux détenus et devient souvent insupportable par les privations qu'elle impose ainsi que par la perte de relations et d'interactions humaines (Andreescu, 2017; Vacheret & Lemire, 2007). Les détenus vont alors adopter une série de techniques d'adaptation dans le but de réduire les douleurs associées à l'emprisonnement et ainsi assurer leurs suivis physique et émotionnel. Ces techniques dynamiques vont changer d'un individu à un autre, mais également à différents moments dans le parcours d'un même individu (Haney, 2006 et 2012; Matthews, 1999; Vacheret & Lemire, 2007). Ces techniques sont généralement comprises à l'intérieur de trois modes d'adaptation plus larges, soit la fuite, la résistance et la coopération.

Le premier mode d'adaptation est la fuite. L'expérience carcérale devient si douloureuse, que pour se protéger, le détenu se replie sur lui-même et tente de s'échapper physiquement ou psychologiquement de la situation (Lhuillier, 2007; Matthews, 1999). Une des techniques physiques de la fuite est l'évasion. L'évasion est un fantasme qui touche tous les détenus à un moment ou un autre lors de leur incarcération. Par contre, peu de détenus s'évadent réellement dû aux mesures sécuritaires de la prison et que si l'évasion est réussie, il devra continuer à fuir continuellement une fois en société pour ne pas se faire attraper. De plus, s'il est trouvé, sa peine d'emprisonnement sera plus longue et plus restrictive qu'auparavant. Dans les faits, l'évasion se présente surtout comme un rêve ou une fantaisie permettant d'oublier la réalité carcérale (Vacheret & Lemire, 2007).

Une autre façon d'échapper à l'environnement carcéral est la recherche d'intimité. Cette quête est en réponse à la menace de surstimulation et vise ainsi à réduire les stimuli que génère le milieu carcéral. Le détenu a de la difficulté à réduire ou éliminer les bruits constants de la prison, les comportements, demandes d'attention et contacts sociaux des autres détenus qui l'envahissent (Toch, 1992). Pour se protéger de la surcharge de stimuli, le détenu cherche alors à se créer un sanctuaire isolé. Pour ce faire, il va éviter certains endroits de la prison, prôner l'isolement dans sa cellule, éviter le plus de contacts possibles avec les autres et chercher des opportunités de solitude (Haney, 2012; Toch, 1992).

Le retrait physique peut également prendre la forme plus radicale du suicide. Ici, les douleurs de l'emprisonnement sont devenues tellement intolérables que le détenu ne voit plus d'espoir. Le suicide apparaît alors comme la seule solution pour mettre fin à la sentence (Haney, 2012; Lhuilier, 2007; Vacheret & Lemire, 2007; Vannier, 2016). Le taux de suicide en prison dépend des conditions de détention. En effet, plus la prison est privative et renforce l'isolement, plus le taux de suicide est élevé (Vacheret & Lemire, 2007). Les détenus qui s'enlèvent la vie sont souvent ceux qui sont les plus isolés des autres prisonniers, mais également du monde extérieur. Cette problématique touche alors ceux qui sont les plus vulnérables, qui participent moins aux activités et qui ont peu de contact avec les autres (Matthews, 1999; Vacheret & Lemire, 2007). Dû aux conditions de détention, le taux de suicide en prison est beaucoup plus élevé que celui en société, soit quatre fois plus élevé. Plusieurs n'avaient jamais pensé à la mort jusqu'à leur arrivée en prison, ce qui devient ensuite une pensée courante (Haney, 2012; Vacheret & Lemire, 2007; Vannier, 2016).

La fuite psychologique, quant à elle, peut se présenter sous la forme de la consommation de drogues. Elle permet aux détenus de fuir psychologiquement la réalité carcérale, de passer le temps et ainsi de se donner l'impression que la peine est moins longue. Comme pour le suicide, la consommation de drogues est davantage présente lorsque les conditions de détention sont plus rigides et privatives (Vacheret & Lemire, 2007).

Le deuxième mode d'adaptation est la résistance, soit le refus de coopérer avec les règles institutionnelles et les autres prisonniers. Le degré de résistance qu'un détenu va exhiber dépend du traitement qu'il reçoit de la part des gardes et de l'institution, mais également de sa perception que ce traitement soit juste ou non (Matthews, 1999). Ainsi, la résistance peut se manifester sous la forme de la rébellion. Cependant, la rébellion se fait plutôt rare puisque les conséquences pour le détenu sont énormes. Lorsque la rébellion devient collective, on parle alors de révolte, phénomène encore plus rare que la rébellion individuelle. En effet, les révoltes entraînent d'importantes conséquences pour tous les détenus, peu importe s'ils ont participé ou non aux émeutes. Un détenu qui déclenche une révolte, sans le support des autres, subira des répercussions importantes de la part des autres détenus, en plus des répressions formelles de la prison. Il faut donc avoir l'impression de ne plus rien avoir à perdre pour utiliser cette technique d'adaptation (Vacheret & Lemire, 2007).

Les formes de résistance violente envers l'institution ne fonctionnant pas, les détenus vont se tourner vers la persuasion. Ainsi, des comités de prisonniers vont être organisés dans le but de négocier avec l'autorité carcérale pour de meilleures conditions de vie et des privilèges. En revanche, cette négociation demeure une relation de pouvoir inégale, puisque les privilèges qu'ils auront acquis peuvent être enlevés à tout moment. De plus, il y a une limite aux privilèges qu'ils peuvent obtenir, puisque ceux-ci doivent rester à l'intérieur d'un certain cadre punitif compatible à l'institution carcérale (Vacheret & Lemire, 2007).

Ainsi, si les formes de résistance envers l'autorité pénitentiaire s'avèrent infructueuses, les détenus peuvent se tourner vers l'exploitation entre eux. La manipulation et la coercition peuvent en effet constituer une réponse aux frustrations de la détention. Le détenu tente alors de diminuer sa souffrance aux dépens des autres prisonniers (Sykes, 1956). La coercition peut également résulter de la peur de victimisation, et alors le détenu, pour empêcher de se faire exploiter, le fait en premier. La violence devient un moyen pour arriver à ses fins et survivre aux privations de l'incarcération (Haney, 2012).

Le troisième mode d'adaptation est la participation. Ici, le détenu cherche à passer son temps en ayant le moins de conflits et de stress possibles. Il participe aussi aux différents programmes offerts en prison dans le but d'avoir accès à la libération conditionnelle le plus rapidement (Matthews, 1999). Ainsi, le détenu tente de gérer les douleurs de l'incarcération et de réduire les effets de redondance en se gardant occupé. L'activité peut alors le distraire de sa souffrance et garde celle-ci à l'extérieur de ses pensées (Toch, 1992).

Les activités ont une fonction importante, soit la consommation d'énergie, la canalisation des sentiments, la réduction de la tension et la modulation de l'humeur. La détention et les privations y étant associées produisent du stress et créent des tensions chez le détenu. Se garder occupé lui permet alors de s'autostimuler et de donner un point d'accent sur lequel concentrer son énergie. La nature ou la forme que prend l'activité n'a alors que peu d'importance, tant qu'elle occupe l'attention du détenu, qu'elle lui permet de s'exprimer et de focaliser son énergie. Par ses effets distrayants et anesthésiants, l'activité devient alors une forme d'autolibération et d'autocontrôle (Toch, 1992).

Les passe-temps offrent aux détenus la capacité d'établir et d'accomplir des objectifs leur permettant ainsi de s'épanouir et de développer leur créativité. La forme que prend l'activité n'est

souvent pas importante, car l'essentiel, ici, est que la tâche puisse conduire le détenu à un sentiment d'accomplissement. Cependant, l'activité peut avoir des effets plus profonds pour certains. L'activité entreprise répond alors à un besoin psychologique négligé lors de l'incarcération et devient ainsi source de fierté et d'estime de soi. Ce n'est pas une simple question de se garder occupé, mais de donner des buts et du sens à sa vie en permettant au détenu de se découvrir, de s'exprimer et de créer. L'activité devient une expérience positive à l'intérieur d'une épreuve difficile. La nature de l'activité devient alors pertinente, car elle doit offrir un travail significatif au détenu (Toch, 1992).

Bref, la prison se présente comme une institution totale possédant un contrôle et une influence sur le détenu. À l'intérieur de cette institution se développent des sous-systèmes, des assimilations variées à ces systèmes, ainsi que de multiples modes d'adaptation pour y faire face. Dans les prochaines sections, nous allons aborder ces mêmes thèmes, soit les rapports de domination, les effets sur le détenu et les modes d'adaptation, mais sous sa dimension spatiale, en premier lieu, et sa dimension temporelle, en second lieu.

1.2 Dimension spatiale

Comme l'avance Moran (2015), la dimension spatiale et la dimension temporelle sont co-constitutives à tous phénomènes et expériences où, simultanément, l'espace agit sur le temps et le temps agit sur l'espace. Malgré la supposition que le temps et l'espace ne peuvent être séparés, Medlicott (1999) avance qu'ils peuvent l'être que pour des fins analytiques. Ainsi, De multitude de recherches se sont penchées sur la dimension spatiale de l'incarcération, ce dont nous faisons état dans cette section.

La prison est bien plus qu'un simple endroit où les détenus sont incarcérés. En effet, l'organisation spatiale de cette dernière reflète matériellement les objectifs du système pénal et est ainsi le produit de relations de pouvoir (Moran, Jewkes & Turner, 2016; Moran & Schliehe, 2017). La conception même de la prison est liée directement à la philosophie pénale privilégiée et met ainsi en place les objectifs que celle-ci veut communiquer aux détenus, aux délinquants potentiels et à la société. Les buts du système carcéral sont alors traduits à travers l'expérience de l'emprisonnement en mettant en relation l'espace et le pouvoir (Moran et al., 2016). La privation de liberté ne s'exprime pas seulement par le confinement, mais également par les restrictions qui s'exercent à l'intérieur même des murs de la prison. La liberté des détenus est limitée par la restriction des mouvements,

la séparation forcée, l'empiétement sur l'espace intime et la surveillance constante (Fleury-Steiner & Longazel, 2014; Lhuilier, 2007). L'espace et son organisation constituent ainsi un outil clé dans la discipline et la surveillance des détenus (Foucault, 1976; Moran, 2015), ce que nous aborderons dans la section suivante.

1.2.1 Architecture carcérale

Foucault (1976) a démontré que le pouvoir disciplinaire suppose la mise en place d'un dispositif de surveillance contraignant. Ce dispositif permettrait ainsi, grâce aux techniques de surveillance, de produire du pouvoir. « L'appareil disciplinaire parfait permettrait à un seul regard de tout voir en permanence » (Foucault, 1976 : 176). Cet appareil permettrait alors au pouvoir disciplinaire de s'exercer de façon omniprésente et continue, en étant en mesure de surveiller et de contrôler les personnes à sa charge à tout moment et tout endroit. Les mécanismes de surveillance donnent également à la discipline un aspect automatique et anonyme. Nonobstant le fait que la surveillance soit opérée par des individus, son fonctionnement naît de relations hiérarchisées entre surveillants et surveillés. Le pouvoir disciplinaire se présente alors comme une machine où, même s'il y a un individu aux commandes, c'est le système dans son ensemble qui produit du pouvoir (Foucault, 1976).

L'institution disciplinaire est caractérisée par une clôture et est ainsi fermée du reste de la société. Son espace est divisé en autant d'unités qu'il y a de gens à répartir de façon à ce que chaque individu y ait sa place. Cette division suit le principe des institutions religieuses, soit par l'utilisation de la cellule. Ainsi, cet espace cellulaire a plusieurs usages fonctionnels au-delà de la surveillance. Les cellules closes et séparées offrent un endroit fixe où résident les gens, tout en permettant de contrôler leurs déplacements et les communications potentiellement nuisibles entre eux. Ce système permet aussi de garder le compte des individus et de leur emplacement. C'est un pouvoir hiérarchisé, c'est-à-dire imposé par le haut sur ses résidents, et ayant comme objectif de repérer, examiner et sanctionner la conduite de chacun (Foucault, 1976).

La fonction de l'architecture des institutions n'est pas simplement esthétique, puisqu'elle cherche aussi à exercer un contrôle profond et minutieux sur les personnes (Foucault, 1976). L'architecture doit alors être pensée en termes de surveillance, de transformation et d'amendement des individus (Foucault, 1976; Morelle, 2013). Foucault considère le Panoptique de Bentham comme le modèle architectural idéal pour pouvoir mettre en place ces techniques disciplinaires (Moran, 2015). Pour

ce faire, il y a un bâtiment en anneau qui forme la périphérie et au centre de l'anneau s'y trouve une tour. Dans la tour centrale se trouve un surveillant et le bâtiment périphérique est divisé en cellule où chacune d'elle est occupée par une personne. Chaque cellule est parfaitement individualisée empêchant ainsi une vision latérale des autres cellules tout en restant visible de la tour. Le surveillant dans la tour est, quant à lui, invisible des cellules. De ce fait, les individus dans le bâtiment périphérique sont toujours vus, sans jamais être en mesure de voir et les surveillants dans la tour centrale voient tout, sans jamais être vu. Ceci permet alors une surveillance constante où le détenu se sent constamment surveillé sans qu'il sache s'il l'est présentement ou non, car il ne peut voir le surveillant l'observé (Foucault, 1976; Moran, 2015).

L'efficacité du système benthamien se trouve dans sa capacité d'induire un sentiment ininterrompu de surveillance permettant alors l'automatisation du pouvoir, c'est-à-dire que les effets de la surveillance sont permanents malgré que sa mise en action ne soit pas continue. En effet, la tour centrale surplombe les cellules rappelant aux individus qu'ils sont observés, mais il n'y a pas moyen pour eux de savoir véritablement s'ils sont présentement surveillés ou même s'il y a un garde dans la tour. Par contre, ils sont certains qu'il y a toujours une possibilité qu'ils le soient. Susceptibles d'être surveillés, ils vont alors, eux-mêmes, réguler leurs comportements pour adhérer aux règlements de l'institution et éviter toute sanction. Le pouvoir disciplinaire est ainsi indépendant du surveillant et devient une machine automatique dont son fonctionnement est réellement maintenu par ceux qui sont observés (Foucault, 1976; Tusseau, 2004).

L'indépendance et l'automatisation du pouvoir mènent Foucault à affirmer que le Panoptique est le modèle à adopté pour l'architecture pénitentiaire. Ce modèle, qui régule l'espace, sépare les individus et assure une surveillance constante, mène les détenus à internaliser le régime et à garantir leur propre discipline (Moran, 2015). En effet, ce système est exempté de l'utilisation de moyens de force contraignants pour assurer la bonne conduite des détenus tout en produisant des effets disciplinaires homogènes à toute la population carcérale. Puisque le détenu met, lui-même, en œuvre les contraintes du pouvoir par lesquelles il est assujéti, le modèle benthamien gagne alors en efficacité, puisqu'il permet de réduire le nombre de personnes exerçant le pouvoir, tout en augmentant le nombre d'individus sur lequel il agit. Il offre également un caractère préventif à l'exercice du pouvoir, c'est-à-dire que la pression constante placée sur les détenus permet d'agir avant que des fautes ou infractions soient commises. Ainsi, l'autorégulation du comportement, la

nature préventive ainsi que l'application automatique et continue qu'offre ce modèle permettent, selon Foucault, de perfectionner l'exercice du pouvoir (Foucault, 1976).

Néanmoins, il ne faut pas prendre de façon trop littérale ou étroite les écrits de Foucault sur le Panoptique en tant que description authentique de la prison. Il s'agit plutôt d'un modèle disciplinaire réduisant l'exercice du pouvoir à sa forme idéale. La prison ne reproduit pas parfaitement les caractéristiques du modèle benthamien, mais on peut tout de même analyser cette dernière avec les objectifs du Panoptique en tête (Moran, 2015). En effet, il y a plusieurs similarités entre les deux. L'organisation spatiale de la prison soumet le détenu au contrôle constant de la surveillance où toute activité est observée par quelqu'un qui ne peut être vu. La surveillance constante, ainsi que la perte d'intimité, le manque de stimulation et l'environnement austère qu'offre la prison transforment l'identité et le comportement du détenu, tout comme ce que le modèle benthamien cherche à accomplir (Dirsuweit, 1999; Moran, 2015).

L'architecture carcérale s'organise alors d'une façon particulière en différents sous-ensembles. Il y a d'abord une distinction nette et claire, soit par un mur d'enceinte, qui isole le pénitencier du reste de la société. Une fois passée l'enceinte, on y trouve différents espaces hors détention – les bureaux administratifs, la cour d'honneur, la cour de livraison, etc. – dont les détenus n'ont pas accès. Puis, au-delà de la zone hors détention se trouve la zone de détention. Cette zone est divisée en différents quartiers et chacun est composé de plusieurs bâtiments ou unités qui s'organisent autour d'une cour. Chaque unité est ensuite divisée en cellules (Bony, 2015; Morelle, 2013). Les cellules sont aménagées de façon sommaire suivant certaines exigences minimales. Les normes varient d'une institution à l'autre dépendamment de leur emplacement et de leur niveau de sécurité. Mais généralement, les cellules doivent comprendre un lavabo, une toilette, un lit, un matelas, une table ou un bureau, une chaise et une étagère, armoire ou tablette pour ranger leurs effets personnels. Elles doivent également recevoir de la lumière naturelle, ainsi que d'être éclairée de façon artificielle (Besson, 2020; Bony, 2015; Marti, 2020).

Généralement parlant, dans les prisons occidentales, les règlements intérieurs des prisons autorisent également aux détenus l'acquisition d'effets personnels et d'articles à guise de décoration selon une liste d'objets autorisés et interdits. Ainsi, les détenus peuvent accrocher aux murs des photos ou des images. Cependant, celles-ci doivent suivre certaines règles; elles ne peuvent pas être choquantes, diffamatoires ou provocatrices. Elles peuvent, néanmoins, être

érotiques, mais pas pornographiques. La quantité d'objets permis est également restreinte et ceux-ci ne doivent pas obstruer la vue dans la cellule. La liste d'objets interdits n'est également pas exhaustive, ainsi tout ce qui n'est pas explicitement autorisé peut être confisqué. De plus, des fouilles sont organisées régulièrement pour confisquer tout article interdit comme des armes ou téléphones. Les gardes se réservent également le droit de transférer les détenus et de leurs enlever leurs effets personnels à tout moment, et ce sans notification préalable (Bony, 2015; Marti, 2020). En plus des règlements entourant ce qui est autorisé ou non dans les cellules, les détenus doivent les garder propres et bien rangés. Par contre, la perception de propreté est subjective et contrôlée par les agents correctionnels. La perception de malpropreté et la repossession d'objets peuvent alors avoir des conséquences sur le détenu, car une note sera ajoutée à leur dossier (Marti, 2020).

Quoique la cellule soit souvent considérée comme un espace privé et personnel pour le détenu, toutes les contraintes formelles et réglementaires quant à l'aménagement de celle-ci démontrent que la cellule ne leur appartient pas et qu'elle est contrôlée et régulée par l'institution. L'uniformité et le manque de variété des cellules, le mobilier ne leur appartenant pas, le manque de possessions personnelles, ainsi que la capacité des gardes d'y entrer et de les surveiller constamment renforcent l'aliénation du détenu et l'idée qu'ils ne possèdent pas leurs propres places. Malgré tout, la cellule est l'endroit le plus personnalisable de la prison et elle est quand même perçue comme un refuge et le seul endroit où le détenu peut avoir un certain degré d'intimité (Bony, 2015; Dirsuweit, 1999; Marti, 2020).

Un lien entre l'environnement physique et le milieu social émerge alors où les habitations sont conçues pour affecter et manipuler les individus. Ainsi, les institutions carcérales sont bien plus que des lieux où résident les délinquants, puisqu'elles sont précisément conçues pour générer une expérience particulière. L'architecture carcérale est alors une représentation physique des différents objectifs des philosophies pénales sur la façon de traiter les personnes incarcérées (Moran et al., 2016). De cette façon, dans certaines parties du monde, dont les pays scandinaves, la philosophie pénale mise de l'avant par l'architecture carcérale est le caractère « réhabilitatif » de l'incarcération. Ce modèle emploie des meubles doux, l'agencement de couleur, l'utilisation de la lumière naturelle, l'art et les sculptures, ainsi que la vue sur la nature dans le but de favoriser la créativité, la flexibilité, la dignité et la vivacité d'expériences (Moran et al., 2016).

Dans les pays nord-américains et en Angleterre, cependant, le contexte politique dicte l'architecture des prisons selon un souci d'efficacité, de sécurité et de coût. La perception des citoyens joue également un rôle en demandant des conditions de détention plus rigides dans le but de durcir l'environnement carcéral et de prévenir les risques. Cela mène alors à la construction des nouvelles prisons suivant un niveau de sécurité supérieur. Comme mentionné précédemment, l'organisation spatiale, les effets contraignants et les douleurs de l'incarcération transforment l'environnement pénitentiaire en un lieu où règne la peur et la violence favorisant ainsi un taux élevé de stress, de détresse, de dépression, d'automutilations et de suicide. Plutôt que de régler ces problèmes en assurant l'intégrité psychique des détenus, l'architecture des prisons nord-américaines se concentre sur la création de lieux sécuritaires. Pour ce faire, les institutions carcérales privilégieront l'emploi de matériaux indestructibles que les détenus ne pourront pas utiliser pour se blesser physiquement ou blesser les autres, ainsi que la création de cellules sans point de ligature pour ne pas qu'ils puissent se pendre (Moran et al., 2016).

Ainsi, cette architecture carcérale s'est développée dans le but de mettre en place un système de domination et de contraintes sur les détenus. Cette organisation de l'espace a des impacts sur la vie du détenu, soit son intimité, sa mobilité et sa relation avec le monde extérieur.

1.2.1.1 L'intimité

L'intimité « correspond [...] à la partie la plus intérieure et la moins communicable de l'expérience humaine. Dans ce sens, elle s'appréhende comme un désir de se soustraire au regard intrusif et scrutateur d'autrui et s'exprime par le repli sur soi, le besoin de solitude » (Tschanz, 2020 : paragr.2). L'environnement façonne l'intimité et prescrit comment elle est vécue. Ainsi, l'environnement carcéral a longtemps été lié à la perte de la vie privée qui est inhérente au fonctionnement de l'institution. En effet, par les entraves de visibilité, la promiscuité constante, l'exposition forcée et les mécanismes intrusifs, les détenus se sentent violés dans leur intimité et ressentent un stress supplémentaire (Moran, 2015; Tschanz, 2020).

La cellule joue un rôle important dans l'expérience de la vie privée. Un discours ambivalent se dessine chez les détenus. Malgré que ce soit un espace contraint et soumis aux regards incessants et au contrôle institutionnel, l'espace cellulaire se présente tout de même comme un refuge permettant la reconstruction d'une certaine intimité (Tschanz, 2020). Le détenu créera un espace personnel, souvent considéré comme leur maison, où il est en mesure de construire un univers

intime par la mise en place d'un processus d'appropriation de l'espace, comme le bricolage et la décoration. Ainsi, en dépit de l'ambivalence face à la cellule, cette dernière reste quand même un lieu d'intimité où le détenu peut s'y réfugier et s'y isoler. En effet, l'espace cellulaire est le seul endroit qui lui offre de la tranquillité loin du bruit, de la négativité, des conflits et du tumulte incessants du reste de la prison. Il lui permet ainsi des moments pour soi où il peut retirer le masque qu'il arbore en tout temps en présence des autres (Tschanz, 2020).

Pour certains, par contre, la cellule ne représente pas un espace personnel et n'est rien de moins qu'un espace de détention du fait qu'elle est soumise aux contraintes de l'institution. En effet, le refuge que représente la cellule est menacé, à la fois, à l'interne par la cohabitation avec d'autres détenus et, à l'externe, par les intrusions extérieures sur l'intimité de la personne. Le partage de la cellule empêche la capacité du détenu à s'isoler dans son espace personnel et ainsi d'y retrouver son intimité. Le détenu est également exposé et violé dans son exercice de soulagement de besoins intimes. La toilette dans les cellules se trouve à proximité des lits, et ce sans aucune séparation visuelle entre les deux. Les intrusions extérieures, quant à elles, peuvent prendre plusieurs formes. Tout d'abord, le détenu est incapable de s'isoler réellement dans sa cellule. Il y a toujours la possibilité que d'autres détenus s'y présentent ou que son co-cellulaire invite des gens à son insu. Ensuite, le contrôle institutionnel impose également une intrusion visuelle où le détenu doit être, en tout temps, visible. Puis, les agents pénitentiaires peuvent également effectuer des fouilles aléatoires pour découvrir et confisquer des objets interdits. Leurs effets personnels sont alors virés à l'envers et les détenus expriment sentir que leur intimité a été violée et que cette pratique est un manque de respect envers celle-ci (Tschanz, 2020).

1.2.1.2 La mobilité

L'autonomie, la liberté et la mobilité sont liées les unes avec les autres. La liberté s'exerce entre autres à travers la mobilité, ainsi la privation de liberté peut impliquer une perte de l'autonomie des mouvements. Le contrôle sur la mobilité devient alors une source de pouvoir et un outil de gouvernementalité (Gill, 2016; Mincke & Lemonne, 2014; Moran, 2015). L'emprisonnement étant une sentence de privation de liberté, la prison est donc entendue comme contraignant et/ou éliminant la mobilité des détenus. En effet, elle restreint la capacité de la personne incarcérée à se déplacer librement d'une place à l'autre, la rendant même immobile. L'institution carcérale utilise

alors le contrôle sur la mobilité des détenus en tant qu'instrument punitif (Gill, 2016; Mincke & Lemonne, 2014).

L'emplacement du pénitencier est fixe dans l'espace et isolé du reste de la société. Les individus incarcérés sont retirés de leur région d'origine et sont alors immobilisés, enfermés dans ce lieu statique (Mincke & Lemonne, 2014; Moran, 2015). Les détenus sont également restreints dans leurs mouvements à l'intérieur de l'institution, leur mobilité étant limitée. Les détenus doivent se conformer au contrôle exercé sur eux par la restriction à certaines zones et installations dans la prison et par la gestion des flux et déplacements quotidiens (Moran, 2015). La liberté des mouvements est également la représentation physique des rapports de pouvoir à l'intérieur de l'institution. Le statut social des différents acteurs carcéraux leur donne des degrés disparates d'accessibilité aux différents endroits dans le pénitencier. Ainsi, les détenus ont un accès restreint des zones de détention, et ce selon des moments particuliers de la journée. Le personnel médical est libre dans sa clinique, mais il doit être accompagné s'il doit visiter le détenu dans sa cellule. Puis, les agents carcéraux ont, techniquement, accès à toute la prison, mais ils se font généralement attribuer à une zone spécifique (Moran, 2015).

Les restrictions à la mobilité sont également exacerbées par les handicaps physiques. Bien que les installations des institutions carcérales doivent être en mesure de rencontrer les besoins des détenus physiquement handicapés, Moran (2015) dénonce que les prisons sont tout de même *ableist* (c'est-à-dire qu'elles discriminent les individus fondés sur leur capacité physique) en offrant des logements qui sont mal adaptés aux personnes ayant des handicaps physiques, spécifiquement les utilisateurs de fauteuils roulants. En effet, l'organisation spatiale des pénitenciers a été conçue pour des jeunes et des personnes en bonne santé sans aucune limitation physique. Les logements sont mal adaptés et obligent certains détenus à capacité réduite à utiliser, par exemple, la couchette supérieure des lits superposés. Enfin, lorsqu'ils peuvent se déplacer dans les zones de loisirs ou dans leurs cellules, ils sont souvent dépendants de l'aide des autres détenus (Moran, 2015).

Un autre aspect important concernant la mobilité est le transport des détenus d'une institution à l'autre. En réponse à son indiscipline, le transport a pour but de renforcer l'autorité et le pouvoir de l'institution au détriment de l'intégrité identitaire du prisonnier. Le transport est vécu comme déshumanisant et humiliant tout en consolidant son identité de détenu (Moran, 2015). Le transport est également utilisé dans le but de transformer le comportement de la personne incarcérée par

l'entremise du processus de *ghosting*. Cette technique de pouvoir comprend la relocalisation des détenus perturbateurs à d'autres ailes de la prison ou à une autre institution carcérale pour ainsi les déstabiliser et les désorienter et donc réduire leurs comportements non réglementaires. Ces déplacements constants, ou simplement la menace d'être déplacé, ont des implications sur le bien-être du détenu. Ils augmentent un sentiment de stress, de confusion et d'anxiété, tout en réduisant leur visibilité externe face à leurs proches et aux agences et organisations de soutien (Gill, 2016; Moran, 2015).

1.2.1.3 L'emplacement de la prison

L'emplacement des institutions pénitentiaires est souvent éloigné des communautés d'où viennent les détenus. L'éloignement des prisons est alors ressenti comme un impact supplémentaire de l'emprisonnement, puisqu'il peut induire des effets nuisibles importants sur les personnes incarcérées et sur leur adaptation à l'environnement carcéral. Le maintien de relations personnelles et de liens prosociaux avec la famille et les proches est compromis (Lindsey, Mears, Cochran, Bales & Stults, 2015; Moran, 2015). En effet, une plus grande distance réduit le support social apporté au détenu en limitant les visites et l'appui de sa famille, de ses amis et des membres de sa communauté. La perte de contact avec les proches suscite un sentiment profond d'isolation. La difficulté de maintenir ses anciens réseaux sociaux réduit sa capacité à affronter, de façon saine et proactive, les privations inhérentes à l'incarcération. Il va plutôt employer des stratégies illégitimes et non réglementaires, ce qui mène à un taux plus élevé de comportements conflictuels et d'infractions (Lindsey et al., 2015).

L'éloignement de la prison affecte également la préparation du détenu à sa réinsertion en société une fois libéré (Lindsey et al., 2015; Moran, 2015). La planification du retour en société s'avère difficile pour les détenus qui sont emprisonnés loin de leurs familles, communautés et organismes communautaires cherchant à aider les ex-prisonniers. Ils ne sont pas en mesure d'obtenir les ressources et l'assistance nécessaires pour leurs recherches d'emploi, de logements et d'accès aux services sociaux qui sont essentielles à la réussite de leur réinsertion. Ceci entraîne alors des tensions et des frustrations supplémentaires lors de la libération, mais également durant leur incarcération. De plus, le manque de planification et de préparation augmente le risque de récidive une fois de retour en société (Lindsey et al., 2015).

Face au système de domination qui est mis en place par l'architecture carcérale, ainsi qu'aux effets que la prison a sur le détenu, dont sur son intimité, sa mobilité et ses relations avec le monde extérieur, le détenu développera différentes stratégies pour s'adapter à cette organisation spatiale de sa vie en détention.

1.2.2 Modes d'adaptation

Par son organisation spatiale, la prison se présente comme source de contrôle sur les détenus. Cependant, ceux-ci mettent en place des stratégies pour se réapproprier l'espace, lui donner un nouveau sens et ainsi réduire les effets d'aliénation et de discipline (Crewe, Warr, Bennett & Smith, 2013; Moran, 2015). Ces stratégies spatiales ont comme objectif de se créer des espaces privés où ils peuvent être eux-mêmes et enlever le masque qu'ils arborent en public. Ils peuvent se créer des espaces intimes dans des lieux publics. L'atmosphère bruyante et dynamique peut ainsi faciliter le repli sur soi et la capacité du détenu à être seul avec ses pensées. Certains choisiront de commettre des infractions pour retrouver une certaine intimité en isolement cellulaire (Moran, 2015). D'autres restent dans leur cellule lorsque leur codétenu s'absente pour être en mesure d'avoir des moments privés dans son espace personnel (Moran, 2015; Tschanz, 2020).

Nonobstant la taille de la cellule, vivre dans une seule pièce ne veut pas nécessairement dire vivre dans un seul espace. Une certaine culture autour de l'aménagement de la cellule prend place, permettant au détenu de se réapproprier ce lieu et de créer différents espaces à l'intérieur de celui-ci (Bony, 2015; Tschanz, 2020). Les détenus vont créer des lieux distincts dépendamment de l'emplacement de leurs effets personnels. Ainsi, si le lavabo est entouré d'articles de toilette, il prendra la forme de salle de bain. Tandis que s'il est entouré de produits ménagers ou de vaisselle, il devient alors une cuisine (Bony, 2015). Les prisonniers utiliseront également des draps ou des serviettes pour créer des zones visuellement séparées. Ils vont alors se créer un espace privé autour de leur lit, ainsi que de renforcer un niveau d'intimité en distinguant la toilette du reste de la cellule (Bony, 2015; Moran, 2015). Le lit représente la partie la plus intime de leur cellule et les détenus y affichent des photos et images significatives. Ces photos seront également gardées sous leur oreiller, loin du regard des autres (Bony, 2015; Tschanz, 2020). De plus, l'ameublement des cellules étant minimal, les détenus vont utiliser leur créativité pour en maximiser son usage. La table peut alors être une table à manger, un bureau de travail ou une table de jeu (Bony, 2015). Le mobilier peut également être déplacé pour créer un plus grand espace et ainsi avoir de la place

pour accueillir les autres ou pour faire de l'exercice (Marti, 2020). Les prisonniers vont également se créer de nouveaux meubles. À l'aide de boîtes de carton, ils peuvent se fabriquer des espaces de rangement comme des tablettes ou une bibliothèque (Bony, 2015; Tschanz, 2020).

Ces différentes stratégies de réappropriation peuvent, par contre, aller à l'encontre des règlements de l'institution en matière de possession d'objets et d'affichage. Cependant, autres que les objets ou mobiliers qui représentent un danger physique, comme les armes potentielles par exemple, peu d'articles personnels ou créés sont réellement confisqués (Bony, 2015; Tschanz, 2020). Ces règlements sont généralement appliqués sur une base discrétionnaire. Ce relâchement sur les règles institutionnelles de la part des agents correctionnels a pour but d'amadouer les détenus. En échange de la permission de garder leurs effets, les détenus accepteront davantage les conditions de leur incarcération et seront moins agressifs envers les gardes. Malgré la tolérance attribuée aux détenus, celle-ci peut, tout de même, être reprise à tout moment en réponse à leurs comportements perturbateurs (Bony, 2015).

Les détenus parlent souvent leur cellule comme étant leur maison ou leur chambre (Marti, 2020; Tschanz, 2020). Ils essaient de recréer le sentiment d'intimité et de réconfort que procure leur réelle maison. En réaménageant leur cellule, ils cherchent à créer une ambiance chaleureuse et à réclamer leur espace et ainsi, humaniser la prison et leur expérience. Pour contrer l'uniformisation des cellules, et subséquemment des détenus, la personne incarcérée tente de personnaliser sa cellule pour créer un espace où un être humain y vit et ainsi réaffirmer son identité personnelle plutôt que celle d'un prisonnier. S'autres détenus, quant à eux, refusent d'aménager et de considérer leur cellule comme leur chez-soi. Ils veulent différencier la cellule de leur vraie maison et ainsi distancier l'espace qui leur ait imposé de leur identité personnelle (Marti, 2020; Tschanz, 2020). La cellule n'étant pas un endroit où ils veulent rester, certains détenus préfèrent ne pas la décorer. L'aménagement de leur cellule représenterait pour eux le signe qu'ils sont prêts à accepter leur situation, à renoncer à l'espoir et à abandonner leur liberté. Ils vont arranger leur cellule de façon fonctionnelle, mais rien de plus. Pour ces détenus, leur cellule doit rester une cellule (Marti, 2020).

La violence présente en prison, et la menace imminente de celle-ci, a un impact important sur l'attitude adoptée par le détenu. En effet, il ne peut montrer aucune émotion, car il sera perçu comme faible par les autres prisonniers et doit donc maintenir une apparence d'indifférence pour

ne pas se faire harceler (Crewe et al., 2013; Moran, 2015). Différentes zones en prison signifient différents masques à porter. La cellule est le seul endroit où le détenu peut relaxer et exprimer ses sentiments, et ce parfois, seulement partiellement s'il partage sa cellule avec un autre détenu. Il y a ensuite des zones intermédiaires, comme les salles de visites où le détenu peut montrer certains sentiments de tendresse autrement tabou dans le reste de l'institution (Crewe et al., 2013). Puis, les zones partagées avec les autres détenus, comme la cour, les ateliers de travail, la cafétéria, etc. sont des espaces où il doit adopter un masque apathique. Pour sa propre sécurité, le détenu doit apprendre certaines pratiques d'évitement. Ainsi, il va éviter certains endroits ou activités de la prison présentant un danger potentiel. Et lorsqu'il doit rester dans un lieu bondé d'autres détenus, il développera une hypervigilance à l'espace et gardera toujours son dos au mur plutôt qu'au centre de la pièce (Moran, 2015).

Maintenant que nous avons abordé les rapports de domination, les effets de la prison, ainsi que les modes employés par les détenus pour s'adapter à leur environnement spatial, nous allons maintenant nous pencher, dans la section suivante, sur les mêmes questions, mais en lien avec la dimension temporelle de l'incarcération.

1.3 Dimension temporelle

Comme nous venons de le voir, la majorité de la littérature dans le domaine de la géographie carcérale se concentre sur la dimension spatiale de l'incarcération. L'espace devient un outil de contrôle des détenus et détient une influence directe sur leurs comportements. L'espace est donc plus qu'un lieu où se déroulent différentes pratiques sociales, mais plutôt quelque chose qui est vécu et expérimenté par les individus qui s'y trouvent (Moran, 2015). La dimension temporelle, quant à elle, semble relativement négligée, malgré l'importance centrale qu'elle occupe dans l'expérience carcérale, comme dans l'expression « faire son temps ». Contrairement à l'espace où le détenu peut entrer en relation avec des lieux physiques, le temps est plutôt vécu dans la durée : il se passe, mais on ne peut pas interagir avec lui. La littérature criminologique emploie le temps comme mesure quantifiable (les jours, semaines et années). Ainsi, les recherches sur le temps en prison se concentrent majoritairement sur l'évolution de divers phénomènes à travers le temps, sur le passage du temps et les différents stades de l'incarcération, sur les différentes phases de la vie des détenus ou sur la façon dont les prisonniers utilisent le temps, et mettent donc de côté le temps comme producteur d'effets, comme quelque chose de construit et de vécu (Moran, 2015).

Cependant, la prison et le temps ne peuvent être dissociés, puisque le temps est la dimension structurale de base de la prison, que ce soit en ce qui concerne la mesure de la sentence (en mois ou en années) ou en ce qui concerne l'organisation temporelle de toutes les activités carcérales (Cunha, 1997; Moran, 2015). On ne peut donc pas dissocier l'expérience carcérale du temps, car ce dernier est plus que simplement passé, il est bel et bien vécu. Le temps joue, en effet, un rôle important. Il est source de contrôle et de discipline en ce qui concerne l'organisation des horaires et par la longueur et la douleur y étant associée, il est aussi présenté comme un ennemi par les détenus (Cope, 2003; Medlicott, 1999; Moran, 2015). Dans cette section, nous allons alors discuter de la temporalité pénale, de la perception du temps et des modes d'adaptation mobilisés par les détenus pour faire face à cette temporalité.

1.3.1 Temporalité pénale et carcérale

Tout le système pénal est organisé autour de la notion du temps. En effet, le temps est l'unité de mesure privilégiée dans la détermination des peines permettant ainsi de quantifier la dette que le délinquant doit à la société. Le temps, en termes de jours, de mois et d'années, devient alors une forme de monnaie courante utilisé pour « payer » le crime, pour réparer l'infraction à la société. La perte de liberté prend alors la forme de temps servi (Cohen & Taylor, 1981; Cope, 2003; Cunha, 1997; Foucault, 1976; Moran, 2015; Wahidin, 2002).

Différentes raisons sont avancées pour expliquer l'adoption, par le système de justice pénale, de peines temporelles. La première est que ce type de peine apparaît comme étant universel, c'est-à-dire qu'il s'applique de la même façon à toute la population, et ce indépendamment du statut socio-économique. En effet, le temps, comme la liberté, est une ressource que tout individu possède en quantité égale. Il devient alors pertinent d'infliger une peine de perte de liberté selon un aspect temporel. La deuxième raison est parce que les peines temporelles se présentent comme étant objectives. La perte de liberté devient ainsi quantifiable et est imposée de la même façon à tout le monde selon la gravité du crime commis suivant un principe de proportionnalité de la peine (Foucault, 1976; Matthews, 1999). La troisième est que puisque le temps est, en soi, un phénomène social, c'est-à-dire qu'il structure la vie en société, la peine temporelle a alors une nature sociale et devient la conséquence de certains comportements sociaux (Matthews, 1999). Puis, la quatrième raison est que le temps, devenu commodité, peut être gagné, perdu ou échangé. Ainsi, dépendamment du comportement du détenu lors de son incarcération, son admissibilité à la

libération conditionnelle peut être avancée ou reportée (Cope, 2003; Matthews, 1999; Moran, 2015).

Outre l'utilisation du temps dans la détermination de la peine, le temps est également mobilisé dans l'organisation de la vie carcérale. En prison, le temps n'appartient pas aux détenus. C'est un temps qui leur est imposé par l'institution carcérale suivant une série de règles, de pratiques et de procédures explicites et formelles. Le temps pénitentiaire est alors géré et structuré selon les objectifs et la philosophie du système pénal. Le temps n'est donc plus une ressource qui peut être utilisée par le détenu, mais plutôt une source de contrôle exploité par la prison pour inculquer leur propre autorité, ainsi qu'assurer la dépendance du prisonnier (Medlicott, 1999; Wahidin, 2002 et 2006). Le contrôle exercé en prison devient alors un contrôle temporel qui limite les détenus dans leur propre autonomie à prendre des décisions (Moran, 2015).

Foucault (1976) souligne l'importance de la discipline temporelle dans l'exercice du contrôle sur un individu. Le pouvoir se manifeste à travers le temps, par sa capitalisation, sa structuration et son usage. La nature de la discipline temporelle repose sur un principe de non-oisiveté, d'utilité et d'efficacité. Ainsi, à l'aide d'un emploi du temps serré, l'objectif de cette discipline est de maximiser les différents instants et de les rendre profitables. Le temps sera alors décomposé et recomposé en différents segments ou séries formés d'activités selon le statut de l'individu. À la fin d'un segment d'activités, un autre s'entame successivement assurant une série temporelle continue et ainsi, témoigne du contrôle ininterrompu de l'institution sur l'individu (Foucault, 1976; Matthews, 1999).

L'institution carcérale adoptera alors un emploi du temps strict que les détenus, comme les surveillants, devront suivre pour assurer la discipline et le contrôle. En effet, les gardes doivent également suivre une injonction temporelle précise, puisque toutes leurs tâches doivent être exécutées à des moments précis pour être en mesure d'assurer un contrôle rigoureux sur l'emploi du temps des détenus. Le travail des surveillants devient mécanique, permettant alors le roulement ponctuel des détenus dans leurs horaires et leurs activités. Ainsi, une hiérarchie temporelle se forme où l'institution pénitentiaire impose une certaine temporalité aux gardes qui, à leur tour, pour respecter leurs horaires du temps, en impose une aux détenus. Le temps des gardes domine et encadrent donc celui des détenus. C'est la responsabilité des gardes d'assurer que l'emploi du temps des prisonniers soit suivi à la lettre et ces derniers dépendent complètement des surveillants.

Une activité ne peut pas durer plus longtemps que prévu et tout décalage à l'horaire de la part des gardes aura des conséquences sur le détenu. Une activité retardée va en reculer une autre ou en diminuer le temps prescrit. Ainsi, un surveillant en retard pourrait raccourcir le temps libre que le détenu possède ou la longueur de sa visite avec sa famille. Le temps du garde a donc autorité sur celui des détenus où son emploi encadre celui du prisonnier en déterminant la longueur des activités et en gérant les demandes des détenus quant à la longueur des processus pour les réclamations et les rendez-vous (Outaghzafe-El magrouti, 2007).

Pour assurer ce contrôle sur les détenus, ceux-ci sont assujettis à une routine stricte, séparée en unités temporelles, qui se répète identiquement chaque jour. Tous les instants de la journée sont régulés, du lever du soleil à la fermeture des cellules (Lhuilier, 2007). Certains des moments sont communs à tous les détenus, comme le levé, l'appel, la douche, le temps pour manger et le coucher. Tandis que d'autres activités sont distinctes où certains détenus participeront et d'autres non. Ainsi, il y a la participation aux activités, les visites, le temps libre, les rendez-vous, etc. De plus, l'emploi du temps des détenus suit un rythme de jour/nuit et de semaine/fin de semaine où il y a absence d'activités la nuit et la fin de semaine (Outaghzafe-El magrouti, 2007).

L'horaire quotidien se répétant, il n'y a donc pas de distinction entre les jours, la mesure de temps perd alors éventuellement son sens (Cunha, 1997). Au début de la sentence, celle-ci se fait calculer, par les détenus, en jours et en mois. Cependant, à force que les mois et les années se succèdent et que la routine continue, cette unité de mesure perd son sens; il n'y a pas de différence d'une année à l'autre. Ainsi, les détenus doivent utiliser d'autres unités de mesure pour marquer le passage du temps. La nouvelle valeur de ces unités de mesure se retrouvera dans les différents éléments de la routine. En effet, l'emploi du temps du prisonnier étant strictement périodisé, le déroulement rigide des différentes activités de la journée, plutôt que les minutes et les heures, permet de comptabiliser le temps. La routine offre alors un cadre de référence stable et durable sur lequel les détenus peuvent compter, et tout retard ou changement à cette routine vient déstabiliser les repères spatio-temporels qu'ils détiennent et induit du stress (Martel, 2006).

L'institution carcérale impose une temporalité sur les détenus et ces derniers doivent apprendre à vivre selon ce nouveau temps. Cette temporalité est mise en œuvre à travers les routines et celles-ci permettent de maintenir un contrôle sur les détenus. Le temps est alors sous le contrôle de l'institution et devient une forme de discipline permettant de réguler la vie des détenus (Cope,

2003; Medlicott, 1999; Wahidin, 2002 et 2006). Ainsi, les détenus peuvent regagner un minimum de contrôle en étant capables de prédire, jusqu'à un certain degré, le temps de leur journée, basé sur la routine quotidienne. Cependant, ils ne peuvent s'y fier complètement, puisqu'ils ne possèdent aucun contrôle sur les changements inopinés de la routine. Tout changement à la routine, soit par de nouvelles règles, un changement d'ailes ou d'institutions ou des punitions, vient menacer le petit contrôle qu'ils exerçaient (Cope, 2003; Medlicott, 1999). Les détenus doivent alors apprendre à vivre selon le temps de la prison, ce qui implique une destruction de leur autonomie temporelle. En effet, contrairement à leur vie en société, ils sont maintenant dans l'impossibilité de prendre des décisions quant à la façon dont ils vont passer leur temps. La discipline et le contrôle temporel éliminent alors le choix (Cope, 2003; Medlicott, 1999; Wahidin, 2002).

1.3.2 Perception du temps

Lorsqu'on évoque la temporalité carcérale ou pénitentiaire, cela ne signifie pas que le temps est conceptuellement différent en prison qu'en liberté, mais plutôt que le rapport au temps y est différent dans la façon dont il est vécu et expérimenté (Cunha, 1997). En effet, le temps ne se vit pas de la même façon en prison qu'en société, il ne suit pas son rythme habituel. Il se vit de façon beaucoup plus lente et intrusive du fait qu'en prison, le temps est vécu de façon consciente, tandis qu'à l'extérieur, il est en arrière-plan et se vit de façon inconsciente. Le temps étant défini et contrôlé par l'institution carcérale, la façon dont il sera expérimenté va changer et il prendra alors un nouveau sens (Cohen & Taylor, 1981; Cope, 2003; Matthews, 1999; Wahidin, 2006). Il y a un écart entre la conception du temps du détenu et la réalité temporelle carcérale; l'expérience subjective de celle-ci produira de l'inconfort. Le détenu ne possède pas les moyens nécessaires pour s'ajuster à cette nouvelle réalité, le temps se vide de sens et devient alors source de souffrance (Medlicott, 1999).

En premier lieu, le temps peut être vécu comment étant suspendu. En effet, la routine joue un rôle important dans la perception que les détenus ont du temps en prison. La répétitivité du même horaire tous les jours mène à une homogénéité du temps. Il n'y a aucune différenciation entre les jours. Tout se passe exactement au même moment, les repas, les activités, etc. Ainsi, la répétition constante des journées rend indifférenciable un jour d'un autre; ils peuvent tous être confondus (Cunha, 1997; Lhuillier, 2007; Moran, 2015; Wahidin, 2006). N'ayant aucun changement qui se

produit, un manque de chronologie temporel se développe où le présent du détenu devient également son futur, autant qu'il a été son passé. De plus, isolé temporellement de la société, le passage en prison est souvent vécu comme une interruption de la vie du détenu, une pause dans le temps. Ainsi, le temps, malgré qu'il passe, semble s'arrêter. Il devient statique, stagnant, au point mort (Cope, 2003; Matthews, 1999; Moran, 2015; Wahidin, 2002 et 2006).

La suspension du temps en prison est également causée par la perception que celui-ci passe avec une extrême lenteur. Cette perception est due au fait que le détenu est constamment en attente : en attente pour leur libération, en attention pour déposer une demande, en attente pour une réponse à leur demande (Wahidin, 2006). Le détenu a alors l'impression qu'il possède trop de temps qui ne passe juste pas; un mois peut en paraître six (Cunha, 1997; Medlicott, 1999). Cette perception est d'autant plus exacerbée par la disparité entre la temporalité carcérale et celle en société. Le rapport au temps du détenu est déphasé par rapport à celui de l'extérieur. Il y a conscience que, quoique le temps en prison soit figé, celui-ci continu de passer à l'extérieur, le monde change et évolue. Le monde du détenu continue au même rythme, ses proches continuent de vieillir, tandis que sa propre vie devient stagnante (Cunha, 1997; Wahidin, 2006).

En second lieu, le temps se vide de sens. En effet, la structure routinière de l'institution carcérale rend le temps monotone. La similitude de chaque journée et l'absence de nouvelles expériences mènent alors les détenus à percevoir leur séjour en prison comme une perte de leur temps. Les personnes incarcérées mentionnent que leur temps est gaspillé et perdu puisque la routine pénitentiaire ne leur permet pas de faire des activités significatives (Cope, 2003; Matthews, 1999; Medlicott, 1999). En plus de la perception de la perte du temps, la similarité des journées mène également les détenus à percevoir le temps comme vide et sans fin. Comme mentionné plus haut, la routine et la perte de l'autonomie temporelle placent le temps en suspension et cette dernière dérobe toute signification et symbolique que les détenus donnent au temps (Cope, 2003; Matthews, 1999; Wahidin, 2002).

Les prisonniers associent une grande détresse au temps vide. En effet, ils ont passé leur vie en société à être occupés par des activités significatives et lorsqu'ils arrivent en prison, ils n'ont plus rien à faire. Bien sûr, ils peuvent écrire et lire, mais seulement jusqu'à un certain point avant qu'ils ne commencent à s'ennuyer, et cela, à répétition chaque jour. Ainsi, l'ennui s'impose et les détenus se trouvent à penser durant la majorité de la journée et il n'y a pas de fin (Medlicott, 1999; Wahidin,

2006). Confrontées au temps vide, les pensées errantes des personnes incarcérées, l'activité principale en détention, peuvent prendre une forme destructive. Ainsi, lors de leurs réflexions, les détenus peuvent revisiter des événements malheureux ou des pensées douloureuses qu'ils préféreraient ne pas revoir, ils peuvent faire un retrait mental ou même se replier dans l'imaginaire (Medlicott, 1999).

1.3.3 Modes d'adaptation

Face à l'ennemi du temps, les détenus vont adopter différentes stratégies pour essayer de regagner un certain contrôle sur celui-ci. Ces stratégies peuvent être plus passives ou créatives et vont dépendre de la façon dont le temps est vécu et de la signification qui lui est attribuée (Cope, 2003; Medlicott, 1999; Moran, 2015). Les prisonniers vont alors adopter différentes activités dans le but de faire passer le temps plus rapidement, d'éviter qu'il soit perçu comme lent, ainsi que pour diviser et différencier le temps en prison. Les détenus peuvent donc avoir un impact sur la façon dont ils vont expérimenter leurs peines échappant en partie à cette impression de devoir subir le temps comme une contrainte (Cohen & Taylor, 1981; Cope, 2003; Moran, 2015). Les différents modes d'adaptions peuvent se présenter sous la forme de ne pas penser au temps qu'il reste à faire, par l'adoption d'activités pour occuper sa journée, par l'utilisation des drogues, ainsi qu'une panoplie de mécanismes d'adaptation.

Dans un premier temps, le détenu peut essayer de ne pas penser au temps qu'il a à faire. En effet, la prise de conscience de la longueur de leur sentence est souvent trop difficile à concevoir et ne peut être perçue comme étant gérable par les détenus. Ainsi, s'ils peuvent supporter une courte sentence, l'expérience d'une longue sentence, quant à elle, est source de peur et de souffrances insupportables (Medlicott, 1999). Pour survivre au temps carcéral, le détenu peut en arriver à devoir nier son existence. La douleur associée au temps en prison est tellement grande qu'il devient souvent difficile de reconnaître cette réalité. L'objectif est alors de passer à travers sa sentence sans trop y penser. Il ne s'agit cependant pas de nier l'existence de leur sentence, mais de nier l'impact que le temps carcéral a sur leur vie et ainsi se protéger du stress et de l'angoisse (Cope, 2003; Medlicott, 1999).

La lenteur du temps et de l'incarcération rend pénibles toutes visions du futur. Le détenu va alors bloquer les pensées quant à sa libération et son retour en société, cherchant ainsi à s'engourdir mentalement face à cette réalité (Medlicott, 1999). En effet, le détenu vit dans le moment présent,

au jour le jour, non par refus de planifier l'avenir, mais par nécessité de survie. L'idée du futur apporte beaucoup de sentiments dépressifs chez le détenu par l'impact que l'incarcération a sur son vieillissement, pas peur d'idéaliser son avenir, en prenant conscience de toutes les choses qu'il va pouvoir faire en liberté, mais qu'il ne peut pas en détention, ainsi qu'en sachant qu'il ne pourra pas les faire pour plusieurs années encore (Cohen & Taylor, 1981; Cope, 2003; Medlicott, 1999).

Dans un second temps, plusieurs détenus adoptent une gestion plus stratégique de leur temps en prison, soit par l'entremise d'activités. L'objectif est alors de développer des stratégies pour occuper leur temps au maximum pour que celui-ci passe plus rapidement. Si le détenu ne se tient pas occupé, la journée a l'impression de s'éterniser, le temps est long et il se sent abattu par la temporalité carcérale. Il faut alors dompter le temps au maximum par différentes activités comme le travail, les formations, l'éducation, l'exercice, ainsi que différents loisirs, dont la lecture. En plus de faire passer le temps plus vite, les activités permettent également aux détenus d'agrandir leur espace de vie en les faisant sortir de leur cellule et en se promenant à l'intérieur de la prison (Cope, 2003; Medlicott, 1999; Outaghzafe-El magrouti, 2007).

Pour plusieurs, le travail est cependant perçu comme une punition supplémentaire, et ce, parce qu'il ne comporte aucune signification ou symbolique pour le détenu. Le sens que la société donne au travail inclut l'intérêt à apprendre, l'incitation financière, etc. Cependant, malgré que les emplois en prison puissent être intéressants, le sens culturel qui leur est attribué est toutefois absent. Ainsi, le détenu doit lui trouver une nouvelle signification ou motivation. La signification donnée au travail, ainsi qu'aux autres activités occupationnelles, permet au détenu d'attribuer un sens à son temps en utilisant la détention comme période d'amélioration personnelle, pour éviter que son esprit se détériore, pour avoir une expérience de réussite lors de sa libération, ainsi que pour garder un lien avec le monde extérieur (Cohen & Taylor, 1981; Cope, 2003; Wahidin, 2006).

De plus, les activités adoptées par les détenus leur permettent de se construire une horloge subjective, c'est-à-dire de se doter d'un horaire temporel personnel qui vient structurer son temps en prison. Chaque accomplissement, que ce soit la lecture d'un livre, une activité scolaire complétée ou un objectif d'entraînement physique atteint, marque la progression du temps et de leur sentence (Cohen & Taylor, 1981). Cependant, il y a un danger à attribuer trop d'importance à ces réalisations. En effet, un jour, le progrès peut se trouver inhibé ou même complètement arrêté; il n'y a plus de livres disponibles, ou l'accès à la salle d'entraînement est limité. Tandis qu'en

société on peut changer nos intérêts et passe-temps à notre guise, les détenus sont limités dans les activités qu'ils peuvent entreprendre. Ainsi, lorsque les détenus perdent un sentiment de progression, leur temps risque de redevenir non structuré (Cohen & Taylor, 1981).

En troisième lieu, l'usage de drogues peut être mobilisé comme mode d'adaptation. En effet, les drogues prennent une signification différente en prison qu'en liberté. Dans son étude, Cope (2003) avance que les détenus, avant leur incarcération, pouvaient avoir l'habitude de consommer régulièrement pour le plaisir, tandis qu'une fois en détention, les drogues étaient majoritairement utilisées pour leurs effets sédatifs. Les drogues, comme le cannabis et l'héroïne, peuvent être utilisées par les détenus pour les aider à dormir, leur permettant ainsi de mieux contrôler et de suspendre le temps. La consommation permet également au temps de passé plus rapidement. Les détenus rapportent que l'usage de certaines drogues peut induire un rapport différent au temps, donnant entre autres l'impression que plusieurs heures ont passé en quelques minutes et que leur sentence se déroule plus rapidement (Cope, 2003).

En ce qui a trait au sommeil, la consommation de drogues pour aider les détenus à dormir leur permet de réajuster le temps carcéral en suspendant la durée de leur peine. En effet, pour plusieurs détenus, la suspension du temps est atteinte en dormant, puisqu'elle permet au temps de devenir inconscient plutôt que d'avoir une présence omniprésente dans la conscience du détenu. Cette suspension temporelle le libère ainsi de l'intemporalité qu'implique l'incarcération (Cope, 2003; Matthews, 1999). Cependant, le sommeil peut être perturbé en prison, par le bruit des autres détenus, les problèmes mentaux comme la dépression et l'anxiété, le stress lié à la détention, l'espace restreint, etc. Les drogues, particulièrement le cannabis, permettent alors au détenu de se détendre et de s'endormir. Grâce à l'utilisation du cannabis, le détenu peut s'endormir rapidement sans l'aide d'autres médicaments traditionnels (Cope, 2003). La consommation de drogues n'aide pas seulement le détenu à faire sa nuit, mais lui permet également de dormir à tout moment de la journée, l'aidant ainsi à passer le temps plus rapidement (Cope, 2003; Moran, 2015).

Les effets de la consommation de drogues donnent également au détenu de quoi combler sa journée. En l'absence d'activités régulières, les drogues deviennent un moyen de structurer et de délimiter sa journée. En effet, si la journée était remplie, le détenu ne s'ennuierait pas autant et ne trouverait pas nécessairement la journée longue. Ainsi, l'utilisation de drogues occupe le temps du détenu et lui donne quelque chose à faire pour passer le temps plus rapidement (Cope, 2003;

Matthews, 1999; Moran, 2015). La consommation de drogues est également un moyen d'adaptation important en ce qui concerne les problèmes de santé mentale. Les effets de cette consommation offrent un certain état d'esprit où le détenu, quoiqu'il ne puisse changer son environnement, peut tout de même s'y éloigner mentalement. En réponse au sentiment d'isolement, à l'ennui, ainsi qu'aux pensées suicidaires, l'utilisation de drogues est un moyen pour détourner l'attention du détenu lui permettant de se sentir comme s'il possédait un certain contrôle sur sa vie et qu'il maintient un mode de vie similaire de celui à l'extérieur (Cope, 2003).

En dernier lieu, les différentes modes d'adaptation ont tous comme but de regagner une certaine autonomie sur le temps. Une des façons communes d'exercer cette autonomie est la possibilité de prendre des décisions quant aux activités de la routine quotidienne. Ainsi, pour certains détenus, si le fait de se retrouver à la cafétéria est considéré comme un moment désagréable, ils vont essayer de s'y retrouver le moins souvent. Pour d'autres, cette quête d'autonomie peut se traduire par le choix délibéré de ne plus se laver, évitant ainsi de se plier à un horaire de douche qui leur est imposé. Cette autonomie peut aussi s'exercer par la décision de regarder un film ou de lire un livre, ce qui représente un choix positif quant à la manière de passer son temps. Certains vont même réorganiser l'horaire de leur journée en se couchant plus tôt et en se réveillant vers trois heures du matin, leur permettant ainsi d'avoir des moments de tranquillité pendant que les autres détenus dorment encore (Medlicott, 1999; Wahidin, 2006). Puis, d'autres détenus décident de ne pas recevoir de visites de leurs proches pendant quelques mois, parce que vivre dans l'attente constante de ces visites rend le temps beaucoup plus douloureux et lent (Moran, 2015).

Cependant, ces différentes méthodes d'adaptation ne sont pas toujours efficaces, surtout lorsque la réalité temporelle de la vie carcérale produit trop de souffrance. Certains détenus se libèrent alors de l'emprise du vide temporel en se suicidant (Outaghzafe-El magrouti, 2007). En effet, certains détenus, tourmentés, apeurés et dégradés par le temps en prison en arrivent à la conclusion qu'ils ne peuvent plus supporter cette souffrance à long terme. Même si à court terme, ces détenus semblent pouvoir accepter leur sentence, à long terme, cependant, ceux-ci jugeront cette épreuve comme étant trop difficile. Et donc, la seule voie d'évasion de cette douleur temporelle prend la forme de la mort volontaire (Medlicott, 1999).

En conclusion, cette revue de littérature nous a permis de brosser un portrait de la prison comme étant une institution totale imposant un système de domination sur le détenu, et qui produit une série d'effets négatifs auxquels il est confronté. Celui-ci est alors contraint, à différents degrés, par ce système et doit dès lors mobiliser des stratégies ou modes d'adaptation pour réussir à y faire face. Comme nous le rappelle Moran (2015), bien que la dimension spatiale et la dimension temporelle ne peuvent être séparées dans l'analyse des phénomènes sociaux, cette séparation est néanmoins justifiée à des fins analytiques. La dimension spatiale de l'établissement carcéral a été largement investiguée, et ce depuis la conception de la prison moderne à titre d'institution totale. Ainsi, de nombreux chercheurs se sont intéressés à la dimension spatiale de la prison, ce qui a mené au développement de différentes approches, dont celle de la géographie carcérale. La dimension temporelle, quant à elle, a été relativement négligée. Ces recherches ont commencé à émerger principalement au cours des vingt dernières années. En nous intéressant à la dimension temporelle de l'incarcération, ainsi qu'à son influence sur l'expérience carcérale du détenu, notre recherche devrait ainsi contribuer à l'avancement des connaissances sur la dimension temporelle de l'incarcération.

CHAPITRE 2 – CADRE THÉORIQUE

Dans ce chapitre, nous allons présenter les concepts théoriques qui seront mobilisés lors de notre analyse pour répondre à notre question de recherche, soit : Dans l'œuvre autobiographique *You've Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish* de Jimmy Lerner (2002), comment la dimension temporelle de l'incarcération est-elle présentée et comment décrit-on son influence sur l'expérience carcérale du détenu? Notre question implique deux sous-objectifs de recherche. Le premier est de mieux comprendre la dimension temporelle qui est propre à l'incarcération. Le deuxième sous-objectif est de comprendre comment cette temporalité propre à la prison est vécue par le détenu. Pour être en mesure de répondre à ces deux sous-objectifs, nous mobiliserons les différentes conceptions du temps, soit physique, sociale et subjective. Nous aborderons ensuite la phénoménologie de la conscience intime du temps, c'est-à-dire comment le temps est perçu par un individu. Finalement, nous discuterons de la phénoménologie, une approche théorique qui cherche à comprendre le vécu subjectif de la personne.

2.1 Le temps

Qu'est-ce que le temps? D'Aristote à aujourd'hui, les penseurs se sont penchés sur la question du temps. Trois conceptions générales du temps ressortent de leurs écrits, soit le temps physique, le temps social et le temps subjectif.

Le **temps physique** est abordé dans sa conception newtonienne et s'appréhende quantitativement dans sa durée (Dodgshon, 2008; Matthews, 1999; Montulet, 1998; Pronovost, 1996). Ainsi, le temps est quelque chose d'objectif, d'absolu et de mesurable qui existe par lui-même, externe aux objets et événements qui l'entourent (Dodgshon, 2008). Le temps physique prend trois formes différentes. La première est le temps biologique, c'est-à-dire les rythmes quotidiens des fonctions biologiques suivant un mode de sommeil/éveil. L'horloge circadienne, guidée par la lumière, régule la journée en la divisant en différentes unités déterminées biologiquement, ce qui a un impact sur le comportement (Montulet, 1998; Wittmann, 2014). La seconde est le temps cyclique. Le temps s'appréhende alors selon des rythmes cycliques, soit le jour/nuit, le cycle lunaire, les saisons et les cycles agricoles, lesquels se présentent chacun selon un temps défini régulier (Dodgshon, 2008; Matthews, 1999; Montulet, 1998).

La troisième forme est le temps chronologique, c'est-à-dire qui est mesurable quantitativement par des instruments numériques. Il s'agit alors d'une appréhension mathématique du temps en unités homogènes permettant de chronométrer et d'organiser la vie en société, soit en minutes, heures,

jours (Montulet, 1998). En effet, la mesure du temps permet l'organisation, la synchronisation et le déroulement de différentes activités au moyen de calendrier, d'horaires, d'agendas, etc. (Dodgshon, 2008; Pronovost, 1996). De plus, des instruments de mesure du temps sont développés dont la montre et l'horloge, ainsi que l'établissement du *Greenwich Mean Time* (GMT), ce qui établit une standardisation du temps. Cette normalisation temporelle donne alors au temps une référence objective précise qui est partagée par tout le monde internationalement (Dodgshon, 2008; Montulet, 1998; Pronovost, 1996).

Le **temps social**, quant à lui, est un temps collectif partagé par l'ensemble de la société. Il est considéré par certains comme un construit social. D'autres encore parlent d'une pluralité de temps sociaux plutôt qu'un temps singulier. Mais tous s'entendent pour dire qu'il y a un vécu collectif du temps, c'est-à-dire un temps qui est commun à tous les individus. Ainsi, plutôt que de considérer le temps comme une réalité objective absolue et quantifiable, il faut le comprendre sous son aspect qualitatif, produit socialement, culturellement et collectivement (Dodgshon, 2008; Farrugia, 1999; Montulet, 1998; Pronovost, 1996).

Même si le temps peut paraître comme étant vécu, par chacun, de façon individuelle, il naît plutôt d'un cadre social transcendantal d'interprétations temporelles (Farrugia, 1999; Montulet, 1998; Pronovost, 1996). Ce cadre de référence provient des activités et des institutions sociales, comme la famille, la religion, l'école, etc. qui viennent façonner des concepts et des représentations significatifs du temps dont les individus vont intérioriser et mobiliser pour appréhender leur expérience temporelle (Dodgshon, 2008; Farrugia, 1999; Montulet, 1998; Pronovost, 1996). La temporalité émergeant de l'espace social ne peut être séparée de son contexte. Ainsi, il n'y a pas un temps unique, mais plutôt une multitude de temporalités qui varient selon les sociétés, les époques et les individus (Dodgshon, 2008; Farrugia, 1999). Certains auteurs, dont Gurvitch, vont plutôt parler d'une pluralité de systèmes temporels à l'intérieur d'une même société. Chaque sphère sociale ayant, ici, sa propre temporalité (Farrugia, 1999; Pronovost, 1996).

Puis, il y a le **temps subjectif**, soit un temps qui est relatif à l'expérience personnelle du temps physique. Chaque individu détient une histoire expérientielle, c'est-à-dire un système de référence d'expériences subjectives, selon laquelle il appréhende le temps. Ces expériences façonnent ses représentations temporelles et sa façon de voir le monde (Dicker, 2013; Dodgshon, 2008; Wittmann, 2014; Zakey, 2014). L'attention ou l'énergie portée à chaque phénomène a une

influence importante sur la perception de la durée. Ainsi, plus l'attention est portée sur l'aspect temporel d'une activité, plus sa durée sera perçue comme étant longue. L'ennui et l'absence d'un environnement stimulant placent la majorité de l'attention sur le passage du temps le rendant alors long et pénible. Au contraire, moins il y a d'attention sur l'aspect temporel, plus sa durée sera vécue de façon rapide. En effet, si l'individu est distrait ou occupé par une panoplie d'autres activités, il aura moins de ressources attentionnelles à donner à la perception de la durée et donc le temps semblera passer plus rapidement (James, 2014; Wittmann, 2014; Zakey, 2014).

La perception qu'un individu se fait du temps passé et du temps futur peut également changer. Pour ce qui est du passé, lorsqu'on regarde en arrière, les expériences qui étaient intéressantes, divertissantes et variées, malgré que leurs vécus aient semblé courts sur le coup, leur durée semble beaucoup plus longue rétrospectivement. Tandis que les activités longues et ennuyantes sont éventuellement perçues comme étant très courtes dans leur durée. Ainsi, la perception du temps passé se modifie et évolue avec l'addition constante de nouveaux moments présents (Dodgshon, 2008; James, 2014). Pour ce qui est du futur, il y a une anticipation de la durée des événements qui est basée sur un cadre référentiel personnel. Il y aura alors des perturbations temporelles dans la perception du temps si la durée d'une activité ne rencontre pas les prévisions préalables. Par exemple, si l'attente pour un événement prend plus de temps que prévu, il y aura un ralentissement du passage du temps et l'attente sera vécue encore plus longue (Wittmann, 2014; Zakey, 2014). De ce fait, et ce que nous tenterons ensuite d'approfondir avec le concept de la phénoménologie de la conscience intime du temps de Husserl, le temps est un flux continu entre le présent, le passé et l'avenir (Dodgshon, 2008; Wittmann, 2014).

2.2 La phénoménologie de la conscience intime du temps

Dans cette section, nous allons discuter de la phénoménologie de la conscience intime du temps. Ce concept de Husserl est mobilisé dans le but de comprendre comment le temps est perçu et pour démontrer que le temps est vécu de façon subjective.

Husserl (1983) avance qu'il faut abandonner toutes suppositions préalables sur la conception du temps objectif. Ainsi, on ne peut entreprendre une analyse du temps comme tel, mais plutôt le comprendre à travers son vécu (Husserl, 1983). L'objet perçu est alors une interprétation des différentes façons qu'il apparaît à la conscience. Considérons premièrement la perception d'un objet spatial pour mieux comprendre le processus d'interprétation en jeu. Ainsi, lorsqu'on fait face

à un chat pour la première fois, on voit séparément une patte, un œil, des oreilles, une queue, etc. Sans l'interprétation, tous ses éléments n'ont aucun lien entre eux, mais le processus interprétatif permet de les mettre en relation et de percevoir le chat dans son ensemble. Ce genre d'interprétation ou de mise en commun des différentes caractéristiques qui se présentent est un processus qu'on apprend automatiquement durant l'enfance, et par lequel on associe ensuite un référent. Les contenus perceptifs qu'on développe, qu'ils soient justes ou erronés, vont créer un précédent selon lequel nous allons interpréter les prochains éléments appréhendables similaires (Husserl, 2014; Mensch, 2014).

Selon la phénoménologie de la conscience intime du temps, la perception du temps se fait à travers un processus relationnel entre le passé, le présent et le futur. Si on s'en tient seulement au présent, l'impression primaire, c'est-à-dire l'objet temporel tel qu'il est présenté, est à l'origine de notre conscience du temps (Mensch, 2014). Chaque nouvel instant présent est chargé d'une impression primaire associée à notre expérience du passé. Empruntons à Husserl l'exemple de la mélodie, laquelle nous allons utiliser ultérieurement. Une mélodie est composée de sons et chaque son prend place dans le moment présent. Chaque son a sa propre durée : il commence dans le « maintenant » et prend fin en allant dans le passé, oublié. Ainsi, en tombant dans le passé, les sons sont constamment remplacés, dans l'instant présent, par un nouveau son (Husserl, 1983). Cependant, en prenant en considération seulement le présent, nous n'avons accès qu'à des sons constamment nouveaux, tous différents, et non à une mélodie. Pour cela, il faut mettre en relation les impressions primaires avec ceux qui viennent tout juste de passer (Husserl, 1983; Mensch, 2014).

La mise en relation entre les moments présents et les moments passés se fait par un processus de rétention. Ainsi, lorsque l'objet temporel, un son dans notre exemple, est fini et remplacé par un nouveau, il n'est pas complètement oublié, mais continu d'être présent à notre conscience grâce à la rétention. En gardant conscience des sons précédents, une mélodie se forme alors. Cependant, notre souvenir du contenu perceptuel n'est pas une représentation exacte de l'impression primaire, mais plutôt une modification continuelle de celle-ci. Cette modification se forme selon un processus en série. En effet, une fois l'objet primaire passé, la rétention de celui-ci le ramène à la conscience présente en tant que remémoration primaire de l'objet perceptuel. Par contre, pour ne pas que l'impression disparaisse, il faut continuer à la garder continuellement dans notre conscience. Pour ce faire, on exercera une autre rétention, mais cette fois-ci de la rétention

précédente de l'impression primordiale. Ainsi, une chaîne de rétentions se forme se rapportant toujours originalement à la première impression. Chacune des rétentions préserve en elle l'objet original, et ce en conservant la rétention antérieure qui détient l'impression primaire, mais la modifie constamment puisque la reproduction n'est jamais exacte (Husserl, 1983; Mensch, 2014). Toutefois, la simple présence de rétentions multiples présente l'objet impressionnel comme disparaissant éventuellement de notre conscience. Ainsi, la rétention, toute seule, n'est pas suffisante pour percevoir le passage du temps – qu'un objet s'estompe dans le passé plutôt que de disparaître d'un coup. Pour cela, il faut émettre des interprétations. L'interprétation des rétentions permet de percevoir une succession des impressions primaires et ainsi la sensation que chacune s'estompe graduellement dans le passé (Husserl, 1983 et 2014; Mensch, 2014).

Le même processus de rétention prend place, mais cette fois-ci dans le sens contraire, soit vers un futur anticipé. Ainsi, lorsqu'on entend une mélodie familière, on anticipe constamment les prochains sons. Au fur et à mesure que la mélodie avance, nos attentes, soit les protentions, seront réalisées dans l'instant présent (Husserl, 1983; Mensch, 2014). On a ainsi une certaine attente de ce qu'il devrait se réaliser basé sur un référent préalablement conçu. Prenons à nouveau un exemple spatial pour expliquer nos propos. Si nous prenons un verre d'eau, nous anticipons soulever le verre. Pour ce faire, nous ouvrons notre main selon la taille du verre, nous étirons notre bras selon la distance anticipée du verre et nous exerçons une certaine force selon son poids. Pour réussir à soulever le verre proprement, les anticipations émises doivent correspondre parfaitement au flux des perceptions de l'impression primaire, soit le verre. Cependant, si nos anticipations ne sont pas exactes, par exemple si le verre est plus proche que prévu, nous allons le frapper et le faire bousculer. Notre expérience ne correspondra donc pas à nos attentes. La perception du temps est donc l'interprétation de l'avenir (Mensch, 2014).

Tout comme les rétentions, les protentions s'exercent à travers un continuum d'interprétations. Au fur et à mesure qu'une protention devient une impression primaire dans le présent, une nouvelle apparaît. Puis, chaque protention se rapporte à la protention suivante et la nouvelle protention est, tout le temps, une modification de celle qui vient tout juste de se réaliser (Husserl, 2014; Mensch, 2014). Ainsi, interpréter l'objet temporel est un travail d'anticipation, puisqu'il consiste à anticiper une succession de contenus perceptuels qui se présenteront ensuite comme objet à la conscience.

Nos protentions, ou anticipations formées selon un schéma référentiel déjà établi, façonne notre processus perceptif selon les réussites ou échecs d'interprétation (Mensch, 2014).

Ainsi, toute appréhension et perception du temps se fait selon un processus dynamique de rétentions (passé), de protentions (futur) et d'impressions primaires (présent). Reprenons l'exemple de la mélodie : le son que nous venons d'entendre et celui que nous entendons façonnent l'interprétation du son qui apparaît dans l'instant. De plus, comme les protentions sont basées sur les rétentions, ces derniers créent un référent qui détermine ensuite ce que nous avons l'intention de percevoir. Par conséquent, lorsqu'une expérience impressionnelle commence, il n'y a pas encore de rétentions, pas plus qu'il n'y a de protentions. De ce fait, plus l'expérience s'allonge et qu'une panoplie de rétentions se présentent à la conscience, plus ces rétentions auront une influence sur les protentions et leurs possibilités d'anticipation (Mensch, 2014).

Le temps n'est donc pas qu'un simple objet en soi qui se présente à notre conscience, mais nous le percevons plutôt à travers un processus d'interprétations. Par les modifications des rétentions et des protentions, par le souvenir de ce qui vient de passer et par la prévision de ce qui est à venir, la conscience du temps apparaît en tant qu'un flux continu où la perception de l'impression primaire (le temps) prend place dans le présent toujours nouveau (Husserl, 2014; Mensch, 2014).

Bref, la perception du temps se fait à travers un processus relationnel entre le passé (rétention), le futur (protention) et le présent (impression primaire). Selon cette conception, le temps n'est pas quelque chose en soi qui se présente à la conscience d'un individu, mais plutôt une expérience qui est perçue par l'entremise d'un processus d'interprétation de son passé en relation avec ses attentes du futur. Ce passé et les attentes du futur sont basés sur un cadre de référence propre à chaque individu, et donc l'interprétation qui en sera faite va varier d'une personne à l'autre. Ainsi, pour comprendre le sens du vécu temporel d'un individu, nous devons procéder à une analyse phénoménologique du temps.

2.3 La phénoménologie

Dans cette section, nous allons présenter la phénoménologie, soit l'approche théorique à privilégier si nous voulons comprendre le sens donné à la perception du temps en prison. La phénoménologie nous permet de nous pencher sur l'expérience propre d'une personne et de comprendre le sens que celle-ci donne à ses expériences temporelles.

La phénoménologie se définit comme la science des phénomènes (Husserl, 2012; Zahavi, 2018), « c'est-à-dire l'étude systématique de tout ce qui se présente à la conscience, exactement comme cela se présente » (Giorgio, 1997 : 366-367). Ainsi, la phénoménologie étudie la conscience, c'est-à-dire l'expérience des phénomènes telle qu'elle est vécue par un individu (Gallagher, 2012; Giorgio, 1997). L'objet perceptuel ne se présente pas à la conscience de façon neutre et absolue, mais plutôt à travers son expérience, ce qui lui confère alors une signification particulière (Gallagher, 2012; Giorgio, 1997; Husserl, 2012). Le sujet et l'objet, ou l'expérience et le monde, bien qu'ils soient différents, ne peuvent être séparés. Pour en appréhender un, il faut absolument le faire en relation avec l'autre (Giorgio, 1997; Zahavi, 2018).

Commençons par définir ce qu'est un phénomène. Le phénomène est l'objet perceptuel qui se présente à notre conscience tel qu'il se donne ou se ressent (Giorgio, 1997; Zahavi, 2018). On cherche ainsi à comprendre comment ces phénomènes sont vécus par le sujet plutôt que d'appréhender son sens objectif. La façon dont les phénomènes sont expérimentés peut varier de la façon qu'ils se présentent en réalité. Il faut donc laisser tomber toute conception acquise ou *a priori* d'un monde réel pour avoir accès aux phénomènes tels qu'ils apparaissent à la conscience (Gallagher, 2012; Giorgio, 1997). Il ne s'agit pas de nier ou d'exclure l'existence d'une réalité, mais plutôt de mettre en parenthèses, par le processus de réduction phénoménologique, les croyances préalables qu'on a de celui-ci (Gallagher, 2012; Giorgio, 1997; Hoyaux, 2013; Zahavi, 2018). Pour diminuer les biais interprétatifs, il faut alors mettre de côté tous jugements de valeur, connaissances, hypothèses, opinions, théories et préjugés relatifs au phénomène étudié. Ainsi, plutôt que d'arriver avec un bagage théorique qui influencera l'interprétation de l'expérience vécue, il faut avoir un esprit ouvert et laisser le phénomène se révéler totalement par lui-même (Gallagher, 2012; Giorgio, 1997; Hoyaux, 2013; Husserl, 2012; Zahavi, 2018).

La phénoménologie est alors la description du monde tel qu'on l'expérimente. À travers le langage, on peut communiquer aux autres le phénomène vécu. Il ne s'agit pas simplement de décrire l'apparence de l'objet perçu, mais plutôt d'expliquer l'expérience vécue telle qu'elle s'est présentée à notre conscience. La description de la perception ne remplace pas la compréhension de celle-ci; une bonne description permet, en fait, la compréhension même du phénomène (Gallagher, 2012; Giorgio, 1997; Romano, 2012). C'est seulement la description détaillée de la perception qui peut permettre de révéler l'essence même du phénomène, c'est-à-dire les

caractéristiques fondamentales de celui-ci. Par exemple, une chaise peut se présenter sous différentes formes; elle peut avoir quatre pattes, un trépied ou être en bloc, cela n'a pas d'importance. Par contre, ces trois types de chaises ont tous en commun la fonction de supporter le siège. Ainsi, en décrivant bien le phénomène, ici une chaise, on en découvre son essence même, soit le support inhérent à son fonctionnement (Giorgio, 1997; Husserl, 2012).

Bref, seul un individu a accès à son propre monde et au sens qu'il lui accorde et personne d'autre ne peut le percevoir et l'appréhender exactement de la même façon. En tant que chercheur menant une étude phénoménologique, il faut alors laisser s'exprimer l'individu pour que nous puissions avoir accès aux discours et interprétations de leurs expériences (Hoyaux, 2013).

La phénoménologie de la conscience intime du temps de Husserl nous dit que le temps est perçu par l'entremise d'un processus combinant le passé, le futur et le présent. En effet, notre perception du moment temporel présent est faite en relation avec notre expérience passée, mais également avec nos attentes du futur. Ces expériences passées et les attentes du futur émanent d'un cadre référentiel qui est propre à chaque individu. Ainsi, si nous voulons comprendre comment le temps est vécu et perçu en prison, nous devons nous pencher sur l'expérience propre à chaque individu. Tout au long de notre recherche, nous allons adopter une approche phénoménologique, c'est-à-dire une approche centrée sur le phénomène tel que l'auteur l'a vécu et selon le sens qu'il lui attribue.

Notre question de recherche est : Dans l'œuvre autobiographique *You've Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish* (2002) de Jimmy Lerner, comment la dimension temporelle de l'incarcération est-elle présentée et comment décrit-on son influence sur l'expérience carcérale du détenu? Pour répondre à cette question, nous mobiliserons les trois conceptions du temps présentées, soit le temps physique, le temps social et le temps subjectif.

Le temps physique et le temps social seront utilisés pour répondre à notre premier sous-objectif de recherche, soit de mieux comprendre la temporalité carcérale et ses caractéristiques. En effet, le temps physique nous permettra d'aborder certains thèmes, comme l'organisation de la sentence, l'organisation du temps en prison, et les horaires carcéraux. Le temps social sera quant à lui mobilisé pour discuter de cette temporalité qui est propre à la prison et qui est partagée par

l'ensemble de la population carcérale. Le temps social sera également utilisé, mais pour répondre à notre deuxième sous-objectif de recherche, qui est de mieux comprendre comment le détenu perçoit cette nouvelle réalité temporelle, comment il entre en relation avec elle et comment il s'y adapte. Une fois les propriétés de la temporalité carcérale expliquées, nous allons pouvoir nous pencher sur la façon dont l'auteur vit subjectivement l'organisation du temps en prison et les différents moyens d'adaptation qu'il adopte.

CHAPITRE 3 – MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

Dans ce chapitre, nous allons présenter la méthodologie utilisée pour répondre au mieux à notre question de recherche, soit : Dans l'œuvre autobiographique *You've Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish* de Jimmy Lerner (2002), comment la dimension temporelle de l'incarcération est-elle présentée et comment décrit-on son influence sur l'expérience carcérale du détenu? Notre méthodologie nous permettra également de répondre à nos deux sous-objectifs. Le premier est de mieux comprendre les particularités de la temporalité carcérale. Notre deuxième sous-objectif est de comprendre comment les différentes caractéristiques de la dimension temporelle de l'incarcération sont vécues par le détenu, comment il perçoit cette nouvelle temporalité et comment il s'y adapte.

Pour ce faire, nous avons choisi de conduire une recherche qualitative basée sur une approche narrative qui privilégie l'analyse du récit de vie, plus précisément l'autobiographie écrite. Nous allons ensuite présenter notre corpus de données, soit l'autobiographie *You've Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish* de Jimmy Lerner (2002). Puis, nous allons proposer l'analyse de contenu comme méthode privilégiée pour notre recherche.

Tout d'abord, l'analyse qualitative est une méthode de recherche ayant comme objectif de décrire, de comprendre et d'interpréter différents phénomènes, événements et/ou processus (Gaudet & Robert, 2018; Groulx, 1997; Tewsbury, 2009). Les phénomènes sociaux étant infusés de significations, la recherche qualitative cherche donc à les analyser dans leur environnement naturel selon le point de vue des gens à l'étude (Brinkmann, 2017; Dey, 2003; Tewksbury, 2009). Ainsi, elle nous permet de comprendre le sens que prend la situation pour les différents acteurs concernés et d'être à l'affût des différentes constructions de sens que celle-ci peut prendre (Groulx, 1997; Tewksbury, 2009). De ce fait, ce type de recherche permet alors de prendre en considération les prises de position plus marginales de la société. En effet, comme les sujets interprètent leurs propres expériences, développent des stratégies et mobilisent des ressources, les données produites sont ainsi définies par le sujet lui-même et sont donc plus significatives (Dey, 2003; Groulx, 1997). Ceci permet alors d'acquérir une compréhension plus riche et approfondie de l'expérience des acteurs sociaux face aux différents problèmes, contextes et aspects sociaux (Gaudet & Robert, 2018; Tewksbury, 2009).

3.1 L'approche narrative

En tant que chercheur, il est impossible d'avoir un accès direct aux structures sociales de la société (Finger, 1989). Cependant, il existe des relations étroites entre ces structures et les membres de la société, c'est-à-dire qu'il y a des interrelations entre ce qui est personnel et ce qui est social. La société, ses structures et les processus collectifs sont en effet médiatisés à travers les différents acteurs sociaux (Chamberlayne, Bornat & Wengraf, 2000; Filion & Akizawa, 2012). On peut alors apprendre du général (la société) en étudiant le particulier (les membres) (Stivers, 1993). Comme le contexte de référence d'une trajectoire de vie est la société, cela rend donc l'histoire de vie d'une personne socialement représentative. On peut ainsi arriver à une compréhension plus large de la société à partir de ces trajectoires de vie singulières (Finger, 1989; Rustin, 2000).

L'approche narrative est une approche qui utilise les récits de vie individuels pour comprendre les différents phénomènes sociaux à partir de l'expérience propre aux différents acteurs sociaux (Rustin, 2000). Cette perspective s'intéresse à la subjectivité des interprétations et aux connaissances expérientielles de ceux qui sont impliqués (Stivers, 1993). Elle utilise des discours de vie pour mieux comprendre des éléments sociaux partagés en société et ainsi construire une représentation d'un événement ou phénomène à partir de ces récits (Rustin, 2000; Stivers, 1993). L'histoire vécue d'une personne contient en elle l'histoire et la culture d'une société. De ce fait, on peut accéder et comprendre les différents phénomènes sociaux à travers la biographie des gens (Finger, 1989).

L'approche narrative cherche alors à reconstruire le parcours vécu d'une personne en utilisant le sujet comme unité d'analyse (Reimer, 2017; Wilkinson, 2000). L'individu est mis au premier plan et l'analyse est centrée sur le sujet individuel et son histoire à partir desquels nous pouvons, ensuite, tirer des similitudes/différences, comprendre les choix et décisions qui structurent sa vie et tirer des conclusions (Chamberlayne, Bornat & Wengraf, 2017; Finger, 1989; Rustin, 2000). Par la mise en langage de leurs expériences, les individus donnent sens à celles-ci, ce qui leur permet de comprendre et d'expliquer leur vie à travers des histoires qu'ils en font (Duchesne & Skinn, 2013). Ainsi, plutôt que d'observer différents phénomènes, l'approche narrative permet au chercheur d'avoir un accès direct à l'interprétation subjective qu'une personne donne à sa vie et à son propre parcours (Duchesne & Skinn, 2013; Reimer, 2017; Wilkinson, 2000).

3.1.1 Le récit de vie

Au cœur de la recherche narrative se trouve le récit de vie, c'est-à-dire la mise en forme d'une expérience ou d'un parcours vécu en histoire ou discours telle que la personne décide de les raconter (Burrick, 2010; Houle, 1997; Plummer, 2001). En effet, à travers le récit de vie, un individu cherche à reconstruire sa réalité et créer une histoire qui représente son vécu, en tout ou en partie, dans ses propres mots, tel qu'il l'a expérimenté (Balleux, 2007; Bertaux, 2016; Burrick, 2010; Plummer, 2001).

Il est important de faire la distinction entre l'expérience vécue et l'histoire qu'on en fait (Balleux, 2007; Bertaux, 2016). Les récits de vie sont fondamentalement subjectifs et sont le résultat d'un exercice de remémoration, de sélection, de reconstitution et d'interprétation des événements pour en former une histoire qui prend sens pour le sujet (Burrick, 2010). Le récit qu'on fait d'un événement est alors une reconstruction subjective et arbitraire ancrée dans les perceptions de l'individu qui raconte son histoire. Ce récit nous renseigne ainsi sur la compréhension qu'un individu se fait de son monde et le sens qu'il lui attribue (Burrick, 2010; Plummer, 2001; Roekens, 2013). En effet, la mise en narration de ses expériences permet au sujet de conférer un sens à son vécu, aux différents événements de sa vie. Les significations données à ses expériences, à ses pensées et actions antérieures lui permettent également d'interpréter et de comprendre son présent, ainsi que de visualiser et d'anticiper son futur (Burrick, 2010; Plummer, 2001).

Deux critiques principales sont soulevées concernant l'utilisation de récits de vie comme source de données scientifiques. La première critique est à l'effet qu'il s'agit d'une méthode qui repose sur un processus de sélection d'événements qui se fait lors de la mise en narration d'une histoire. En effet, dans le cadre du récit de vie, nous devons forcément omettre certains événements ou situations ainsi que les agencer chronologiquement pour être en mesure de créer un récit qui soit significatif pour l'individu en question. Le récit peut ainsi comporter des perceptions erronées de ce qui s'est passé, des problèmes de remémoration et des modifications de sens des événements qui viennent compromettre le vécu réel d'une personne. La reconstitution du phénomène n'est donc plus fidèle à l'histoire réellement vécue, et il peut également exister un nombre indéfini de récits du même événement, par la même personne dépendamment de ce qu'elle se rappelle et du sens qu'elle attribue à ce qu'il s'est passé au moment qu'elle raconte son histoire (Bertaux, 2016; Burrick, 2010). La deuxième critique concerne le désir du sujet à produire une perception favorable

de soi lors de la narration de son histoire à une tierce personne. Ainsi, le regard des autres, l'envie de dissimuler ses faiblesses, la honte, la fierté et le désir de créer une meilleure histoire peuvent interférer dans la reconstitution des événements (Bertaux, 2016; Burrick, 2010; Plummer, 2001).

Cependant, ce qui compte ce n'est pas toujours la « vérité » ou l'analyse d'une réalité préexistante au récit qui en est rapporté, mais plutôt la subjectivité du récit, soit la perception et la remémoration que l'auteur a des événements (Roekens, 2013). L'histoire de vie est constituée par les interprétations subjectives que le sujet attribue à ses expériences et ces significations peuvent changer rétrospectivement en fonction des autres événements survenus, par la suite, dans sa vie. Ainsi, la remémoration des événements dans le moment présent peut modifier le sens originalement attribué à ceux-ci (Burrick, 2010; Bertaux, 2016). De plus, dans l'approche narrative, ce n'est pas la réalité objective des événements qui intéresse le chercheur, mais plutôt le sens que l'individu donne à son parcours vécu et le rapport qu'il entretenait au moment de la narration avec ces événements (Burrick, 2010).

Bref, les récits de vie nous permettent d'avoir accès aux événements qui ont eu lieu, au sens que le sujet fait de ces événements, ainsi qu'à ce que l'individu veut raconter et ce qu'il pense de son expérience (Roekens, 2013). Par cette approche compréhensive du vécu, le récit de vie conçoit les individus comme producteurs du social où le chercheur a accès à celui-ci par le biais de l'histoire de vie d'un individu (Burrick, 2010).

3.1.1.1 L'autobiographie

Les récits de vie peuvent se présenter sous plusieurs formes. Ils peuvent provenir de sources primaires, comme des journaux intimes ou des correspondances (Duchesne & Skinn, 2013; Plummer, 2001). Ils peuvent être l'histoire qu'une personne fait de sa propre vie, l'autobiographie par exemple. Ils peuvent également être l'histoire qu'une tierce personne raconte de quelqu'un d'autre, comme la biographie. Ces récits peuvent également être longs ou courts, écrits ou oraux, généraux ou ciblés, réfléchis ou spontanés (Plummer, 2001). Ainsi, le récit de vie existe à partir du moment où quelqu'un raconte, en tout ou en partie, une expérience vécue, qu'elle soit la sienne ou celle d'une autre (Bertaux, 2016). Dans le cadre de notre recherche, nous allons nous concentrer sur l'autobiographie écrite.

L'autobiographie écrite est une forme de récit de vie à travers lequel une personne rapporte sa propre expérience vécue. C'est un récit rétrospectif qu'un sujet fait de sa propre existence en

mettant l'accent sur les événements qui prennent sens pour lui (Bouilloud, 2009; Mathias & Smith, 2016; Mauger, 1994). C'est alors une forme d'écriture du soi formée à partir de la reconstruction et la structuration temporelle des différents événements de sa vie pour la transformer en une histoire cohérente et significative et qui reflète le point de vue et l'expérience subjective de l'auteur (Bouilloud, 2009; Burrick, 2010; Savre, 1977; Thapliyal, Mitchison & Hay, 2017).

L'autobiographie, en reconstruisant, en tout ou en partie, les expériences vécues propres à soi, met au premier plan le sujet individuel, ainsi que sa relation et son expérience envers différents phénomènes sociaux. C'est dans son interaction et sa relation avec le monde que l'auteur peut construire et donner sens à ses expériences (Pascal, 2016). Par la narration des événements, on peut voir les relations que le sujet entretient avec ce monde. Le discours peut être explicite où l'auteur donne son opinion, ou implicite selon la rhétorique employée pour décrire un événement (Moraldo, 2014; Sayre, 1977).

Cependant, la reconstruction de la vie dans son entièreté est impossible. L'autobiographie ne cherche pas à représenter la réalité initiale, mais plutôt à faire une mise en forme du passé à partir du sens que prennent ces événements dans le présent, malgré que ce sens soit différent de celui qui lui avait été attribué originalement. L'autobiographie est alors la forme narrative d'une interaction entre le passé et le présent (Pascal, 2016). De plus, l'autobiographie ne fait pas que relayer des faits, mais plutôt le sens que prennent ces événements. La signification attribuée à l'événement peut prendre plusieurs formes. Ça peut être le sens qu'a pris l'événement au moment qu'il est arrivé, mais ça peut également être un sens rétrospectif, soit le sens qui apparaît seulement après un certain temps, en relation avec d'autres événements qui sont survenus par la suite. Puis, ça peut être un sens prospectif, c'est-à-dire le sens que pourrait prendre l'événement dans le futur, dans la perspective de toute une vie (Pascal, 2016).

L'auteur de l'autobiographie ne fait pas que dévoiler des faits et des relations, puisqu'il accorde un ordre de valeurs à ces événements, valeur qui lui est propre (Mathias & Smith, 2016). Le récit autobiographique offre un aperçu détaillé des personnes, des événements et des expériences importants qui ont façonné sa vie (Mathias & Smith, 2016). À travers son récit, l'auteur peut transmettre un large éventail d'informations, soit des notions sur qui il est, ses attitudes/croyances, sa vision du monde, les raisons derrière ses décisions, ainsi que les actions qu'il croit avoir eu un impact sur d'autres aspects/événements de sa vie (Mathias & Smith, 2016; Thapliyal, Mitchison

& Hay, 2017). L'autobiographie nous fournit une représentation unique de la perception qu'un individu possède de son monde et de son contexte social. Elle nous permet d'entrevoir la subjectivité de son auteur, ses états intérieurs, ses ressorts psychologiques et ses émotions (Le Guern, 2005; Mathias & Smith, 2016).

Cependant, comme pour les récits de vie, l'autobiographie, en tant que donnée empirique, présente les mêmes limites. La première étant l'illusion biographique, soit la sélection et la réorganisation rétrospective des événements survenus antérieurement (Mathias & Smith, 2016; Moraldo, 2014). Par la narration rétrospective des événements, l'auteur fait ainsi face à un biais de rappel, c'est-à-dire que certaines expériences passées ne sont pas remémorées correctement. La justesse de certaines déclarations dans le récit autobiographique est alors remise en question (Mathias & Smith, 2016).

Par contre, comme mentionné préalablement, l'attrait de l'autobiographie, et des récits de vie, n'est pas la représentation objective des événements, mais plutôt le sens que prennent ceux-ci pour l'auteur (Moraldo, 2014; Sayre, 1977). Ainsi, malgré la transformation des événements passés, ce ne sont pas les événements en soi qui produisent l'expérience, mais le sens donné à ceux-ci et la compréhension que l'auteur en fait dans le présent (Albert & Couture, 2013). De plus, nous pouvons argumenter que les événements dont l'auteur se rappelle sont les événements auxquels il a attribué un sens plus important ou marquant et qui ont eu un impact réel sur le reste de sa vie, jusqu'à aujourd'hui. Puis, les failles de mémoire de la part des participants peuvent survenir dans tout type d'empirie, que ce soit pour l'autobiographie ou les entretiens.

Le deuxième biais apporté au récit autobiographique est celui de la désirabilité sociale, c'est-à-dire la tendance de produire une narration de façon à être perçue favorablement par les lecteurs/audiences (Mathias & Smith, 2016). Le narrateur peut ainsi être suspecté de ne pas raconter la vérité, que ce soit intentionnel ou non, en embellissant certaines expériences ou en excluant d'autres pour mieux capter l'attention et ne pas être perçu de façon défavorable (Mathias & Smith, 2016; Moraldo, 2014). Ainsi, l'auteur peut manipuler et orienter l'histoire pour susciter certaines images, impressions et émotions chez le lecteur (Bouilloud, 2009). Cette quête de désirabilité peut également être imposée par la maison d'édition qui soumet l'œuvre autobiographique à certains critères et barèmes dans le but de vendre plusieurs copies de cette œuvre (Mathias & Smith, 2016). Nous pouvons argumenter encore une fois, que ce type de biais

apparaît dans d'autres types d'empirie, comme l'entretien et ce n'est pas exclusif à l'autobiographie. Le désir d'être perçu sous une certaine lumière est présent dans toute narration, dialogue ou interaction, qu'ils soient écrits ou oraux, dans un contexte de recherche ou dans la vie quotidienne.

Finalement, l'autobiographie présente un apport important à la recherche sociologique que les entretiens ne peuvent pas offrir, soit la réduction de la partialité du chercheur dans la collecte de données empiriques. En effet, par le cadre empirique employé pour analyser un sujet et les thèmes voulant être abordés par le chercheur, ce dernier doit alors amputer, sélectionner et organiser leurs matériaux et leurs entretiens en fonction de ce qu'il cherche à découvrir et comprendre (Plummer, 2001; Thapliyal, Mitchison & Hay, 2017). Cependant, dans les autobiographies, l'auteur choisit les sujets dont il veut parler, les événements qui sont marquants pour lui et l'organisation de ses événements de façon à ce qu'ils reflètent les sens qu'il leur accorde sans l'influence du chercheur (Plummer, 2001).

3.2 Corpus de données

L'œuvre autobiographique que nous avons choisi d'analyser est *You've Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish* de Jimmy Lerner (2002). Nous avons choisi d'analyser une seule autobiographie, car nous cherchons à faire une analyse compréhensive profonde et détaillée d'une expérience unique et singulière (Barlatier, 2018), soit l'expérience de la dimension temporelle, et ce en étant authentique à son contexte (Gagnon, 2005), c'est-à-dire la détention carcérale.

Pour faire la sélection d'une autobiographie, nous avons commencé en faisant une liste de différentes autobiographies dans laquelle nous allions en choisir une. Nous avons alors fait une recherche internet utilisant différents mots-clés, dont « autobiographie détenu », « autobiographie détention », « autobiography prisonner », « autobiography prison », ainsi que plusieurs autres variations pour avoir une liste la plus exhaustive possible. De cette liste, nous n'avons retenu que les autobiographies où l'auteur avait été incarcéré aux États-Unis ou au Canada. Bien que la réalité carcérale ne soit pas la même dans les établissements étatsuniens et canadiens, nous croyons cependant que l'expérience rapportée par les détenus dans les différentes juridictions devrait nous permettre de bien comprendre la façon dont la dimension temporelle est vécue en prison. Or, l'expérience carcérale que nous allons analyser n'est pas une représentation exacte de celle du Canada, nous allons tout de même pouvoir tracer des liens. Cependant, si deux autobiographies

étaient aussi valables l'une que l'autre, celle canadienne aurait été privilégiée. Nous avons ainsi retenu une liste de seize autobiographies.

De cette liste, nous en avons éliminé cinq, car elles ne répondaient pas à notre définition d'autobiographie, soit une reconstruction et une structuration temporelle des différents événements de sa propre vie pour en faire une histoire représentative de l'expérience subjective de l'auteur (Bouilloud, 2009; Burrick, 2010; Sayre, 1977). Malgré que ces ouvrages soient des récits de vie ayant un aspect autobiographique, ils ne sont pas, en soi, une autobiographie. En effet, dans deux d'entre eux, l'auteur avait interviewé ses codétenus et racontait ainsi leurs histoires plutôt que la sienne. Puis, les trois autres ouvrages sont des compilations : une compilation de lettres, une compilation d'entrées dans un journal intime, ainsi qu'une compilation d'articles écrits pour le journal *The Guardian*. Il n'y a donc pas eu un travail rétrospectif de la part de l'auteur pour faire une reconstruction des événements en une histoire continue.

L'administration du système pénal et du système carcéral a beaucoup changé depuis sa conception et continue de changer. Par exemple, nous avons fait face à un tournant punitif et à une explosion du montant d'incarcération depuis les années 70 (Wacquant, 2005). Ainsi, pour que notre recherche soit la plus représentative à l'expérience carcérale d'aujourd'hui, nous avons décidé de tenir en compte que les autobiographies où l'incarcération de l'auteur s'est passée dans les trente dernières années, c'est-à-dire de 1990 à aujourd'hui. De ce fait, nous avons exclu six autres autobiographies.

Notre dernier critère de sélection était que la majorité de l'autobiographie, soit au minimum du deux tiers de l'œuvre, devait être consacré à l'expérience carcérale de l'auteur pour que nous puissions alors avoir assez de matériel à analyser. Ainsi, trois ouvrages ont été éliminés, car l'œuvre se consacrait sur la vie et le parcours criminel de l'auteur où l'incarcération n'était qu'une partie de son parcours de vie. Puis, un autre a été exclu, car l'intention de l'auteur avec son ouvrage était trop pointue, c'est-à-dire qu'il se concentrait particulièrement sur sa quête d'identité et de réhabilitation à travers la lecture. Donc toutes ses expériences sont encadrées par le message qu'il tente de véhiculer, soit la libération et la découverte de soi par la littérature.

Il nous reste alors qu'une seule autobiographie qui répond à tous nos critères, soit *You've Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish* de Jimmy Lerner (2002). Cette œuvre suit Jimmy (l'auteur) durant sa première année d'incarcération au Nevada State Prison après qu'il ait été

reconnu coupable, en 1999, de *voluntary manslaughter*. Dans cet ouvrage, l'auteur nous relate ses expériences quant à son arrivée au pénitencier, à son adaptation au monde carcéral et à la vie quotidienne, aux relations qu'il entretient avec les gardes et les autres détenus, ainsi qu'au processus de demande de libération conditionnelle.

Jimmy Lerner a rédigé son autobiographie pendant son incarcération. Il a tout d'abord écrit son histoire sous forme d'un journal intime qu'il utilisait comme outil de thérapie. Il a ensuite pris la décision de publier ses écrits et a donc commencé à envoyer des lettres de quatre pages à un ami. Jimmy a été libéré conditionnellement en janvier 2002 et son autobiographie a été publiée en février 2002 par la maison d'édition Broadway Books. Puisqu'il était encore détenu lorsqu'il a débuté l'écriture de son autobiographie, Jimmy a décidé de changer les noms et les caractéristiques des personnages et l'emplacement de la prison. Il a également combiné plusieurs événements vécus en une même scène, ainsi que changer quelques descriptions. Il explique qu'il a fait ceci dans le but de présenter la vérité émotionnelle de son histoire plutôt que les faits réels, mais il y avait également un objectif de paraître plus brave et fort qu'il ne l'était (Lerner, 2002).

Avec ce type de récit, on constate généralement deux biais importants. Le premier est l'illusion biographique, c'est-à-dire un biais de remémoration et de réorganisation des événements. Cependant, comme mentionné plus haut, l'attrait de l'approche narrative n'est pas la représentation objective des faits tels qu'ils ont été vécus, mais plutôt le sens et la perception que l'auteur en a fait. Ainsi, la liberté qu'a prise l'auteur en regroupant plusieurs événements en un seul ne l'empêche en rien de raconter son vécu émotionnel et comment il s'est senti. Le deuxième biais est celui de la désirabilité sociale. Ainsi, l'auteur a manipulé certaines caractéristiques pour produire une histoire qui le présentait de façon plus favorable. Cependant, ce biais n'est pas le propre de l'autobiographie, puisqu'il peut se retrouver dans toute forme de narrativité, qu'elle soit écrite ou orale. Tout de même, comme nous nous intéressons aux perceptions de l'auteur plutôt qu'aux faits objectifs, ce biais pose peu de limites à notre analyse.

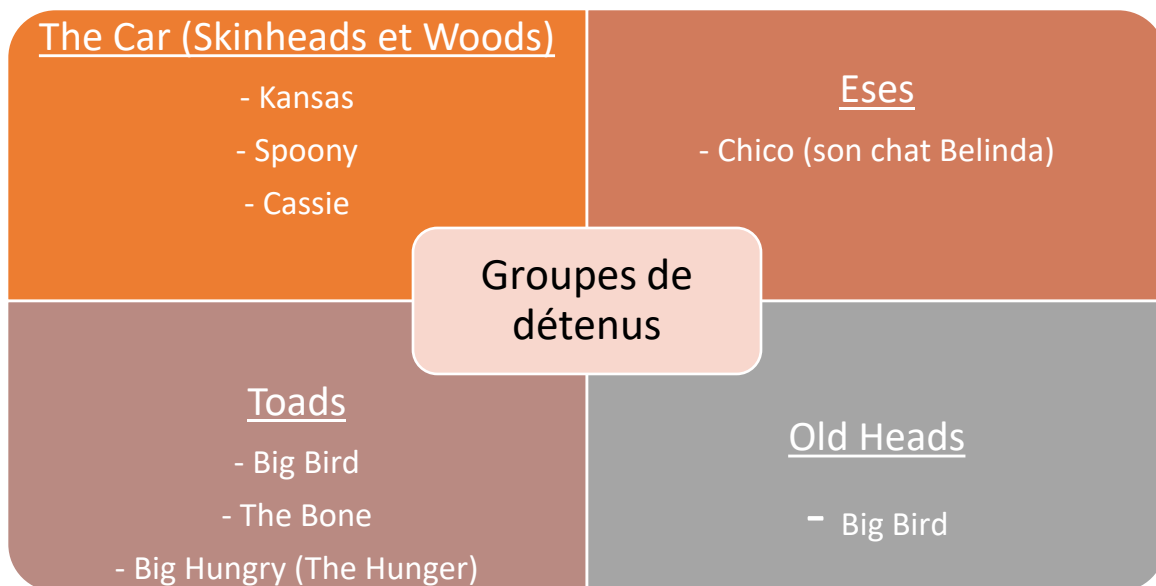
3.2.1 Contexte du récit autobiographique

Pour bien comprendre notre analyse, nous croyons nécessaire de décrire brièvement le contexte institutionnel dans lequel se déroule le récit, ainsi que les personnages principaux. Jimmy Lerner a été incarcéré dans un pénitencier de l'état du Nevada aux États-Unis. Suite au prononcé de leur sentence, tous les nouveaux détenus sont incarcérés, tout d'abord et pour une courte période, à la

prison du comté en attendant leur transfert au pénitencier. Les pénitenciers d'État prennent en charge les détenus qui ont été reconnus coupables d'actes délictueux graves (« felony ») et qui ont été condamnés à plus d'un an d'incarcération. Les prisons de comté, quant à elles, prennent en charge les détenus qui ont été reconnus coupables de méfaits (« misdemeanor ») ou de délits graves (« gross misdemeanor »), ainsi que les prévenus placés en détention préventive. Ils prennent également en charge les détenus qui sont retrouvés coupables d'actes délictueux graves et qui sont en attente d'un transfert au pénitencier (Las Vegas Defense Group, 2022). Une fois transférés au pénitencier d'État, les détenus font face à trois phases d'incarcération. La première est le *Fish Tank* qui dure trente jours, soit un isolement vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il y a ensuite la détention dans un bloc cellulaire de style-dortoir pendant quatre-vingt-dix jours où les détenus se font assigner un travail. Suite à cela, les détenus se font assigner une cellule à cohabitation double dans une aile de la prison où ils passeront le reste de leur sentence.

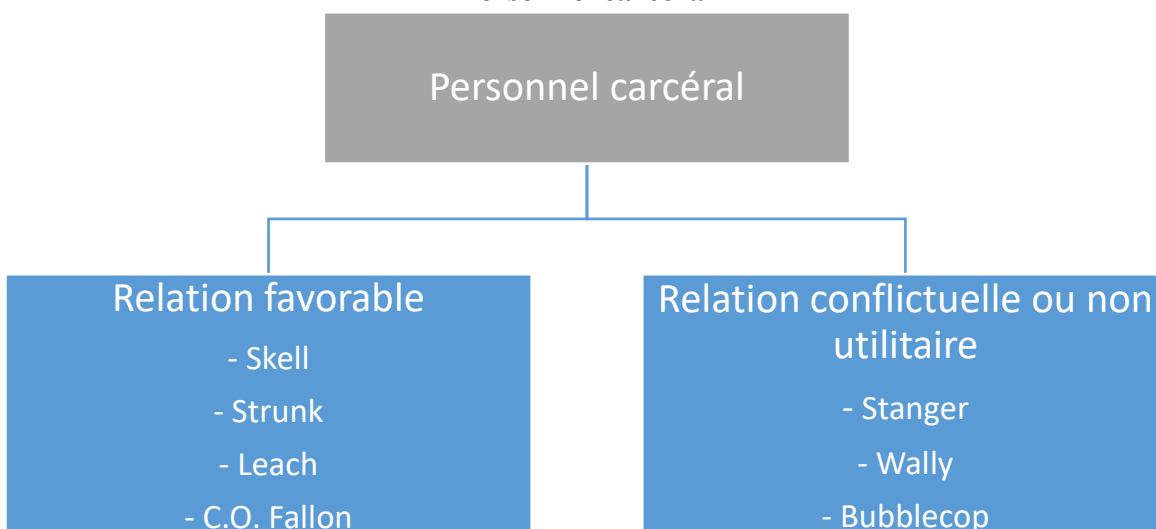
Pour ce qui est des personnages, il y a Jimmy Lerner, le narrateur, qui nous présente son expérience carcérale. Son surnom est O.G., parfois référé comme Yogee. Les autres détenus se présentent en quatre groupes différents (voir Tableau 1). Il y a The Car qui est composé de détenus blancs et qui s'occupent de toutes les transactions de la prison (drogues, cantine, lavage...) pour les caucasiens. The Car est une coalition de Skinheads (gang de suprématistes blancs) et les Woods (gang blanche). Dans The Car, nous trouvons à sa tête, Kansas, un habitué de la prison. Kansas est le premier compagnon de cellule de Jimmy et il le prendra sous son aile pour lui montrer le fonctionnement de la prison et l'aider dans son adaptation. Il y a également Spoony, un jeune de dix-huit ans qui se retrouve en bas de la hiérarchie du Car. Il est le deuxième compagnon de cellule de Jimmy. Puis, il y a Cassie, une travestie de vingt-deux-ans. Le deuxième groupe est les Eses qui représentent les détenus latinos. Dans ce groupe, nous y trouvons Chico, un des bons amis de Jimmy. Chico purge une peine à vie sans possibilité de libération conditionnelle. Il a débuté sa détention avant une réforme du système pénal du Nevada, ce qui lui permet d'avoir accès à certaines choses qui sont maintenant interdites en prison, mais qui sont tout de même protégées par une clause grand-père. Parmi les privilèges qu'il a pu conserver, il y a l'autorisation de garder avec lui un chat, Bélinda. Le troisième groupe est les Toads, soit les détenus de race noire. Dans ce groupe, nous y trouvons Big Bird et The Bone, des amis de Jimmy, ainsi que Big Hungry (ou The Hunger), un persécuteur. Puis, le quatrième groupe est les Old Heads, c'est-à-dire les détenus qui ont passé plusieurs décennies en prison. Big Bird appartient également à ce groupe.

Tableau 1
Les groupes de détenus



Parmi les personnages du récit, il y a également le personnel carcéral avec lequel Jimmy et les autres détenus entrent en relation. Ce groupe se divise en deux (voir Tableau 2). Le premier est composé des agents correctionnels avec qui Jimmy entretient une relation favorable et fait des échanges. Nous y trouvons Skell, Strunk, Leach et C.O. Fallon. Puis, il y a les agents correctionnels avec qui Jimmy ne fait pas d'échange ou entretient une relation conflictuelle. Dans ce groupe se trouvent Stanger, Wally et Bubblecop.

Tableau 2
Personnel carcéral



3.3 Analyse de contenu

L'analyse de contenu est un ensemble de techniques d'analyse des communications qui cherche à décrire de façon systématique le contenu des messages (Bardin, 2013). L'objectif de l'analyse de contenu est d'identifier à partir d'un corpus de données des modèles, thèmes, hypothèses et significations. Ce type d'analyse cherche alors à coder le corpus pour en faire des données que nous pouvons ensuite analyser (Lune & Berg, 2017). L'analyse de contenu peut se faire de manière inductive, déductive ou un mélange des deux. L'analyse inductive s'intéresse aux catégories et aux thèmes qui sont tirés directement du corpus, sans qu'il y ait de codification préalable. L'analyse déductive, quant à elle, utilise des catégories analytiques dérivées de théories préexistantes (Lune & Berg, 2017). Dans le cadre de notre recherche, nous allons principalement employer une démarche déductive, c'est-à-dire basée sur notre revue de littérature. En effet, selon notre revue de littérature, il y a certains thèmes dont nous nous attendons que l'auteur soulève dans son récit. Cependant, nous laissons, tout de même, la place à une approche inductive et donc la possibilité que notre corpus nous dévoile des catégories dont nous n'avions pas prévu l'existence.

Nous avons d'abord fait une préanalyse de notre corpus. La préanalyse est l'étape préliminaire d'organisation qui consiste à opérationnaliser et systématiser nos idées et informations pour aboutir à un plan d'analyse. Il s'agit de faire une lecture de plus en plus précise du corpus pour laisser émerger les différentes impressions et thèmes du texte. À partir de cela, nous pouvons organiser nos données dans des unités comparables selon les thèmes qui ont émergé (Bardin, 2013; Walin, 2017). Lors des premières lectures de l'autobiographie, nous avons retirés tous les passages que nous considérons importants pour nous aider à répondre à notre question de recherche. Cette sélection des passages s'est opérée en adoptant à la fois une approche déductive, c'est-à-dire dérivé de notre revue de littérature, et une approche inductive. Parmi l'ensemble des passages qui ont été sélectionnés, nous en sommes arrivés à identifier vingt-quatre thèmes. De ces vingt-quatre thèmes, vingt-et-un d'entre eux ont suivi une approche déductive. En effet, de notre revue de littérature, nous nous attendions que ces thèmes surgissent de notre corpus de données. Trois d'entre eux sont survenus de façon inductive et ont ainsi émergées du texte, soit la relation qu'entretient l'auteur avec son passé, l'idée d'un temps facile versus un temps difficile et la notion que le détenu « *got nothing coming* ». Certains thèmes qui nous avaient préalablement identifiés dans le cadre de notre revue de littérature – soit ceux du suicide, des visites et des drogues – n'ont pas été identifiés dans le corpus d'analyse.

Nous avons ensuite procédé au codage de ces passages selon les thèmes soulevés à l'étape précédente. Une fois tous les passages classés dans leur thème, l'objectif est ensuite de créer des catégories qui regroupent les différents thèmes analogues sous un titre générique dont ses éléments partagent des caractéristiques similaires (Bardin, 2013). Des vingt-quatre thèmes identifiés lors de la préanalyse, nous avons regroupés ceux qui présentaient des similarités en douze thèmes plus larges. De ces douze thèmes, nous avons ensuite créé quatre catégories analytiques principales (voir tableau 3). La première catégorie est **La sentence** qui porte sur la longueur de la peine et la possibilité de libération conditionnelle. La deuxième catégorie est **La prison**. Cette catégorie comprend *L'organisation du temps en prison*, soit les différentes phases d'incarcération et l'horaire carcéral, *L'isolement cellulaire* et *Le confinement cellulaire*. La troisième catégorie est **Les relations gardes-détenus** qui implique *La surveillance*, *L'attente* et *La relation avec les gardes*. Puis, la quatrième catégorie, **L'adaptation à la prison**, implique *La nouvelle réalité temporelle*, *La relation avec les autres détenus*, *La cohabitation*, *La relation avec le monde extérieur* et *Se tenir occupé*. Ces catégories sont le résultat direct de la codification de nos données et seront présentées dans le chapitre 4.

Tableau 3
Catégories et thèmes abordés dans notre analyse

Catégories	Thèmes abordés
La sentence	La sentence
La prison	L'organisation du temps en prison L'isolement cellulaire Le confinement cellulaire
Les relations gardes-détenus	La surveillance L'attente La relation avec les gardes
L'adaptation à la prison	La nouvelle réalité temporelle La relation avec les autres détenus La cohabitation La relation avec le monde extérieur Se tenir occupé

Suite à la catégorisation de notre corpus, nous avons procédé à l'interprétation de nos données. Nos résultats sont alors présentés de manière à ce que nous soyons en mesure de répondre à nos objectifs de recherche (Bardin, 2013; Walin, 2007). Nous avons, tout d'abord, décidé de présenter notre analyse en trois sections, soit (1) *La dimension temporelle*, (2) *Le temps difficile* et (3) *Le temps facile*. Nous avons fait ce choix selon la trame narrative qui ressort du récit de Jimmy Lerner. En effet, une première idée principale qui émerge de son texte est que l'expérience et le temps carcéral sont des épreuves extrêmement difficiles à vivre, mais que c'est une réalité que tout nouveau détenu doit apprendre à accepter. Nous exposons alors cet aspect dans la section *La dimension temporelle*. Une fois cette réalisation acceptée, deux façons différentes de faire son temps se présentent alors au détenu. La première est *Le temps difficile* où les comportements et attitudes adoptés par le détenu peuvent rendre son temps encore plus difficile qu'il ne l'est déjà ou, au contraire, *Le temps facile*, où ses comportements et privilèges acquis lui permettront de passer le temps plus rapidement. Nous avons donc organisé notre analyse selon cette trame narrative. Puis, dans un second temps, nous avons mobilisé les trois conceptions du temps présentées dans notre cadre théorique, soit le temps physique, le temps social et le temps subjectif, pour répondre à nos sous-objectifs de recherche.

CHAPITRE 4 – RÉSULTATS

Dans ce chapitre, nous présenterons les résultats issus de notre corpus de données, soit l'autobiographie de Jimmy Lerner (2002) *You Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish*. Nous allons ainsi présenter les différentes catégories qui nous ont permis de mieux comprendre la dimension temporelle de l'incarcération. Ces catégories ont émergé lors de la codification de nos données. Il y avait douze thèmes principaux que nous avons ensuite regroupés en quatre catégories selon les similarités qu'ils partageaient. La mobilisation de ces catégories nous permettra de répondre, par la suite, à nos deux sous-objectifs de recherche, soit de comprendre la temporalité carcérale et comment le temps se présente en prison, ainsi que de comprendre comment cette nouvelle réalité est vécue par le détenu et comment il s'y adapte.

Les quatre catégories soulevées sont (4.1) la sentence; (4.2) la prison; (4.3) les relations gardes-détenus; et (4.4) l'adaptation à la prison. Pour ce qui est de la sentence, nous parlons ici de la durée de la période d'incarcération, ainsi que de la possibilité ou non d'une libération anticipée. Pour la prison, nous parlerons de l'organisation du temps en prison, des cellules d'isolement et du confinement cellulaire (*lockdowns*). Les relations gardes-détenus comprennent la surveillance constante, l'état perpétuel d'attente et la relation personnelle qu'un détenu peut entretenir avec les gardes. Puis, dans la section sur l'adaptation à la prison, nous aborderons les relations avec les autres détenus, la cohabitation, la relation avec le monde extérieur, ainsi que les différentes façons de se tenir occupé. Ce chapitre nous permet ainsi de présenter nos résultats

Il est important de noter que les différentes sections ne sont pas mutuellement exclusives, donc certains éléments peuvent se retrouver dans plus d'une section. Bien que plusieurs extraits auraient pu être mobilisés pour illustrer nos résultats, nous considérons que ceux qui ont été sélectionnés sont les plus représentatifs de ce que nous voulions démontrer. De plus, comme les sections ne sont pas exclusives, et qu'un même élément peut s'appliquer à plusieurs thèmes, certains extraits peuvent même apparaître à quelques reprises.

4.1 La sentence

La première catégorie thématique que nous allons aborder est la sentence. Dans un premier temps, la structure punitive de système pénal est organisée autour du temps. La détermination de la peine est faite en fonction du temps. Des punitions additionnelles peuvent venir s'y ajouter, soit en complémentarité à la peine déjà donnée ou comme une nouvelle sentence. Puis, nous allons

également discuter de l'admissibilité à la libération conditionnelle et le sentiment d'impuissance et de désespoir relié à cette décision et à l'incertitude de la longueur de la peine.

Dans l'œuvre *You Got Nothing Coming: Notes From a Prison Fish* de Jimmy Lerner (2002), la détermination de la peine se donne en fonction du temps. En effet, Jimmy reçoit deux peines consécutives de six ans avec la possibilité de libération conditionnelle, pour chacune, après un an. La première sentence pour « voluntary manslaughter » (p.8) et la deuxième pour « use of a deadly weapon » (p.8). Tandis qu'un autre détenu (Spoony) fait un « four to ten behind a drug trafficking conviction » (p.200). Si le détenu adopte une bonne conduite lors de son incarcération, il pourra être éligible à une libération conditionnelle précoce : « My lawyer, Shapiro, insists that I will serve no more than two years. That I am the perfect candidate for early parole. » (p.146).

Le comportement qu'adopte un détenu peut avoir un impact sur la durée de sa sentence. Comme nous venons de le mentionner, celui-ci peut recevoir plus rapidement une libération conditionnelle ou, au contraire, il devra purger l'entièreté de sa peine en détention. Par ailleurs, des punitions additionnelles, données par l'institution carcérale et qui n'ont aucun impact sur la durée de sa sentence, peuvent aussi s'ajouter à la sentence originale. En effet, que ce soit par défaut de présenter une pièce d'identité lorsque demandée, le refus d'obéir à un ordre, le manque de respect envers les gardes, la possession de contrebandes (drogues et *shank*) ou l'incitation à la violence, toutes infractions commises seront sanctionnées. « Failure to produce your ID card when ordered to do so by a correctional officer will result in disciplinary action, which could include solitary confinement in the Hole » (p.38).

Suite à toutes infractions, le détenu doit se présenter devant une audience disciplinaire où il sera jugé. S'il est retrouvé coupable, différentes sanctions peuvent alors s'appliquer, soit le confinement cellulaire ou la perte de privilèges (visites, téléphones, accès à la cantine) et ce, pour un temps déterminé. « Mr. Narducci, after reviewing the available evidence, I find you guilty of MJ-45 and impose the following sanctions: 180 days in disciplinary segregation, loss of all visiting, phones, commissary » (p.207-208). De plus, dépendamment de l'infraction commise, des chefs d'accusation criminelles additionnelles, et donc une sentence additionnelle, peuvent être ajoutées à la sentence originale : « “We’re talking *major* violations of the Code of Penal Discipline. You’re looking at two to five more years” » (p.129). Le détenu peut également perdre le temps qu'il avait accumulé pour bonne conduite dans le but de réduire la durée de son incarcération.

“In addition, Mr. Narducci, you will immediately forfeit all category A stat time.” [...] Good time, time off a sentence for “good behavior”, is computed at the rate of ten days off for every thirty days served. Narducci, almost six years now into an eight bid, is eligible to hit the front gate in a month. Was eligible. The drugs that he doesn’t do ‘cause he ain’t looking to get crossed out just cost him two years of accrued good time. Two years crossed out” (p.208-209).

Pour les détenus condamnés à une sentence à vie sans possibilité de libération, le seul espoir de réduire la période de détention et d’être libéré est d’obtenir un pardon du *Pardons Board*. Ce comité se réunit une fois par année pour accorder la clémence à un nombre réduit de prisonniers. « The Pardons Board is the sole remaining hope of Life Withouts. They are essentially a clemency board, convening annually to dispense mercy to an infinitesimal number of supplicants. Unless you are over eighty *and* dying of cancer or the governor’s brother, you got nothing coming » (p.228). Les autres détenus, soit ceux qui ne purgent pas une peine à vie, sont, quant à eux, admissibles à une libération conditionnelle. Tous les mois, la Commission des libérations conditionnelles se rassemble pour évaluer le dossier de trente à cinquante candidats. La Commission peut alors octroyer au détenu une libération conditionnelle, refuser son admissibilité pour un certain nombre d’années ou même rejeter indéfiniment toute demande de libération conditionnelle, l’obligeant ainsi à compléter tout le temps de sa sentence en prison.

The Parole Board can approve the applicant, can deny (“dump”) parole for a year or more, and in the worst-case scenario they can dump a convict “to expiration.” (See you again when your sentence is completely over – expired – ‘cause you got nothin’ comin’ from the board!) (p.232).

Après un an de détention, Jimmy est enfin admissible à passer devant la Commission des libérations conditionnelles. Puisqu’il n’a aucun antécédent criminel, il s’est fait rassurer par son avocat que son dossier sera accepté pour une libération conditionnelle précoce. Jimmy a ainsi l’espoir de n’avoir qu’une autre seule année à faire en détention. « The board will approve me (“It’s a slam-dunk,” insists Shapiro) for parole to my next sentence, a one-to-six, the last leg. I will be *free* in twelve months! » (p.232). Au cours de l’audience, comme Jimmy présente un faible risque de récidive, on le rassure à l’effet qu’il est le candidat parfait pour obtenir rapidement une libération conditionnelle. Mais il doit tout de même attendre quelques semaines avant d’avoir la réponse officielle et écrite. « “Mr. Lerner, we only have a few minutes per applicant, an there are a few dozen *difficult* cases waiting outside. So let me just say now that our staff has computed you

‘risk assessment factors’ and the numbers fall squarely on the matrix for the earliest possible release...” » (p.251).

Excité par la possibilité d’une libération anticipée, Jimmy garde compte des jours qui lui restent en prison. « I can’t wait to get back to my house and study my calendar, to count and recount my dwindling days here on Planet Wood. I think I finally got *something* coming! » (p.251). La confiance qu’il nourrit quant à la décision favorable de la Commission lui procure un sentiment d’extase, d’espoir et de soulagement. « My relief is physical, a five-hundred-pound boulder off my chest. I would weep with joy, weep like a bitch-slapped punk, if such a public display of unmanliness wasn’t considered so unseemly » (p.232). Cependant, cette anticipation apporte également beaucoup d’anxiété et de préoccupations, puisqu’il doit éviter de se retrouver impliqué dans une altercation, soit entre lui et un autre détenu ou entre lui et un garde et risquer ainsi de ternir son dossier.

“Sorry to hear about that, Spoony,” I say, not sorry at all but simply preoccupied. Kansas and the Car are selling wolf tickets about Stanger – “Smackin’ Spoony was way outta line!” With my Parole Board decision due soon, the last thing I need is a bogus write-up behind the Shit Jumping Off (p.258).

L’attente de la réponse de la Commission induit une grande anxiété. L’angoisse et l’excitation d’une réponse positive mettent Jimmy sur les nerfs dû à l’anticipation de sa libération.

I feel myself age five years in a minute. [...] I don’t know whether to shit, die, go blind, or just kill Wally. “What? What is it? What’s irregular?” Still studying what I can only surmise is the wreckage of my future, Wally leans back in his chair and adjusts two errant gray strands on his head. An eternity passes before he hands me the paper (p.265-266).

Malheureusement pour Jimmy, durant l’attente de la décision de la Commission des libérations conditionnelles, un ancien détenu violent, ayant commis le même crime que lui et ayant été approuvé pour une libération conditionnelle après avoir servi le minimum de sa sentence en détention, a récidivé en volant et violant une femme à sa sortie de prison. En réaction à ces événements, la population s’est indignée contre la Commission pour l’avoir libéré trop rapidement.

My stomach churns as the talking TV head describes the public outrage. The absolute shock and disgust that the Parole Board could release a “repeat violent offender,” after he had served only the minimum four years on a four-to-ten voluntary manslaughter charge. State senators are clamoring for an

investigation. The governor might get involved. Heads are expected to roll. Downhill (p264).

Ainsi, suite aux débats politiques suscités par ces événements, la demande de libération conditionnelle, qui était originalement favorable, a alors été refusée. Cette décision frappe Jimmy de pleine force. Il est bouleversé : « It was like reading a death sentence » (p.266). Cette nouvelle surprend Jimmy, qui rêvait à une libération conditionnelle. Il doit maintenant faire face à la réalité que son épreuve n'est pas bientôt finie et qu'il devra probablement faire l'entièreté de sa sentence en prison.

Denied. So at least another year just on this first sentence alone! Then what? Two, three, or even four years on the next sentence? I can't breathe. I'm looking at a minimum of two more years and that's assuming I can hang on to all my good-time and work credits. If I can't, then they can just keep denying me and I could end up doing the entire twelve years (p.266).

Cette décision surprend Jimmy, car quoiqu'il fût au courant de la situation à l'extérieur de la prison, vu ses antécédents criminels et son dossier carcéral favorable, il ne croyait pas que ses chances à la libération conditionnelle en seraient affectées. La déception face au refus de la Commission et la destruction imminente de son futur créent un sentiment de désespoir chez Jimmy. « In the days following my Parole Board denial I am in a daze, a thick fog in which I stumble and then sleep. In my still private cell I sleep around the clock. [...] I am bone weary, muddy, sluggish, buried deep beneath a dark mountain. It is quiet here. It is quiet here, down in the abyss » (p.389).

En effet, la réalité carcérale est très difficile pour Jimmy et lui cause beaucoup d'angoisse :

The prison nights are the worst. The nights are when my personal demons like to come trampling into my dreams. I know all their names now – Fear, Loneliness, Despair, and Death, my very own Four Horsemen. I have even learned to distinguish the hoofbeats so I can mentally prepare for the arrival of any particular horseman. They especially like to ride in all at once. They somehow know they are most powerful, most fearsome in a herd, thundering through the landscape of my nightmares of the Monster (p.389).

Ainsi, avant la décision de la libération conditionnelle, Jimmy était rempli d'espoir que cette épreuve difficile allait bientôt prendre fin : « My relief is physical, a five-hundred-pound boulder off my chest. I would weep with joy, weep like a bitch-slapped punk, if such a public display of unmanliness wasn't considered so unseemly » (p232). Par contre, avec le refus de la Commission et face à la possibilité d'endurer onze autres années en détention, cet espoir qu'il éprouvait est

maintenant détruit. Il ne voit plus la raison de rester positif et a un sentiment de découragement, car son épreuve est loin d'être finie.

I slept for three days straight, not showing up at the law library or the chow hall or anywhere else. Every now and then, C.O. Fallon or one of my dawgs – Chico, Kansas, or Deathrow Dom – would tap gently on my cell door to awaken me. I would open my eyes and, seeing nothing worth waking for, go back to sleep, drinking deeply of the dark narcotic waters of Lethe. At 6 P.M. each day, I would rise, zombielike, for the institutional count. Then fall back into the abyss. I ate nothing, dreamed of nothing, and hoped for less (p.270).

Bref, on ressent une certaine perte de contrôle et surtout une impuissance chez Jimmy quant à sa sentence, à la longueur du temps qu'il devra passer en prison et à son parcours institutionnel. Dans un premier temps, il ne peut pas contrôler la longueur de sa sentence originale. Autre que ses antécédents judiciaires, qu'il ne peut pas changer, il n'a aucune influence sur la détermination de sa peine. Ensuite, malgré la croyance que son bon comportement en détention allait l'aider à obtenir une libération conditionnelle, les débats politiques en société sont venus contrecarrer les efforts qu'il avait consentis pour se tenir tranquille en attendant la décision de sa libération conditionnelle. Ainsi, il n'a, encore une fois, aucun contrôle sur la durée de sa sentence. Cette prise de conscience crée un désespoir puisque c'est à ce moment qu'il réalise réellement sa situation, constate l'état de sa position et se rend compte qu'il y a une possibilité réelle qu'il puisse passer plus d'une décennie en prison. Il réalise alors que le seul pouvoir qu'il lui reste, c'est celui de moduler son comportement au sein de l'établissement de façon à éviter les punitions additionnelles, dont des chefs d'accusation supplémentaires qui rallongeront sa sentence ou l'isolement cellulaire.

De plus, comme l'incarcération est une source anxiogène et de désespoir chez Jimmy, l'espoir d'une libération conditionnelle rapide est la seule chose lui permettant de garder une attitude positive. En effet, il est rempli d'espoir que son épreuve difficile sera bientôt finie. Il est confiant et excité d'avoir une réponse positive de la Commission des libérations conditionnelles. Tout de même, l'anticipation d'une libération conditionnelle est, elle aussi, une source d'anxiété, car l'obtention de celle-ci est sa seule solution au désespoir qu'il éprouve. Son espoir est ainsi détruit lorsque sa libération conditionnelle est refusée. Jimmy est surpris et sous le choc, car il était certain de son obtention. Cette déception crée un sentiment de désespoir plus grand chez Jimmy, car il perçoit ce refus comme la destruction de son futur et le rappel de son impuissance. En plus de l'utilisation du temps pour déterminer les peines, la longueur des sentences et l'admissibilité à la

libération conditionnelle, le temps est également mobilisé pour structurer la vie à l'intérieur de la prison, ce que nous aborderons dans la section suivante.

4.2 La prison

La deuxième catégorie thématique que nous allons aborder est celle de la prison. Dans un premier temps, nous allons discuter de l'organisation du temps à l'intérieur de la prison, c'est-à-dire de l'horaire carcéral, des processus d'admission et des différentes phases d'incarcération. Nous allons ensuite parler de deux types de détentions différentes et de ce qu'elles impliquent pour la temporalité imposée au détenu, soit l'isolement cellulaire et le confinement cellulaire.

4.2.1 L'organisation du temps en prison

Dans cette section, nous allons discuter de l'utilisation du temps comme unité organisationnelle de la vie en prison. Cette nouvelle organisation du temps amène de l'anxiété et de la peur chez le détenu, car il ne sait pas à quoi s'attendre lors de son incarcération. Nous allons également présenter les différents processus et phases de l'incarcération.

Jimmy a purgé sa peine dans l'état du Nevada. Suite à leur condamnation, les détenus sont envoyés dans la prison du comté en attente d'un transfert vers le pénitencier d'État. Durant leur séjour à la prison de comté, les détenus ayant des troubles psychologiques, ainsi que ceux reconnus coupables d'homicide – dont Jimmy – sont incarcérés dans les cellules de surveillance des suicides, soit en isolement cellulaire vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Puisque cette cellule est originalement dédiée aux personnes suicidaires, les détenus y logeant n'ont pas accès à des couvertures, à des draps et à des vêtements en tissu par prévention du risque suicidaire. De plus, comme il n'y a pas de fenêtres ou d'horloge, Jimmy n'a plus de repère temporel pour déterminer l'heure ou le moment de la journée. Les gardes ne répondant pas lorsque demandé, Jimmy se développe de nouveaux repères temporels, dont l'horaire des repas.

There are no windows in my cell, and of course they took my watch, but I can estimate the time by the food trays. Three times a day an unseen hand shoves a plastic tray through a slot in the bottom of the solid steel door. If it's a handful of Rice Krispies and a dented orange (invariably encrusted with a thick white mold), then it must be breakfast time. [...] Peanut butter and jelly means it's about noon, and macaroni and cheese must signify Happy Hour here on the nut wing of the Las Vegas county jail (p.5).

Le processus pour transférer les détenus de la prison de comté au pénitencier prend plusieurs heures. « Kansas leans forward to massage the swollen flesh on his ankles where the leg shackles have chafed for hours in the heat » (p.27). Ce processus comprend la collecte des effets prêtés par l'État (draps, couvertures, serviettes, etc.), une fouille à nue et le remplissage de paperasse durant lequel les détenus doivent constamment attendre de se faire dire quoi faire et quand le faire (nous aborderons plus en profondeur cette idée d'attente dans la section *L'attente*). « Gather up your state issue – sheets, towel, blanket, mattress – and personal belongings, if any, and go somewhere and wait. And wait » (p.13). Malgré le long processus, il y a un sentiment de fébrilité dans l'air : chez Jimmy, car il sort enfin de la cellule de surveillance pour les personnes suicidaires, c'est-à-dire l'isolement cellulaire, où il était : « slowly growing suicidal [...] with no windows and no one even watching » (p.10). Mais également chez les autres détenus qui sont « excited to just be outside, on the move, even if it's only the short drive to the state prison » (p.25).

À l'arrivée au pénitencier, un autre long processus d'admission commence avant de pouvoir se faire attribuer à une cellule. Les détenus doivent prendre une douche et se désinfecter, ils reçoivent leur numéro de détention, ils se font prendre leurs empreintes digitales, doivent se faire prendre en photo et répondent à une série de questions. Ils doivent également se départir de leurs effets personnels, soit en les donnant à une organisation de bienfaisance ou en les envoyant à la maison par la poste. Cependant, s'ils décident de les envoyer par la poste, cela se fait à leurs frais et leur compte de dépenses sera bloqué pour quatre mois le temps que la transaction soit complétée. Ainsi, durant ce temps, ils n'auront pas accès à leur argent pour acheter des biens à la cantine. Tout ce processus crée beaucoup d'anxiété et de peur chez Jimmy quant à l'incertitude de ce qui l'attend. « All this micromanagement is taking a severe toll on my already challenged nervous system. And my system is not accustomed to dealing with anxiety without my prescription for Xanax or Valium [...] No, my fear now is unadulterated. And I seem to have lost all desire to medicate myself » (p.28). Tout le processus d'admission, de la prison de comté à l'attribution des cellules, a pris une journée entière. Ce long processus a commencé après le déjeuner et se termine en fin de soirée : « As I had expected, Gafter kept my wallet and my belt but gave me back my wristwatch, which now read 10:30 P.M. » (p.42).

Tous les nouveaux détenus doivent passer trente jours dans le *Fish Tank*, la section de la prison réservée aux nouveaux arrivés. « “We're in the jackpot now, dawgs – thirty fucking days of this

Fish Tank trick bag” » (p.27). Les détenus dans le *Fish Tank* sont enfermés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. « During the thirty-day intake processing phase, new fish are locked down twenty-four hours a day, seven days a week » (p.50). Au cours de cette période, les détenus ne sont pas encore classés et n’ont donc pas accès aux privilèges accordés aux autres détenus, dont l’accès à la cantine, l’accès à un travail et l’utilisation de la cour. « “We got nothin’ comin’. Punk-ass cops think they’re running a fucking supermax lockdown in the Fish Tank. It’s outta line. No books, no canteen, no weight pile, no yard time, gotta eat in you fucking cell – it’s scandalous!” » (p.50). Ils ont la possibilité de sortir de leurs cellules trois fois par jour pour aller chercher leur repas à l’étage inférieur et ils doivent retourner ensuite à leur cellule où ils ont dix minutes pour manger. « Among the highlights of the Fish Tank calendar were the three meals a day. We would be let out of our cells to descend the stairs to the lower tier and pick up the trays that were wheeled in on steel carts by Skell and the porters » (p.55). Un soir sur deux, après le souper, on accorde aux détenus une période de dix minutes, soit pour prendre une douche ou pour utiliser le téléphone. Cette période est tellement courte, que les détenus n’ont pas la possibilité de faire les deux.

The ten-minute limit imposed a tough choice. With Fish Tank temperatures rarely dropping below 100 degrees, we all wanted to take a cool shower. Of course, every fish also desperately longed to use the phone. No way to do both in ten minutes. Eight minutes actually – subtract two minutes for travel time to and from the showers and phones (p.50-51).

Puis, chaque soir, à dix-huit heures, les détenus doivent se tenir devant la porte de leur cellule pour le compte officiel. « “COUNT! STAND THE FUCK UP FOR COUNT!” Every day throughout the prison at 6 P.M. there is a “standing count,” officially called an Inmate Health and Welfare Inspection » (p.45-46).

À la fin des trente premiers jours, bien que les nouveaux détenus devraient être transférés à la population générale, il arrive qu’ils doivent rester dans le *Fish Tank* en attendant que d’autres cellules soient libérées, principalement à cause du problème de surpopulation. « The prison used the lower tier of the Fish Tank to temporarily house convicts that were being “reclassified,” or simply because of overcrowding in other cellblocks or institutions » (p.60). Comme ils viennent de compléter les trente jours requis, ils sont, tout de même, prêts à être classifiés. Le traitement de leurs dossiers inclut une visite à l’infirmierie où l’institution prend en note leurs antécédents médicaux et leur fait passer des tests pour détecter le SIDA, l’hépatite et la tuberculose. Ensuite,

ils vont à la buanderie où leur uniforme orange est échangé pour des jeans et une chemise bleue. Ils subissent ensuite une fouille corporelle.

The actual intake processing period could have easily been completed in three days. On my second morning we were marched out through the Fish Tank gates across the main yard to the infirmary. With five correctional officers looking on, civilian workers in white smocks took down our medical histories and drew blood to screen for AIDS, hepatitis, and other diseases common to the convict community (p.66).

Malgré qu'ils soient encore dans le *Fish Tank*, puisqu'ils ont fini la première phase de leur incarcération, les détenus ont toutefois accès à certains privilèges accordés à la population générale, dont une heure de récréation par jour à neuf heures le matin et une visite par semaine. « The good news was that while still confined to the Fish Tank we would ascend to nonfish status with all "limited privileges." One hour out of our cells a day for tier time or yard exercise, although it would be in the small segregated Fish Tank yard. We could now have visits once a week » (p.66). De plus, chaque lundi, les détenus peuvent commander des produits disponibles à la cantine qui ne leur seront apportés que le vendredi suivant. « If we turned in a store slip on Monday, goodies from the prison commissary would be brought into the Tank on Friday » (p.66). Cependant, ils ne peuvent pas acheter certains appareils électroniques comme une télévision et une radio tant qu'ils ne sont pas réellement en population générale. « Once there, Strunk says we can then buy our TVs, radios, cassette players, electric fans – whatever we want! » (p.109). Un mardi sur deux, les détenus peuvent échanger leurs vêtements pour des propres. Les vêtements de meilleure qualité coûtent plus de marchandises que les autres. C'est durant ces échanges que la majorité de la contrebande entre en prison. « Every other Tuesday is laundry exchange day. It's a very big deal because this is how most of the contraband (including Cassie's mascara) gets into the Fish Tank » (p.110).

Une fois que le détenu est affecté à la population générale, il doit faire un minimum de quatre-vingt-dix jours dans un bloc cellulaire de style-dortoir avant d'être transféré dans une cellule à occupation double. Cette unité de logement abrite les travailleurs de la cuisine, de la buanderie et du ménage. Une fois les quatre-vingt-dix jours complétés, les détenus sont libres de chercher un nouveau travail :

I do ninety days in the kitchen, mostly scooping clumps of green Jell-O or mashed potatoes onto plastic trays for patently ungrateful customers. It is the not-so-secret dream of almost every kitchen worker to find another job on the

yard. Not because the kitchen work is particularly onerous – the Bone says “it ain’t no thang” – but because escaping from the kitchen means also escaping from the Inferno of unit 1. Unit 1 is the only cellblock – excuse me, “housing unit” – without the cozy eight-by-six cells that most convicts prefer (p.151).

En population générale, les détenus ont accès à la cour et possèdent une certaine liberté de circulation entre sept heures du matin et vingt-et-une heures le soir. « When the yard isn’t on lockdown, it is open to pedestrian traffic from 7 A.M. till sunset » (p.144). Dans la cour, pour éviter les conflits entre les différents groupes de détenus, la zone d’entraînement est clôturée et les portes s’ouvrent toutes les heures pour effectuer une rotation à l’accès de ces installations. « Every hour, on the hour, the gate cracks open, unleashing a bi-directional flow of skinheads and their philosophical cousins and often comrades-in-tattooed-arms, the woods » (p.195). Le compte se fait à dix-huit heures. Par la suite, les détenus reçoivent leurs courriers. « After the 6 P.M. standing count, it is “mail call” in front of the C.O.’s office in the rotunda. The cop yells out a back number and tosses letters, magazines, and newspapers into the air » (p.166).

Bref, au début de son incarcération à la prison du comté, Jimmy semble perdre ses repères temporels habituels comme l’horloge et la position du soleil, ce qui peut s’avérer désorientant. C’est la routine institutionnelle rigide, et particulièrement l’heure des repas, qui lui permet d’identifier le moment de la journée. Ensuite, le processus d’admission se trouve être très déconcertant et induit beaucoup d’anxiété, car la procédure est longue, inconnue et rigoureuse. Lors de ce processus, Jimmy est placé en attente pendant de longue durée et ne sait pas ce que comprend ce processus et comment long il est. Ceci semble créer un sentiment d’incertitude et de peur face à ce qui l’attend lors de son séjour en prison. Il y a trois phases d’incarcération par lequel Jimmy doit passer, soit le *Fish Tank*, le bloc cellulaire et l’intégration à la population générale, gagnant ainsi des privilèges à chaque transfert. De ce fait, le détenu ressent un certain sentiment d’excitation lors des transferts, puisqu’ils impliquent à chaque fois un plus grand sentiment de liberté et de contrôle sur ses mouvements et la façon qu’il peut passer son temps. En effet, il passe d’un enfermement de vingt-quatre heures sur vingt-quatre sans cantine à pouvoir se promener dans la prison et la cour de sept heures à vingt-et-une heures avec la possibilité de se procurer de la marchandise à la cantine. De cette organisation du temps en prison, deux types de détention se distinguent de la détention dite « normale », soit l’isolement cellulaire et le confinement cellulaire, que nous allons aborder dans les deux prochaines sections.

4.2.2 L'isolement cellulaire

Dans cette section, nous allons discuter de l'isolement cellulaire, soit l'isolement vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous allons présenter ce qui peut mener à ce type de détention, les restrictions qu'elle implique, ainsi que l'impact qu'elle a sur la perception du temps du détenu et la façon qu'il peut passer son temps.

Les détenus sont placés en isolement cellulaire pour différentes raisons. Dans un premier temps, s'ils enfreignent un règlement de la prison, dont la possession d'une arme, de la contrebande ou la présence de drogues dans leur organisme. « If the urinalysis comes up dirty, it's bye-bye dawg. To the Shoe, to the Hole for ninety days » (p.69). Ensuite, un détenu peut se retrouver en isolement s'il manque de respect à un garde ou lui désobéit. « "You got another fucking problem, convict? Facedown on the ground now or I'll throw your ass in the fucking Shoe for ninety days!" » (p.97). Sinon, ils peuvent également se trouver en isolement pour leur propre protection, principalement dans le cas où un détenu en dénonce un autre. « Upon his release [from the infirmary] the Dirt make sure he P.C.'s up for the duration of his two-year sentence. The protective custody cellblock, adjacent to the Shoe, is nothing more than a twenty-four-seven solitary confinement lockdown unit » (p.154-155).

Les détenus en isolement cellulaire sont enfermés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, sauf pour une douche un soir sur deux. « We never leave our cells except for a ten-minute shower (absolutely no phones!) every other night » (p.121). De plus, ils n'ont aucun contrôle à l'intérieur de leur cellule. Les lumières sont ouvertes en tout temps. « The overhead fluorescents flicker on. There is no light switch in the cell like in the Fish Tank. I figure it must be part of the punishment » (p.121). Toute la marchandise que le détenu a pu accumuler ne peut être apportée dans la cellule et est conservée en sécurité par les gardes. « Leach assures me that all my property, all my store, will be safely kept in the Property Office until after a Disciplinary Committee hearing » (p.119). Parmi cette marchandise confisquée se trouve la montre de Jimmy. Comme la lumière est constamment allumée et qu'il n'a plus de moyen d'estimer l'heure, il doit retourner à la même méthode des repas qu'il utilisait dans la prison de comté pour déterminer les différents moments de la journée. « Stanger stripped me of my watch back in the Fish Tank, so I can only guess at the time. Nevada prisons, like their casinos, never put wall clocks in public places » (p.121).

De ce fait, il n'y a aucune distraction en isolement. Il n'y a pas de livres autres que la Bible et Jimmy n'a accès alors qu'aux conversations qu'il partage à travers la bouche d'aération avec le détenu de la cellule d'à côté. « Throughout the day Cassie chatters happily through the air vent » (p.126). Selon Jimmy, l'isolement cellulaire paraît, à première vue, comme un répit de la présence des autres détenus, ce que nous aborderons plus profondément dans la section *La cohabitation*. « I'm kicking it now, just chilling. Basking in the cathedral silence of my private suite. They call it solitary confinement, but I consider it solitary freedom – from Kansas and his interminable rants and dookie sessions » (p.120). Cependant, ce manque d'activités fait que Jimmy n'a aucune distraction pour faire passer le temps : « This absence of frivolous distractions has afforded me countless opportunities to study the graffiti in the cell with a single-minded focus » (p.6). Ainsi, ce qui paraissait à première vue comme un répit des autres perd rapidement son attrait. Le manque de divertissements pour faire passer le temps rend Jimmy complètement fou et il est prêt à n'importe quoi pour changer ses idées : « After three days of isolation I am climbing the walls, desperate for some conversation, even if it's about the "Jewish sympathizers in purgatory" » (p.121). La nouvelle de son retour en population générale est alors « great news, maybe the best new [he] ha[s] received » (p.10).

Bref, l'isolement cellulaire est la forme de punition privilégiée lorsqu'un détenu commet une infraction aux règles pénitentiaires, refuse de se conformer à un ordre ou manque de respect face aux gardes. En isolement, le détenu perd à nouveau ses repères temporels habituels et doit recommencer à se fier à la routine carcérale rigide pour déterminer les différents moments de la journée. De plus, malgré qu'un court séjour en isolement puisse paraître comme un répit du bruit incessant des autres détenus et de la présence de ceux-ci, cette forme de confinement devient rapidement pénible dû au manque de distraction pour faire passer le temps.

4.2.3 Le confinement cellulaire

Nous allons maintenant aborder le confinement cellulaire, une autre forme de détention vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous allons vous présenter ce qui peut mener à ce type de détention, les restrictions qu'elle entraîne, ainsi que l'impact qu'elle a sur la perception du temps du détenu et sur les façons employées de passer le temps.

Un confinement cellulaire a lieu lorsque tous les détenus de la prison ou d'une aile se retrouvent confinés, pour un temps indéterminé, dans leur cellule. Différentes raisons peuvent conduire à ce

type de confinement, mais c'est généralement en réponse à la violence ou pour exécuter une fouille de cellules.

Just when I am falling into a complacent routine, the eses decide to beat the hell out of someone right in front of cellblock 4 when I'm coming back from the law library. [...] The sirens go off all over the yard, loudspeakers crackle, then announce, LOCK IT DOWN! CLEAR THE YARD! Convicts scurry from every corner of they yard, streaming like rats back to their cellblocks, the sirens a continuous earsplitting wail (p.184).

La durée du confinement varie selon l'infraction commise : « The entire prison ramps up to a supermax security for a few hours, days, or even months » (p.100).

Durant les confinements cellulaires, autre que sortir de leur cellule pour récupérer leur repas, les détenus doivent rester dans leur cellule en tout temps et n'ont ainsi aucun de temps de récréation. « Strunk shouts once more before fleeing back to his office. "No tier time! You're on lockdown!" » (p.99). De plus, ils n'ont pas accès aux visites, aux téléphones, aux douches et à la cantine. « The lockdown grinds into a third week. No more tier time. No more visits. No phones, no showers, no store, no yard. We got nothing coming » (p.106). Cependant, ils peuvent continuer à recevoir leur courrier et ainsi, Jimmy « continue[s] to receive the *Times* and several magazines that [his] little sister, Lisa – bless her heart! – has subscribed to for [him] » (p.107).

Les confinements peuvent alors se présenter comme une occasion pour réaménager la cellule, que ce soit pour inventer un dispositif pour éliminer l'odeur des toilettes, pour créer un calendrier ou pour fabriquer un jeu d'échecs et un jeu de cartes. De cette façon, les détenus se tiennent occupés et les nouveaux jeux leur procurent une source de distraction.

When two new rolls of toilet paper are finally delivered (three weeks late), Kansas makes us a chess set. An old prison origami hand, he shapes wet toilet paper into pawns, bishops, and even the difficult knights, using state toothpaste ("SpringFresh – A Product of China") as mortar. [...] We play chess all day long. More accurately, I give Kansas free chess lessons all day long (p.108).

Contrairement aux détenus dans le *Fish Tank*, ceux qui se retrouvent en population générale sont mieux équipés pour passer leur temps en confinement cellulaire puisqu'ils ont normalement accès à la cantine. En effet, comme ils ont eu la possibilité, préalablement, d'acheter des livres et une télévision, ils ont ainsi plus de moyens pour occuper leur temps. « For the next five days my good and great companions are Joyce, Hemingway, and Irwin Shaw. At 5 P.M. I turn on my thirteen-inch TV to watch whatever prison movie in being shown from the central VCR » (p.185).

Cependant, même si les détenus ont accès à diverses formes de distractions, le temps semble tout de même se figer et passe extrêmement lentement. « Bobby-Boy died today. Or maybe it was yesterday – I can't be sure. In a prison lockdown, time is distorted. It bends and swirls and circles until nights dissolve into days that are perhaps Monday or Friday, but no one knows for sure and no one cares 'cause we're not going anywhere » (p.105). En effet, le temps semble se ralentir, il « drags on » (p.104) : « the days curl like dying leaves » (p.63).

Dans le cadre du récit, un confinement cellulaire est imposé à l'ensemble des détenus de la prison, et ce pour une durée indéterminée. Les détenus ne savent donc pas pendant combien de temps ils seront enfermés et à quel moment ils retrouveront leurs privilèges, dont l'accès aux téléphones, le temps de récréation et les visites. Leur seule source de distraction est de réaménager leur cellule pour la rendre plus confortable, et l'utilisation des articles achetés à la cantine, s'ils ont eu la chance de s'en procurer. Cependant, même s'ils ont accès à une plus grande multitude de sources de divertissement qu'en isolement cellulaire, ces sources sont tout de même limitées et mènent donc à percevoir le temps comme très long et qui ne semble pas vouloir passer.

Le détenu est ainsi complètement dépendant de l'organisation du temps en prison et se sent impuissant face à l'imposition d'un isolement ou un confinement cellulaire. Cette organisation du temps et la mise en place de l'isolement et du confinement dépendent de l'autorité carcérale. Les relations que le détenu entretient avec les gardes peut ainsi avoir une influence importante sur la façon que son temps est organisé et passé en prison. Nous allons ainsi discuter de ces relations dans la section suivante.

4.3 Les relations gardes-détenus

La troisième catégorie thématique porte sur les relations gardes-détenus. Ici, nous allons aborder la surveillance constante et le temps d'attente imposés au détenu. Nous allons ensuite discuter des différentes relations que le détenu peut entretenir avec les gardes et les impacts de ces relations sur la façon dont il fera son temps en prison.

4.3.1 La surveillance

Dans cette section, nous allons discuter de la surveillance imposée au détenu, soit par la présence du regard constant des gardes ou par la présence de caméras et le sentiment de perte de vie privée qui en résulte.

En prison, les détenus sont sous constante observation. Tous les moments de la journée et tous les coins de la prison sont surveillés. « Three cops watch the convicts and visitors through the on-way glass wall of an enclosed office. They watch out for the most common crime in the visiting area: Excessive Physical Contact » (p.69). En effet, tous les mouvements des détenus sont constamment observés : « The guntower cop (unkindly called the “Tower Pig” by the Old Heads) watches my progress toward the weight pile with binoculars » (p.195). Même lorsque le détenu doit passer un test de dépistage de drogues, il doit uriner sous le regard d’un garde : « Within a few days after a visit the convict will be directed to pee into a little cup with a cop watching » (p.69). De plus, pour assurer une surveillance complète, des caméras sont installées autour de la cour. « To complete this Big Brother experience, surveillance cameras are mounted on top of the inner fence at twenty-five-foot intervals » (p.143). Tous les appels téléphoniques sont enregistrés, tandis que quelques-uns sont, aléatoirement, surveillés. « Unless this happens to be one of the calls randomly monitored by the prison. All calls are recorded but few are monitored » (p.153).

Bref, cette surveillance constante empêche Jimmy d’avoir un sentiment de vie privée et avoir accès à des moments à lui seul. Le détenu n’a aucun moment, incluant lorsqu’il est dans sa cellule (moment le plus intime qu’il est possible d’avoir) où il peut être complètement seul et avoir des moments propres à lui, que lui seul peut expérimenter. Son temps personnel, où il peut baisser sa garde, est constamment assailli par le regard et la présence de l’autre. En plus de cette surveillance constante, le détenu est également soumis à des temps d’attente de la part de l’institution et des gardes.

4.3.2 L’attente

Dans cette section, nous allons discuter du temps d’attente imposé au détenu. Nous allons aborder le temps des différents processus, l’attente lors des déplacements, des demandes et des rendez-vous, ce qui peut mener à un sentiment de dénigrement.

L’attente, en détention, est une préoccupation constante pour tous les détenus : « *Hurry up and wait* seems to be the standard operating jailhouse philosophy » (p.16). En effet, les détenus sont constamment en état d’attente. Tous les processus et façons de faire en prison – processus d’admission, transfert de la prison du comté, transfert du *Fish Tank* à la population générale – imposent aux détenus un temps d’attente : « Now that they have collected the precious blankets and sheets and towels (from those deemed nonsuicidal enough to have them), they seem content

to busy themselves at their desks with paperwork while we wait in cuffs and leg shackles on the bench for a couple of hours » (p.16).

L'attente marque également tous les déplacements des détenus. Toutes les portes sont opérées par des gardes et c'est eux qui décident quand les ouvrir ou non. Chaque secteur de la prison est séparé par une porte qu'un garde doit ouvrir pour que le détenu puisse y accéder. « We halt in front of the electronic gate that protects the administration building from uninvited guests bearing grudges. Guntower Cop stares down before hitting his remote to let us in » (p.130). De plus, les détenus n'ont pas le contrôle sur la porte de leur cellule. « Bubblecop waited till all the new inmates stood silently in front of their respective cell doors before pushing a button on his desk console. *Crack!* The cell doors all popped out an inch from the walls, sliding open on the tracks on the concrete floor » (p.42). Le fait de ne jamais pouvoir ouvrir une porte et de devoir attendre devant celle-ci donne le sentiment d'être piégé. Lorsque Jimmy arrive en population générale et que la porte du bloc cellulaire est ouverte durant la journée pour que les détenus puissent aller et venir, le simple fait de ne pas devoir attendre devant la porte et pouvoir l'ouvrir par lui-même lui redonne un certain sentiment de liberté. « The crash gate at the end of the corridor is open. So is the double front door of the unit. The adolescent-looking C.O. is studying his *Hustler*. I can just push open the front door open. Amazing to me. I feel free » (p.150).

Puis, si les détenus ont besoin de quelque chose, ils doivent en faire la demande auprès des autorités carcérales et c'est à elles, ensuite, de décider si leurs requêtes seront acceptées et en combien de temps. Ceci s'applique pour les biens essentiels comme les vêtements et le papier de toilette. Le manque de produits de première nécessité peut alors être dégradant. « "I hand out two rolls per cell per week *per* Administrative Regulation number 22." [...] "So what are we supposed to do?" [...] "Use your fucking finger!" is Strunk's answer ». (p.102). Ainsi, Jimmy doit trouver une forme alternative de papier de toilette pour satisfaire ses besoins essentiels, et ce pendant plusieurs semaines : « There is no paper of any kind in our house except his Nazi tracts. I suggest pulling off a page or two from *Secrets from the Bunker* » (p.102) – « When two new rolls of toilet paper are finally delivered (three weeks late) [...] » (p.108).

Il en va de même pour les demandes personnelles comme des crayons, du papier ou des livres : « I'm not permitted any books or newspapers, and up until about an hour ago my requests for paper and a pen have been laughed at » (p.6). Pour obtenir un rendez-vous médical, les détenus doivent

soumettre des demandes officielles sous forme de formulaires. Ces demandes peuvent demeurer en attente pendant plusieurs mois avant que les détenus puissent obtenir un rendez-vous. « I'm still searching for some fish who will sell me his glasses for a bag or two of 4 Aces tobacco. There is no way I can survive the fourteen-month waiting list » (p.235). Bien que certaines demandes puissent aboutir à une réponse après plusieurs mois d'attente, les formulaires de demandes sont communément appelés *kites* (c'est-à-dire cerf-volant) par les détenus, car elles sont, en fait, rarement comblées. « "Send a kite" is another prison version of "You got nothing coming." A written Inmate Request Form is called a kite for reasons that are clear to anyone who has ever been advised to "go fly a fucking kite" » (p.67).

Bref, l'état d'attente dans lequel le détenu se trouve impose une relation de dépendance importante envers les gardes. En effet, le détenu ne détient aucun contrôle sur ses déplacements et sa gestion du temps, devant attendre constamment que quelqu'un lui ouvre la porte. Ainsi, les moments pour lesquels le détenu n'a pas besoin d'attendre – par exemple la possibilité d'ouvrir lui-même une porte – lui apporte un certain sentiment d'autonomie et de liberté. Cette relation de dépendance a aussi pour effet que le détenu perd son autonomie, ce qui inclut l'autonomie médicale, puisqu'il dépend du système carcéral pour combler ses besoins essentiels et ses soins de santé, ce qui s'avère souvent dénigrant pour sa personne. Cette dépendance face aux gardes a une influence importante sur le type de relations que le détenu entretiendra avec les gardes, ce que nous allons discuter dans la section suivante.

4.3.3 Les relations avec les gardes

Ici, nous allons aborder deux types de relations que le détenu peut entretenir avec les gardes, soit une relation favorable ou défavorable. Nous allons également explorer les avantages et désavantages que ces relations peuvent entraîner.

La relation que le détenu entretient avec les gardes est très importante. En effet, puisqu'il est dépendant de l'autorité carcérale, le détenu doit s'assurer de toujours garder un ton courtois et respectueux, peu importe la situation, s'ils veulent que les gardes leur accordent ce dont ils ont besoin. « "She must be a remarkable woman, sir," I say, always alert to rapport-building opportunities with my new masters » (p.133) - « "Toilet paper, sir." The "sir" is a syntactical appendage I am learning to overlay only when something is desperately needed » (p.101). En plus

des termes de respect, ils peuvent également complimenter les gardes pour être dans leurs bonnes grâces et ainsi ne pas les avoir à dos.

A former business associate, good friend, and occasional mentor once gave me this piece of advice: “Never underestimate the power of ass-kissing.” Mr. Mentor – let’s call him Mr. Brown (since that’s his name) – rose through the mid-corporate ranks largely on the consistent, massive, and creative application of this principle. [...] He knew how to Build Rapport – instantly! I decide that now would be a good time to apply Brown’s Axiom. Don’t want the Bluster sweating me every day. [...] “I can tell.” I nod admiringly, nodding to the Great Gods of Uncion, cementing our rapport, as the Lawdogs howl and moan in sickened disbelief (p.188-189).

L’entretien de bonnes relations avec les gardes peut comporter plusieurs avantages. En effet, les détenus qui ont une bonne réputation auprès des gardes n’ont pas à suivre certaines règles institutionnelles. Par exemple, ils peuvent recevoir un plateau de nourriture additionnel, sortir de la salle d’entraînement avant l’heure prévue, ne pas avoir à travailler dans la cuisine pour un minimum de trente jours avant de pouvoir être transféré à un autre travail, être transféré d’aile ou choisir sa cellule. « Kansas did just three days in the kitchen, and not scooping Jell-O. He was the “veg prep dawg,” chopping and slicing celery and carrots with one hand, accepting crank and heroin packets from the Freeman with the other » (p.195). Les gardes sont également d’une grande aide quant à la gestion des objets de contrebande. C’est grâce à eux que les détenus se font avertir de s’en départir avant les fouilles de cellules. « Stanger and the boys drop by my house, tear it up and leave before I can even offer them a cup of instant coffee. C.O. Fallon gave us plenty of advance notice, so Skell’s private stock was moved long before the Dirt arrived » (p.235). Les relations entretenues avec les autres détenus peuvent également donner un avantage avec les gardes. Si un détenu est sous la protection d’un autre prisonnier, et ce dernier est proche des gardes, ces gardes lui accorderont également un traitement plus favorable. « “Scandalous! That cell’s empty right now. I’ll put you in the bottom bunk.” “Thanks – how much is that?” “Seeing as how you Kansas’s dawg, it’s on me” » (p.183).

Les détenus qui ne peuvent pas compter sur ses relations avec les autres prisonniers pour obtenir des avantages auprès des gardes peuvent, tout de même, faire des échanges avec ces derniers. En effet, toute demande a un prix. Ainsi, un détenu peut utiliser ce qu’il a acheté à la cantine en échange de vêtements ou d’une meilleure cellule. « Skell likes snuff. We agree on six cans of Skoal Wintergreen in exchange for his continuing to falsify the “housing roster” to indicate my cell has

two guests » (p.190). Si le détenu n'a aucune marchandise à échanger, il peut également offrir ses services ou son expertise. « Inside his tiny domain I can detect the distinct odor of opportunity. "I might be able to help you with that," I tell him. [...] "I need new glasses," I tell him. A few minutes later Fallon has the name of my optometrist in Danville and I have most of the information I need to fill out the simple forms » (p.242).

Entretenir de mauvaises relations ou manquer de respect à un garde peut, au contraire, rendre l'expérience carcérale encore plus difficile. Le manque de respect et la désobéissance aux ordres amèneront le détenu à être enfermé en isolement cellulaire ou à être malmené par les gardes. « "Look, Sergeant, just how many guesses are you allowed?" That does it. Stanger orders me to kiss the ground, hands on the back of my dome » (p.115). De plus, une fois que le détenu a manqué de respect à un garde, les représailles ne se limitent pas qu'à une seule occasion, puisque ce dernier pourra revenir constamment à la charge pour le provoquer et trouver de nouvelles raisons de le punir.

"I'm watching you, asshole – nobody fronts me off with the assistant warden. Somebody's gonna roll on your lying ass. Now go roll it the fuck up!" [...] Stanger dismisses me on his usual ominous note. "Yeah, got a couple of witnesses, couple of punk-ass bitch dawgs who were kickin' it in front of the store when the Shit Jumped Off and bashed the Hunger's head in... oh yeah, just a matter of tracking the Energizer Bunny back to the slock. A little squeezing, a little pressure – y'unnerstan'? – and one of the punks will roll on you. You understand what I'm saying to you, convict?" (p.177).

Bref, puisque le détenu est complètement dépendant des gardes, il est à son avantage d'entretenir de bonnes relations avec ces derniers. Le système de privilèges entretenu par les gardes a une influence sur la façon dont le détenu va passer son temps en prison. Les délais d'attente concernant les demandes varient selon la relation que le détenu entretient avec le garde. Ainsi, de bonnes relations peuvent impliquer un temps d'attente plus court, tandis que de mauvaises relations peuvent mener au refus de la demande. De bonnes relations peuvent également permettre d'être informés à l'avance d'éventuelles fouilles de cellules, donnant ainsi au détenu assez de temps pour se débarrasser des objets compromettants. Au contraire, de mauvaises relations peuvent entraîner à des représailles de la part des gardes. Ceci implique du temps en isolement cellulaire, où le temps se passe encore plus lentement qu'en détention générale, ainsi que la perte d'effets personnels, et donc la perte de distractions qui aident à faire passer le temps. Finalement, de bonnes relations avec les gardes peuvent apporter d'autres privilèges comme l'obtention d'une cellule à occupation

unique permettant ainsi au détenu à avoir des moments d'intimité, ainsi qu'avoir accès aux effets de la cantine à des prix réduits, augmentant alors les choix de divertissements pour se tenir occupé et aider à faire passer le temps plus rapidement. Il devient alors important que le détenu investisse beaucoup de son temps dans le développement et le maintien de relations favorables avec les gardes et ce travail doit être constant, car le moindre faux pas et manque de respect peut détruire tout le travail accompli et les privilèges obtenus.

La présence constante de la surveillance, le temps d'attente perpétuel, ainsi que le type de relations qu'entretient le détenu avec les gardes ont un impact sur la façon que le temps est vécu en prison. Le détenu doit non seulement s'adapter à une nouvelle organisation du temps, mais également aux différents mécanismes qui peuvent venir influencer son passage du temps. Nous allons alors aborder l'adaptation à la prison dans la prochaine section.

4.4 L'adaptation à la prison

La quatrième catégorie thématique est l'adaptation à la prison. Nous allons d'abord discuter de la nouvelle réalité temporelle à laquelle le détenu est confronté. Ensuite, nous allons aborder les relations que les détenus peuvent entretenir avec les autres détenus et l'influence que ces relations ont sur son adaptation à cette nouvelle réalité temporelle. Puis, nous allons discuter de la cohabitation avec les autres détenus, la relation que le détenu entretient avec le monde extérieur et finalement des différentes façons qu'il peut se tenir occupé.

4.4.1 La nouvelle réalité temporelle

Dans cette section, nous allons aborder la nouvelle réalité temporelle à laquelle Jimmy est confronté. Dans un premier temps, il cherche à fuir cette réalité en ne pensant qu'à sa libération, mais à un certain point, il devra consentir à l'idée de devoir faire son temps. Ce n'est qu'une fois que cette nouvelle réalité est acceptée, qu'il peut commencer à trouver des solutions pour s'y adapter et y faire face.

La prison étant un monde nouveau et inconnu du détenu, celui-ci doit trouver des façons pour s'adapter à ce nouvel environnement et accepter sa situation. Dans un premier temps, Jimmy doit faire face à sa nouvelle réalité et au temps qu'il a à faire en détention. « The neon and concrete of the casinos soon fade to a vast empty sky and endless miles of desert. Feels like watching one's life trickle out like sand from an hourglass. Thinking my life is really over now, that things can't possibly get any worse than this » (p.25). – « Trying to think positive, I reassure myself that no

matter how bad conditions are in this prison, it's certainly *not* an extermination camp. My mind gropes for a positive affirmation, settles for *I can survive this – I will survive this!* » (p.26). À son arrivée, le nouveau détenu ne pense qu'à sa libération qui arrivera, il l'espère, plus tôt que tard. « His first phase, two decades ago, was the dream of early release through some legal miracle – a new trial, a successful appeal, a writ, a petition, a pardon, *something*. This fantasy is common to all fish facing Without » (p.229). Jimmy décrit l'incarcération comme un séjour qu'il doit endurer avant de pouvoir enfin retourner en société. Il compte les jours avant sa libération. « I study the calendar on the wall and count the days till my Parole Board hearing and then my release. I come up with 520 days. Not so bad. I can do this, I think. My first hearing is in five months; the next, and final one, a year after that » (p.185).

Ainsi, quand la possibilité de la libération conditionnelle arrive et que le narrateur a des chances favorables de l'obtenir, l'espoir renaît à l'idée que cette épreuve touche à sa fin.

There is a mob in front of the bulletin board outside the caseworker's office in the rotunda. It happens every month when the Parole Board issues the following month's list of "applicants." My heart is pounding. I push through the crowd in what I would consider to be an assertive, rather than disrespectful, manner. [...] Eighteen names and numbers down: LERNER – 61634. My relief is physical, a five-hundred-pound boulder off my chest. I would weep with joy, weep like a bitch-slapped punk, if such a public display of unmanliness wasn't considered so unseemly (p.231-232).

Pensant que sa libération était assurée et prévoyant déjà son retour en société, la nouvelle de son refus arrive comme un choc. Il doit alors faire face à la réalité qu'il devra peut-être passer la totalité de sa peine derrière les barreaux. Le rêve d'une libération anticipée est maintenant détruit. « My M.B.A. brain runs the scenarios over and over. Best case: two more years. Probable case: three or four? Worst case: eight to eleven more. I can't seem to get air – need to get a deep breath. There is a terrible pounding in my ears. So this is how a heart attack starts » (p.266). Le bris de ce rêve oblige alors Jimmy à affronter la réalité de ce que sera son futur et ce que cela implique; cette prise de conscience s'avère extrêmement déprimante :

In the days following my Parole Board denial I am in a daze, a thick fog in which I stumble and then sleep. In my still private cell I sleep around the clock. [...] I trudge through the days like a blind man wading through hip-deep mud. I am indifferent to Kansas and the Car's loud fantasies about exacting some payback from Stanger and the Dirt. I am bone weary, muddy, sluggish, buried deep

beneath a dark mountain. It is quiet here. It is quiet here, down in the abyss (p.389).

Jimmy doit alors affronter cette nouvelle réalité : « [he] got nothin' comin' now » (p.15). En effet, l'institution carcérale ne lui offrira aucune clémence. Que ce soit dans le long processus de prise de rendez-vous, l'isolement cellulaire, les traitements déshumanisants comme les fouilles et les menottes, le refus d'une libération, la perte du temps accumulé pour bonne conduite ou les confinements cellulaires (qui inclut la perte des visites, du temps de récréation et de la cantine), la prison ne lui offrira pas un séjour « facile ». « Kansas explained it this way. "We got nothin' comin'. Punk-ass cops think they're running a fucking supermax lockdown in the Fish Tank. It's outta line. No books, no canteen, no weight pile, no yard time, gotta eat in your fucking cell – it's scandalous!" » (p.50). Il en est de même dans ses relations avec les autres détenus. S'il manque de respect et n'a aucun contact, marchandise ou service à offrir, il se retrouvera alors dans le bas de l'échelle hiérarchique des détenus (ce que nous aborderons plus en profondeur dans la section *Les relations avec les autres détenus*). Un faible statut l'empêchera d'avoir accès à des effets personnels de meilleure qualité et il aura également un accès restreint à la cantine, ce qui ne rendra donc pas son incarcération plus confortable.

You got... nothing? No estapillas? No tailors? No tienes jalapeños? Then you're burnt – watchu got, amigo, is exactamente nada! Nothin' coming! Watchu got is lost laundry, shredded laundry, wet laundry returned to you because your hand don't call for no dry cycle. Watchu got is some quality time with you state soap and sink – hand-scrubbing your shit (p.158).

Jimmy doit alors accepter sa nouvelle réalité. Ce qui l'aide à faire face au temps qu'il doit faire en détention est la mise en perspective de sa sentence par rapport à celle des autres détenus. Ainsi, comparativement au temps que d'autres détenus doivent faire en détention, sa propre sentence paraît relativement moins longue.

Now Chico's looking for a chess game to get his mind off his troubles. And listening to his problems has suddenly lifted me at least partially out of my own abyss of self-pity. There's nothing like the incomparable misery of a friend to put one's own concerns into perspective. So I have a few more years to do. So what? It's not like I had any grand plans for the new millennium other than becoming a dot-com billionaire. Chico will live out the rest of his life here. He will die here. Alone. I shake off some more of the mud from the abyss (p.390).

Ce temps sera tout de même difficile et aucune clémence ne lui sera offerte, il devra faire son temps et seulement lui peut le faire. Il est donc préférable de le faire de façon la moins difficile

possible. « “Yogee, I didn’t mean to get up in your business or disrespect you. You’re right about one thing dawg. In here, we all got to do our own time. Ain’t nobody gonna do it for you. You know what I’m sayin’?” And for once, I do » (p.83). – « Do your own time... or someone will make you do theirs » (p.171). Une fois qu’il aura accepté qu’il ne peut s’échapper à cette situation, il pourra alors réellement s’intégrer à la vie carcérale et réussir à faire son temps de la façon la plus facile possible, c’est-à-dire réussir à faire passer le temps le plus rapidement possible.

Chico spent his first five years trying, then discarding, other prison lifestyles: sleeping eighteen hours a day, doing drugs, trying religion, pumping iron with the eses, kicking it and jailing it with the homeboys, constant pruno consumption, a suicide attempt followed by a J-Cat stretch with psychotropics, and two horrendously botched escape attempts. The painting, then the books and writing poetry, saved him (p.229).

We pass a pleasant evening pushing pawns and insulting each other. Chico temporarily forgets about the aching vacancy in his upper bunk. My own mud creature is out of the abyss and climbing the banks of a river in purgatory. The creature reaches the top of the bank, shakes off the remaining mud, and stands tall and clean for the first time since my Parole Board results (p.391).

Bref, la prison demande à Jimmy un temps d’adaptation et d’ajustement au nouvel environnement qui lui est imposé. Le rêve d’une libération anticipée l’empêche de réellement accepter sa nouvelle situation et donc de s’intégrer à la vie carcérale. Étant assuré qu’il ne passera qu’un court séjour en prison, la nouvelle du refus de sa libération conditionnelle est un choc et ébranle Jimmy. Il est donc maintenant obligé de faire face à sa réalité et de reconnaître qu’il devra faire son temps en prison, qu’aucune clémence ne lui sera accordée et que tout cela sera difficile. Ce n’est qu’une fois cette réalité acceptée, qu’il peut réellement commencer à s’intégrer à la vie carcérale et apprendre à faire son temps de la façon la moins difficile possible, c’est-à-dire de le faire paraître encore plus lent et pénible qu’il ne l’est déjà. L’adaptation à la nouvelle réalité temporelle est difficile, mais la présence des autres détenus peut aider à faire face à ce nouvel environnement en l’accompagnant dans son ajustement.

4.4.2 Les relations avec les autres détenus

Dans cette section, nous allons discuter du rôle que les autres détenus peuvent jouer dans l’accompagnement de Jimmy dans son adaptation à la prison et aux différentes façons de faire son temps. Nous allons aborder l’importance des relations avec les autres détenus et du statut qui est accordé par les co-détenus au sein de l’établissement.

En prison, pour ne pas rendre l’incarcération encore plus difficile qu’elle ne l’est nécessairement, il est important qu’un détenu entretienne de bonnes relations avec les autres prisonniers. De ce fait, en échange de certains articles, il peut s’acheter des privilèges auprès des autres détenus, comme l’emprunt de livres par exemple, ce qui représente, pour Jimmy, une forme de distraction importante pour faire passer le temps. « Since I get store, I handle the candy and cat litter transactions with Skell. In exchange, Chico lets me pet Belinda and use his grandfathered dictionary and other reference books » (p.225).

Les bonnes relations peuvent également offrir une forme de protection contre l’environnement violent que constitue la prison. En effet, la violence étant prévalente en prison, le détenu doit alors être constamment sur ses gardes et être prêt à se défendre en tout temps. Il ne peut jamais relaxer et doit toujours demeurer vigilant : « “Best watch yo back, O.G. Big Hungry say you be up on his bitch in the muthafuckin’ Shoe. The Hunger be layin’ in the cut fo you – fo sho! Talkin’ ‘bout peelin’ yo onion” (p.148) – « I stride with the demented determination of the born New Yorker, bouncing on my heels, head swiveling to scope out would-be muggers lurking behind parked cars or loitering dangerously in alleyways » (p.221). Ainsi, la protection d’un autre détenu lui étant accordée, Jimmy peut baisser un peu sa garde, tout en étant assuré qu’il sera défendu par ses alliés. « “O.G., you know I can’t write worth a shit. You gotta help me before you roll it up. I already put it on the wire that you’re hitting the yard so my dawgs can watch your back” » (p.137).

S’associer avec un détenu qui détient un haut statut augmentera également le sien. Il aura ainsi accès à plus d’opportunités et il aura droit à des privilèges semblables. « Skell informs me that “your hand don’t call for no freebies yet,” but seeing as how Kansas is my stand-up he can see his way clear to letting me shop from the Private Reserve stock for 50 percent less than plain premium » (p.111). En effet, le statut que détient un détenu a une influence indirecte sur la façon dont va se dérouler son séjour en prison. Un statut élevé permettra, par exemple, d’avoir accès à une cellule privée, et ainsi à une plus grande intimité. « Kansas lives in Lifer’s Row by choice. Even though he is only doing a four-to-ten bid [...] Step into Kansas’ private cell and you momentarily forget you are in prison » (p.215). Le détenu pourra également avoir accès à la marchandise de la cantine à prix réduit ou gratuitement, ce qui lui permet d’avoir une grande diversification de façons pour passer le temps et pour être confortable. « Kansas, of course, doesn’t have to pay anything. His friendship is considered payment enough » (p.111).

Ainsi, s'associer à un mentor – un détenu qui est respecté dans la prison – améliora automatiquement, par alliance, ses relations avec les autres détenus. Ce mentor peut être d'une grande aide pour enseigner rapidement au nouveau détenu le fonctionnement de la prison et comment il doit faire son temps – « Kansas loved nothing better than to be cast in a mentor mode when it came to the art of doing time » (p.48). Il peut l'introduire à son groupe social et ainsi se faire accepter des autres détenus et se faire offrir une protection, lorsque nécessaire. « Kansas introduces me to the Carful of skinheads, some of who I have been greeted by in the yard » (p.197). Cependant, une bonne relation ne peut dépendre uniquement des personnes avec lesquelles se tient un détenu. Celui-ci doit quand même investir du temps et des efforts pour entretenir ses relations. Il doit s'assurer de saluer, jaser et s'amuser avec les autres détenus, même lorsqu'il ne veut pas. « Not wanting to appear completely antisocial, I take a strategic pause every now and then to network and hopefully build some rapport with my fellow guests. I kick it for a minute with some of the dawgs at the Wood Pile » (p.85). Il peut également améliorer ses relations s'il a un service à offrir en échange, comme écrire des lettres, donner des cours de mathématiques ou enseigner les échecs pour qu'il soit perçu comme étant indispensable aux autres détenus.

Bring Chico paper, pencil, and a photograph of your loved one and he will return a wondrous, slightly idealized portrait to your cell in a week. Chico has a backlog of fifteen to twenty customers at all times and a cell overflowing with old grandfathered books (p.227).

Au contraire, une infraction au code des détenus, soit le manque de respect et la délation, est une façon assurée de détruire toutes bonnes relations. Le manque de respect peut survenir de plusieurs façons : en insultant un autre détenu, en pointant quelqu'un du doigt, en s'interrogeant sur la nature de la condamnation, en oubliant de saluer, etc. « Many of the dawgs here do not make a distinction between an enemy who tries to "bitch-slap" him and a friend who simply forgets to say "What's up, dawg?" as a yard greeting. It's all disrespect » (p.170). Ainsi, le détenu doit constamment faire attention à son comportement pour s'assurer qu'il ne manque pas, accidentellement et inconsciemment, de respect à un autre détenu. Ces violations au code des détenus peuvent engendrer de graves conséquences allant jusqu'à des agressions contre la personne. « Homie got a two-foot-long ice pick shoved through his right eye and out the back of his snitch skull. This injury resulted in partial blindness, followed by brain death – in quick succession » (p.225). Si le détenu survit à ce type d'attaque, il devra être transféré dans une cellule de protection, c'est-à-dire l'isolement solitaire, où le temps semble se figer et ne pas vouloir s'écouler : « Upon his release

[from the infirmary] the Dirt make sure he P.C.'s up for the duration of his two-year sentence. The protective custody cellblock, adjacent to the Shoe, is nothing more than a twenty-four-seven solitary confinement lockdown unit » (p.155).

Le maintien de ces bonnes relations a pour but d'éviter de rendre le temps plus difficile pour soi-même, mais également pour les autres détenus. En effet, le comportement d'un détenu n'affecte pas seulement la façon de faire son propre temps. Des conflits peuvent empiéter sur la façon dont les autres détenus décident de passer leur temps, par exemple par l'imposition d'un confinement cellulaire où le temps semble vouloir passer encore plus lentement, ou par l'imposition de punitions supplémentaires, dont l'isolement, la perte du temps accumulé et la perte de la libération conditionnelle. « Kansas and the Car are selling wolf tickets about Stanger – “Smackin’ Spoony was way outta line!” With my Parole Board decision due soon, the last thing I need is a bogus write-up behind the Shit Jumping Off » (p.258). Ainsi, le détenu veut faire son propre temps sans que celui des autres empiète sur le sien. « When you got nothing coming for life, you don’t need any extra shit coming down on you » (p.262).

Bref, similairement aux relations que le détenu entretient avec les gardes, celui-ci doit allouer beaucoup de son temps en prison au développement et à l'entretien de bonnes relations avec les autres prisonniers, et ce à travers les amitiés et les partenariats d'échanges. Le choix de compagnons a une influence importante sur l'expérience carcérale, et indirectement, sur la façon dont le détenu passe son temps. Un bon ami ou mentor l'aidera à naviguer et à s'adapter au monde carcéral plus rapidement et augmentera son statut, ce qui lui permettra d'avoir accès à un plus grand nombre de privilèges, comme une cellule privée (nous abordons l'importance de cet aspect plus en profondeur dans la section suivant *La cohabitation*), ainsi que l'accès à une plus grande panoplie de marchandise et de divertissement (nous aborderons l'importance de cet aspect plus en profondeur dans la section *Se tenir occupé*). Il est donc important pour le détenu de prendre le temps d'entretenir des relations favorables avec les autres prisonniers. Les efforts pour maintenir ces relations doivent être constants, car la moindre erreur peut détruire tout le travail accompli. Malgré les apports que peuvent apporter les autres détenus à l'adaptation de Jimmy au temps en prison, les détenus peuvent également être une source de nuisance, lorsque le détenu a besoin de tranquillité, car il ne peut jamais s'échapper de la promiscuité des autres. C'est ce dont nous allons parler dans la section suivante

4.4.3 La cohabitation

Le détenu doit partager sa cellule avec un autre détenu. Nous allons donc discuter de l'impact de cette cohabitation sur l'intimité. Nous allons également aborder différents types de cohabitation, soit cellule double, ainsi que le bloc cellulaire. Puis nous allons présenter l'isolement cellulaire comme une réponse possible à une trop grande promiscuité et à un environnement souvent trop bruyant.

Le partage d'une cellule avec un autre détenu peut susciter plusieurs inconvénients. Le problème majeur qui survient est l'absence de tranquillité et de silence. En effet, le codétenu de Jimmy parle constamment et ne s'arrête jamais, ce qui le rend fou. Il essaie d'ignorer ses histoires, mais chaque fois, il se fait demander de porter attention et donc ne peut pas y échapper. « “Kansas, will you shut the fuck up!” [...] “Yo, Kansas,’ I being. I’m so weary. Soul-sick. “Listen, dawg – we’re not in Kansas anymore” » (p.97-98). Ainsi, tout répit de conversation est grandement apprécié : « I treasure the one-hour tier time if only because it’s a sixty-minute mental holiday from Kansas’s nonstop war stories » (p.78).

Une autre situation désagréable est l'utilisation de la toilette et le manque d'intimité entourant les activités sanitaires. Une certaine étiquette est mise en place pour accorder le plus d'intimité possible au détenu qui doit l'utiliser. « Kansas makes another dookie announcement. This signals me to roll over on my side and face the wall or the window to afford Kansas a small measure or privacy » (p.101). De plus, l'odeur qui s'en suit est intolérable et ne peut être évitée : « Kansas had to have t least two trays per meal and he got them. By the 6 P.M. head count he would have pumped out eight hundred sit-ups and five hundred push-ups. Between exercise sets he would fart out the aroma of rotten eggs (p.58).

La quête d'intimité dans le bloc cellulaire – habitation de style-dortoir –, contrairement aux cellules à occupation double, est encore plus difficile. L'ambiance est cacophonique : « It was probably more peaceful in Dante’s Inferno. [...] They are all staring at me. I already long for the relative privacy and peace of my two-man Fish Tank home » (p.147). Comme les détenus résidant dans le bloc cellulaire font partie de la population générale, ils ont la possibilité de s'acheter des appareils électroniques (télévision, radio, baladeur). La règle imposant l'utilisation des écouteurs n'étant pas respectée, les bruits de chacun entrent alors en compétition avec ceux des autres. « The woods are urging Jerry to “kick the bitch to the curb!” A couple of boom boxes are cranked up to drown out

the TVs. In retaliation the TVs are turned up even higher » (p.150). Pour éviter le vacarme assaillant du bloc cellulaire, Jimmy profite de toutes les occasions pour s'en éloigner : « I like to get my exercise and entertainment by walking in endless circles around the yard, counting my steps. It's no longer oppressively hot and it beats kicking it in the Inferno with the Jerry Springer Fan Club » (p.152). Lorsque le narrateur quitte finalement le bloc cellulaire, c'est une occasion de célébrer : « O happy day! Free from the kitchen, from the Inferno, from Jerry and Ricki and Montel and whores that may or may not have ass! Back to the sweet peace of a two-man cell » (p.177).

C'est pour cette raison que Jimmy va conclure un marché avec un garde : en échange de son aide pour remplir des papiers de divorce, le garde forgera la liste des cellules pour que Jimmy en soit le seul occupant. « I work out a deal with C.O. Fallon to indefinitely delay assigning me another cellmate. Fallon has no problem with that. It seems he now needs assistance with the not-uncommon second phase of divorce – bankruptcy. I'm down with the forms » (p.262). Cependant, avant d'avoir une cellule à lui seul, il réussissait à trouver un moment de répit et de calme dans l'isolement cellulaire. « All the cells in the Hole are single occupancy – one steel tray per house. I find this very appealing. [...] I'm kicking it now, just chilling. Basking in the cathedral silence of my private suite. They call it solitary confinement, but I consider it solitary freedom » (p.119-120).

Bref, le partage d'une cellule peut être une épreuve difficile. En effet, puisque tout se fait à proximité d'une autre personne, le détenu n'a aucune vie privée ou sentiment d'intimité. Il n'a également aucun contrôle sur ses codétenus et donc la quête de tranquillité et d'intimité devient difficile, voire impossible. De plus, il ne peut pas exiger à son colocataire de se taire ou de faire moins de bruit sans être perçu comme irrespectueux. Il doit donc s'habituer aux bruits et trouver des moyens pour essayer de le bloquer. Il prend alors toutes les occasions qui se présentent pour s'éloigner et échapper à la cacophonie des cellules, comme en allant se promener seul dans la cour. Sinon, l'isolement cellulaire se présente comme une solution à court terme, mais comme ce type d'enfermement devient rapidement intolérable (comme vu dans la section *L'isolement cellulaire*), le détenu cherche plutôt à se procurer une cellule individuelle pour être en mesure de se procurer du temps seul, des moments d'intimité. En plus du manque d'intimité et de vie privée, la détention impose également un éloignement avec le monde extérieur et a ainsi un impact sur les relations que le détenu entretient avec ses proches. Nous allons alors discuter de la relation avec le monde extérieur dans la section suivante.

4.4.4 La relation avec le monde extérieur

Nous allons d'abord vous présenter, l'impact que la distance avec ses proches a sur Jimmy, ainsi que la place des souvenirs pour venir alléger les pensées négatives qu'il a. Puis, nous allons ensuite discuter de l'utilisation que Jimmy fait de son passé pour s'adapter et normaliser les situations qu'il vit en prison.

La distance avec sa famille et ses proches est une réalité difficile à vivre. Jimmy s'ennuie beaucoup de ses filles, de ses parents, de sa sœur et de son frère. Et il se sent coupable d'avoir manqué des événements importants, incluant la mort de son père : « *Sorry I missed you soccer finals, Alana. Sorry I missed you choir recital, Rachel. I turn my face to the cell wall and, not for the first time, sob quietly against the cinder blocks* » (p.186). Toutes les choses qu'il peut garder avec lui, dans sa cellule, et qui lui rappellent ses proches, sont précieuses et leur perte en est douloureuse.

A letter I just received from my daughters is tossed to the ground and shredded beneath the jackboots. A photograph of my girls, Alana and Rachel, taken at Disneyland when they were eleven and ten, is ripped off the wall. The sergeant examines it briefly before tearing it in half and tossing the pieces in the air. Ten-year-old Rachel, smiling up at Goofy, lands a few inches from my face. I smile at her. [...] I'm still looking for my other daughter, Alana, who was grinning up at Mickey in the picture. I hope she is not lost to me forever. [...] I'm drifting somewhere in Disneyland, two small hands holding mine. I don't want to come bac. Not to this (p.96-97).

Se remémorer des souvenirs heureux aide à se remonter le moral, à se rappeler un temps où la vie était plus agréable : « We scream on the rollacoaster, the *cyclone*, Mikey's breath warm and sweet with cotton candy on my face, an endless New York summer soft and sweet with promise. When magic soared and danced and delighted me. Not yet dimmed, not yet denied » (p.220). Mais dans le désir de se rappeler un temps plus joyeux et de s'évader du temps présent, les souvenirs se modifient, ou sont perçus plus favorablement, pour en créer des plus plaisants et ainsi compenser pour sa situation actuelle.

My dad had an emergency house call on that Sunday we were supposed to go to Nathan's in Coney Island. Daddy never did take us to Conney Island that summer, but I remember it anyway – the crunchy sound the French fries made in my mouth and Mikey Screaming in delight on the Cyclone. Sometimes my mind can no longer tell the difference between things that happened and things I just wanted to happen (p.220).

Jimmy fait également allusion à plusieurs événements qui se sont passés avant son arrivée en prison. Dans un premier temps, il fait référence aux différents apprentissages qu'il a eus dans sa vie et qui sont applicables/transférables en détention. Par exemple, il mentionne la formation « Be Here Now » où il a appris à vivre dans le moment présent et laisser de côté toutes pensées négatives :

I glide with the mop between the bed recalling a Future Leaders Management Team-Building workshop. Our five-hundred-dollar-an-hour training consultant stressed the importance of focusing on the moment, on the task right in front of us. We were to clear our minds of aberrant thoughts about lunch and learn to just “be in the moment.” To learn to be effective communicators, effective leaders, we had to first learn how to “be here now.” We called it Be Here Now training. And now I finally have some use for it, melding with the mop, giving myself over to the awe and mystery of living in the moment. I finally lay the mop down and face the room. I am transformed, like an est novitiate who finally “gets it” (p.165).

Dans un deuxième temps, il compare beaucoup ses expériences en prison avec des expériences similaires vécues antérieurement.

It occurs to my corporate cubicle-shaped brain that kicking it may be a primitive precursor to Networking. That perhaps all corporate Strategic Alliances and Mergers have their roots in the basic human desire either to not get hurt or to be part of something bigger and more powerful than oneself. Because I got nothin' but time, I decide to elevate this thought to a real even loftier that Merger and Acquisition Theory. I'm think about the historical attraction of organized religion and the current craze for unorganized spirituality with its attendant Higher Power (p.86).

Cette comparaison lui permet de normaliser son expérience carcérale en démontrant que, même si le contexte est différent, les mêmes pratiques et principes sont en jeu. Par exemple, lorsqu'il travaillait dans un bureau, il avait une agrafeuse personnalisée qui lui permettait de se distinguer de ses collègues, tandis qu'en prison, il a une ceinture en sa possession, ce que peu de nouveaux détenus peuvent posséder. Il témoigne également de la similarité entre les rencontres pour alcooliques anonymes en prison et celles en communauté :

The A.A. meetings in prison are just like the ones back in the world – except for the wolf tickets and the violence. The 12-Step Guide to Meeting Etiquette (still awaiting a publisher contains strict admonitions against “cross-talk” – interrupting someone who is “sharing,” or worse, directing one's own

comments at someone else in the meeting, usually with a nonspiritual intent (p.245).

Bref, la distanciation avec ses proches est une réalité qui semble être douloureuse et il est important pour Jimmy de garder des lettres ou images qui lui rappellent sa famille et de se remémorer des souvenirs joyeux qu'il a partagés avec elle. Ses souvenirs servent d'échappatoire mentale où il peut s'évader et se perdre dans un souvenir/moment heureux, dépourvu de négativité et de désespoir et ainsi avoir une pause de ce qu'il ressent et vit en détention. Il passe également beaucoup de temps à comparer ses expériences carcérales à ses expériences antérieures dans le but de trouver des similitudes entre les deux et ainsi normaliser et rendre familiers et moins déconcertants les événements qu'il vit en prison. L'utilisation des souvenirs et du passé pour gérer la douleur liée à la distance de ses proches et pour s'adapter à la prison, Jimmy doit également développer différentes façons d'occuper son temps pour qu'il passe plus rapidement.

4.4.5 Se tenir occupé

Dans cette section, nous allons aborder les différentes façons employées par Jimmy au cours de son incarcération pour occuper son temps, que ce soit par l'écriture, la lecture, les échecs, le travail, ou l'offre de services.

En prison, « days curl like dying leaves » (p.63), surtout lorsque les détenus résident dans le *Fish Tank* où ils sont enfermés vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils n'ont pas de temps de récréation, n'ont pas accès aux visites, à la cour, à la salle d'entraînement et à la cantine : It's like a supermax lockdown. Worse – don't even get no yard time, no weight pile, no nothin' » (p.28). L'absence de distraction mène le détenu à chercher désespérément des formes anodines de divertissement : « Besides, I had been studying the patterns of mold and wall sweat on the ceiling » (p.44). Il est important que le détenu se trouve une distraction pour pouvoir s'évader de ses pensées douloureuses. « Too much time to think in these cells. Avoid self-pity at all costs » (p.186).

Une fois que le nouveau détenu a accès à la cour, au temps de récréation et à la cantine, il essaiera et adoptera différents passe-temps pour rendre son temps en prison moins pénible. La forme de divertissement privilégiée par Jimmy est l'écriture. L'écriture est, pour lui, une forme d'évasion de l'esprit et de thérapie où il peut se vider de ses pensées négatives. « I have decided that if I am to keep my sanity in the days and perhaps years to come, I will need a personal therapist, even if it's only in the form of this... what? Diary? Journal? Maybe it's going to be a really long letter to

my kids, to read when they are older, or just some notes to the outside world » (p.11). Il trouve également beaucoup de bonheur à aider son codétenu à composer une annonce dans le journal pour lui trouver une correspondante, et subséquemment, à l'aider à échanger des lettres avec elle. « I'm kicking it with Kansas in his cell, reading Mary's third letter to him (me). She is deeply moved by Kansas's letters, their tone of humility, kindness, tolerance, and love for all of God's children. (I may have gotten a bit carried away with this pen-pal project) » (p.264). Ce passe-temps s'est ensuite transformé en service qu'il offre à tous les détenus illettrés qui ne peuvent répondre aux lettres de leurs proches :

Thanks to Kansas's recommendation (unsolicited) and good word-of-mouth, I am now doing a brisk barter business, reading and writing letters in exchange for civilian clothes, tailors, Gummi Bears, and Hershey's Kisses for Spoony. For two full decks of tailor I'll even write a "love poem" to a dawg's "fiancé" (p.222).

Son autre grande passion est la lecture. Dans le *Fish Tank*, Jimmy est impatient de pouvoir mettre enfin la main sur un roman : « More than anything, I wanted to get my hands on a book – any book » (p.60). Il reçoit le New York Times tous les dimanches et dès qu'il a accès à la cantine, il en profite pour se procurer suffisamment de livres pour pouvoir survivre à un confinement cellulaire. « I retreat to my still private suite in cellblock 4. If the Morlocks want me, they will have to come for me. I'm ready for a long lockdown – plenty of store and a stack of novels. For the next five days my good and great companions are Joyce, Hemingway, and Irwin Shaw » (p.185). Il établit également une entente avec un autre détenu pour avoir accès à une panoplie de livres qui sont désormais interdits en prison, mais qui sont protégés par une clause grand-père pour tous les détenus qui les possédaient avant qu'une réforme du système pénal soit mise en place : « Chico's upper bunk, in addition to nesting Belinda, houses a small library of grandfathered books sent in years ago by his large and still supportive family. Philosophy, religion, sociology, psychology, and anatomy texts rise to the ceiling along with mounds of novels » (p.230).

Lorsque Jimmy est dans le *Fish Tank* et qu'il n'a pas accès au temps de récréation, il est envieux de ceux qui peuvent jouer aux échecs, aux dames et aux cartes. Il chérit le moment quand il pourra finalement y participer. « When Kansas wasn't monopolizing the cell door, I watched all these privileged activities with a painful envy » (p.60). Lorsqu'il se trouve enfin en population générale, il passe une grande partie de son temps à jouer et à enseigner les échecs : « This is street chess. No chess clock, move fast and bang your pieces down to distract or intimidate your opponent. If the

banging doesn't work, it's considered acceptable to taunt your opponent, his sister, his mother, whatever it takes. I'm loving it! » (p.80).

Le passe-temps principal en prison, pour la majorité des détenus, est de simplement se tenir avec d'autres détenus, converser, échanger des histoires, rigoler et se moquer les uns des autres, que ce soit durant une partie d'échecs, à l'intérieur des groupes sociaux, ou en privé dans les cellules.

We pass a pleasant evening pushing pays and insulting each other. Chico temporarily forgets about the aching vacancy in his upper bunk. My own mud creature is out of the abyss and climbing the banks of a river in purgatory. The creature reaches the top of the bank, shales off the remaining mud, and stands tall and clean for the first time since my Parole Board results. [...] And we laughed and joked and wolfed away the day. It's good to have a brother in prison (p.391-392).

À chaque fois que Jimmy se tient avec un *Old Head*, c'est-à-dire un détenu qui est en prison depuis plusieurs décennies, il en profite pour écouter ses histoires. En effet, ces derniers aiment parler de leur expérience carcérale, du bon vieux temps en prison et de leurs histoires criminelles. Qu'elles soient vraies ou non, ces histoires apportent toujours un récit coloré et divertissant qui permet de changer les idées. « So I sit in the dirt playing chess with the Old Heads, listening to the stories. Respectfully. Listen as they continually reinvent and refresh the decades of hard time until the past glimmers, if only in their hearts. I listen. Because I, too, need a Camelot of the heart » (p.173).

La cour est ouverte tous les jours de sept heures au coucher du soleil. Nous pouvons retrouver les détenus dans le terrain de basketball, de handball, dans la zone d'entraînement ou à marcher autour de la cour. Jimmy opte pour marcher tous les jours et il passe son temps à compter compulsivement ses pas.

I count my steps trying to calculate how many laps will equal a mile. It seems very important to know this. Fifty paces, pass the handball court, reach the fence, turn right. Seventy paces, pass the Wood Pile, make a right at the fence. Then fifty paces alongside the basketball court, sharp right, and complete the lap with seventy paces. Then repeat (p.85).

Puis, lorsqu'il n'a pas accès à la cour pour s'exercer, il suit un régime d'entraînement et de conditionnement dans sa cellule :

This morning, with an unawed Spoony looking down from his crib, I knocked out fifty push-ups (hands close-in to work the chest), 150 sit-ups, took a five-minute break, then repeated. I filled the four-gallon plastic wastebasket (Skell

only charged me a bag of Gummis) with water. Did a few sets of curls, fingers grasping the plastic lip (p.213).

Une bonne façon d'occuper son temps en prison est d'avoir un travail ou des tâches à accomplir sur une base régulière. Par exemple, lorsqu'il travaille comme assistant juridique, Jimmy doit faire le tour de la prison tous les matins pour distribuer les livres juridiques demandés. Tous les vendredis, il doit aussi assister aux audiences disciplinaires pour prendre en note les sanctions imposées.

Every Friday I join Caseworker Ringer for the disciplinary hearings. Sergeant Stanger drags in up to thirty accused convicts during the course of a long day. "Your job," Ringer likes to explain to me, "is to shut the fuck up and write down the punishments imposed – the sanctions – after I find the fuckups guilty. They had plenty of time to send you a kite and consult with you before the hearing (p.204).

Puis, il trouve également satisfaction en donnant des cours de mathématiques et d'anglais à ceux qui en ont besoin :

Rather than deal with this nightly deluge, I obtained permission from Wally to just conduct a math and English class twice a week in the library. Open-door policy and I don't record "tardis." [...] An hour later I'm wrapping the session up with some applied mathematics, inspired by my surprising encounter with Two-Tears. [...] It's moments like this that make teaching a rewarding avocation. Almost (p.252-255).

La cantine permet aussi d'avoir accès à différentes formes de divertissement. En effet, le détenu peut y acheter entre autres une télévision, une radio, un baladeur et des livres. Ainsi, grâce à la marchandise achetée à la cantine, Jimmy peut se tenir occupé même en cas de confinement cellulaire : « For the next five days my good and great companions are Joyce, Hemingway, and Irwin Shaw. At 5 P.M. I turn on my thirteen-inch TV to watch whatever prison movie is being shown from the central VCR » (p.185). Lorsqu'en confinement cellulaire, les interactions au travers de la porte peuvent également être une source de divertissement, soit en communiquant à travers la porte - « he was yelling out the door to his wood dawgs in the other cells. When he just wanted to chat with our neighbor in cell 46, a sunken-cheeked crankhead called Big Bear, he'd scream through the air vent in the cell wall » (p.58) – ou, lors des fouilles de cellules, en riant et en lançant des cris d'animaux pour distraire et désorienter les chiens renifleurs à la recherche de drogues. « "Fuck! It's on, O.G. It's coming down, dawg!" Kansas is thrilled. This is the happiest

I have seen him. [...] Kansas is flat on his face, barking and screaming under the door, his face ablaze with a mad ecstasy » (p.91-94). L'arrivée de nouveaux détenus est un événement important en prison. Tous les détenus s'arrêtent pour observer les nouveaux arrivants et ainsi, évaluer qui a le potentiel de rejoindre leur gang, qui sera facilement exploitable et prendre note de leurs possessions. « On my way back to the Inferno to roll up my stuff, I stop to watch the latest county jail van disgorge a new batch of fish. This being a great prison spectator sport, I am soon surrounded by a crowd of convicts checking out "the meat" » (p.178). Finalement, quand rien ne peut distraire Jimmy de ses pensées négatives et de son désespoir, il se résigne à dormir toute la journée : « I roll against the damp cinder block wall. Close my eyes. In the joint, sleep, I am told, is a man's best friend » (p.77).

Bref, le temps en prison semble passer extrêmement lentement. Le détenu doit donc trouver différentes façons de se tenir occupé et d'écouler le temps le plus rapidement possible pour que son esprit ne puisse pas se reposer et donc être envahi par des pensées négatives et le désespoir. Selon Jimmy, certaines formes de confinement sont pires que d'autres. Par exemple, la détention vingt-quatre heures sur vingt-quatre se vit de façon beaucoup plus difficile et lentement que la détention en population générale, car il n'a pas de divertissement pour occuper son temps versus avoir la possibilité de sortir de sa cellule et de s'adonner à différentes activités. Jimmy essaie donc plusieurs types de divertissements et profite de toutes distractions qui se présentent à lui pour trouver des passe-temps efficaces en fonction de ses besoins. Ainsi, lorsque Jimmy est déprimé, voire désespéré, il n'a de l'énergie que pour dormir. Par contre, c'est passer du temps avec ses amis à jouer aux échecs et à rigoler qui l'aident à se sortir de ce désespoir. Pour se délasser de toutes pensées noires, c'est l'écriture qui lui permet de s'en tirer, tandis que pour relaxer avec une certaine insouciance, il préfère jouer aux échecs. Il trouve aussi une grande satisfaction et accomplissement personnel lorsqu'il aide les autres, soit dans l'écriture ou en mathématique.

CHAPITRE 5 – INTERPRÉTATION

Dans ce chapitre, nous nous consacrons à l'interprétation de nos résultats dans le but de répondre à notre question de recherche, soit : Dans l'œuvre autobiographique *You've Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish* de Jimmy Lerner (2002), comment la dimension temporelle de l'incarcération est-elle présentée et comment décrit-on son influence sur l'expérience carcérale du détenu?

Lors de notre revue de littérature, nous avons exploré la place centrale que prend la dimension temporelle dans l'expérience carcérale des détenus. Ainsi, en nous inspirant de ces travaux, nous allons démontrer comment se présentent différents aspects de la dimension temporelle de l'incarcération, ainsi que la façon dont le narrateur décrit lui-même l'importance de la dimension temporelle dans sa propre expérience de la détention. Dans un premier temps, nous allons aborder différents aspects de la dimension temporelle et comment celle-ci est vécue par le détenu. Dans un deuxième temps, nous explorerons les différents éléments qui rendent la perception du temps carcéral comme plus difficile à vivre. C'est ce que nous appelons le « temps difficile ». Puis, nous abordons, inversement, les différents aspects qui peuvent rendre le temps carcéral plus facile, soit ce qu'on désigne ici comme le « temps facile ». Nous avons organisé ce chapitre selon ces trois aspects dans le but de suivre la trame narrative soulevé lors de la lecture de l'autobiographie. En effet, l'auteur nous présentait la dimension temporelle présente en prison et sa difficulté d'accepter cette nouvelle réalité. Une fois cette réalité temporelle acceptée, l'auteur pouvait alors faire certains choix pour que son temps en prison se passe, soit très lentement (temps difficile) ou le plus rapidement et aisément possible (temps facile). Nous avons ensuite mobilisé les trois conceptions du temps discutées dans notre cadre théorique, soit le temps physique, le temps social et le temps subjectif, dans le but de répondre à nous deux sous-questions de recherches : comprendre la temporalité carcérale et ses caractéristiques, ainsi que comprendre comment cette temporalité est vécue par Jimmy et comment il s'y adapte.

5.1 La dimension temporelle

Dans cette section, nous allons aborder comment se présente la dimension temporelle dans l'incarcération d'un détenu. Nous allons tout d'abord discuter de la détermination de la peine en fonction du temps, ainsi que l'organisation du temps comme unité structurelle de la vie en prison. Nous allons également aborder la perte d'autonomie, les temps d'attente, la présence constante du

regard de l'autre, ainsi que le sentiment d'impuissance et de désespoir quant au temps à passer en détention.

Comme Moran (2015) le mentionne « time is the basic structuring dimension of prison life » (p.47). En effet, la sévérité de la sentence est essentiellement mesurée en fonction de sa durée, soit une peine de privation de liberté d'une durée déterminée qui se calcule en années ou en mois. Notre analyse démontre que Jimmy a un sentiment d'impuissance et de perte de contrôle total quant à son futur. Il n'a aucune influence sur la durée de sa peine et sur son admissibilité à la libération conditionnelle. Dans les deux cas, la décision est entre les mains d'une tierce personne, ce qui induit énormément d'anxiété, car il n'a plus d'autonomie, n'a aucune influence sur la gestion de son temps présent et futur et ne sait plus à quoi s'attendre. En plus de la détermination de la peine, la structure institutionnelle de la prison implique également une portée temporelle. L'aspect routinier du régime carcéral fait que tous les jours se ressemblent; les repas, l'heure de récréation, le compte officiel, les heures de travail sont toujours planifiés selon le même horaire. En plus de l'organisation complète de la journée selon une routine rigide et constante, l'incarcération est également structurée en différentes phases, soit trente jours en tant que nouveau détenu, quatre-vingt-dix jours de détention dans un bloc cellulaire pour ensuite rejoindre la population générale.

Martel (2006) avance que l'emploi du temps strict et immuable du détenu lui offre un cadre de référence sur lequel il peut compter pour comptabiliser le temps et connaître à quel moment de la journée il est rendu. Similairement à ce qu'il raconte, nous avons constaté que, lorsqu'il n'a plus accès à ses repères temporels habituels, la routine institutionnelle rigide permet à Jimmy de prédire le moment de la journée en fonction des différents repères temporels qui balisent cet horaire. C'est encore plus frappant lors de la détention solitaire (vingt-quatre heures sur vingt-quatre), alors que le détenu ne peut se fier qu'à la composition du repas qu'il reçoit pour savoir si c'est le matin, le midi ou le soir. Cette perte de repères temporels peut s'avérer désorientant; il ne peut voir le temps passer, donc celui-ci semble se figer et passer très lentement. Le détenu ne semble plus être capable de différencier les jours les uns des autres. Le même constat est corroboré par Matthews (1999) lorsqu'il rapporte que l'homogénéité des journées induit la perte d'une chronologie temporelle où le présent du détenu se confond avec son futur, ainsi qu'avec passé.

Similairement à ce que rapporte Wahidin (2006), la perte d'autonomie temporelle est également due au fait que le détenu est placé dans un état constant d'attente : en attente pour sa libération, en

attente pour une réponse à ses demandes, en attente pour un rendez-vous. En effet, toutes les démarches entreprises en détention imposent un temps d'attente. Le temps d'attente se manifeste d'abord dans les déplacements du détenu. Celui-ci doit avoir l'autorisation avant de pouvoir se déplacer (le type de détention dans certaines phases de l'incarcération empêche le détenu de sortir de sa cellule); ensuite, il est restreint dans les moments de la journée où il peut se déplacer (heure de récréation ou de travail attribué); il doit aussi attendre qu'un garde lui accorde accès en lui ouvrant la porte. Comme Moran (2015) le démontre, l'autonomie, la liberté et la mobilité sont étroitement reliées. La perte d'autonomie est ainsi ressentie à travers la perte de contrôle sur ses propres mouvements. Nous constatons également que Jimmy, privé dans la gestion de ses déplacements (pas seulement pouvoir se déplacer où il veut, mais également pouvoir se déplacer quand il veut) perd alors un sentiment de contrôle, d'autonomie et de liberté.

L'attente place aussi Jimmy dans une situation de dépendance totale envers l'institution carcérale. Le contrôle que cette dernière exerce sur les détenus quant à leurs déplacements et le suivi des demandes déresponsabilise le détenu et le place en situation de subordination, ce qui crée un sentiment d'incertitude et d'impuissance face à leur situation et aux décisions prises à leur égard (Rostaing, 2012 : 51). En effet, notre analyse démontre que cette perte d'autonomie semble au cœur de l'expérience carcérale. Il est ainsi complètement dépendant et sous le contrôle des gardes et de l'institution pour prendre ce type de décision, ainsi que de l'attente imposée avant leurs réalisations. De plus, cette position de dépendance est vécue comme dénigrante, car il doit constamment attendre et compter sur quelqu'un d'autre pour être en mesure de combler ses besoins essentiels.

La surveillance des détenus, selon Foucault (1976), est un élément essentiel du dispositif disciplinaire par lequel s'exerce un contrôle constant sur la personne. Semblablement à l'analyse de Cohen & Taylor (1981), nous avons également constaté que lors de sa détention, Jimmy est continuellement surveillé, ce qui l'empêche d'avoir un sentiment de vie privée. Comme le démontrent Toch (1992) et Tschanz (2020), même dans sa propre cellule le détenu n'est pas à l'abri de cette intrusion des autres dans sa vie privée. Bien que cet élément soit, avant tout, ancré dans la dimension spatiale de l'incarcération, il a tout de même une influence sur sa dimension temporelle. En effet, comme le rapporte Medlicott (1999), l'espace et le temps sont interconnectés et ne peuvent être séparés que pour des motifs analytiques. La dimension temporelle et la

dimension spatiale sont co-constitutives à toutes expériences où l'espace agit sur le temps et vice versa (Moran, 2015). Ainsi, nous constatons que la cellule, malgré qu'elle soit l'endroit le plus intime pour le détenu, ne peut lui offrir un véritable endroit pour se réfugier. En effet, le détenu n'a accès à aucun instant d'intimité, à de moments qui lui sont propres, qui lui appartiennent totalement, où il peut être seul avec lui-même. Son temps personnel est constamment assailli par les autres – que ce soit par la présence des autres détenus ou la surveillance constante imposée par les gardes –, par leur présence/regard, par le bruit qu'ils produisent. Il ne peut donc jamais complètement relaxer.

Nous constatons donc que la nouvelle réalité dans laquelle se trouve Jimmy induit beaucoup d'anxiété concernant ce qui l'attend en prison. Face au sentiment d'incertitude et d'insécurité concernant son incarcération, le nouveau détenu a de la difficulté à reconnaître et concevoir ce que représente réellement faire du temps en prison. Comme Medlicott (1999) le rapporte, malgré qu'il puisse supporter la douleur et l'implication qu'apporte une courte sentence, la douleur et la conscience d'une longue sentence sont, quant à elles, difficilement envisageables, voire impossibles à supporter. De ce fait, nous constatons que, pour soulager son anxiété, pour ne pas devoir affronter sa nouvelle réalité et être assailli par des pensées négatives, le narrateur se perd alors dans un fantasme d'une libération anticipée. L'incarcération n'est alors qu'une épreuve difficile qu'il doit traverser avant de retourner, le plus rapidement possible, en société. Il se convainc également que, par son comportement exemplaire en prison, il possède un certain contrôle ou influence sur la décision de la Commission des libérations conditionnelles, ce qui le mène à croire qu'il obtiendra rapidement sa libération conditionnelle. Ce rêve devient son seul espoir, ce qui lui permet de tenir le coup et de naviguer, de façon relativement positive, à travers cette épreuve de l'incarcération.

Dès lors, lorsque son rêve d'une libération anticipée est détruit suite au refus de la Commission, bien que son dossier soit favorable à son obtention, Jimmy est sous le choc. La réalisation de son impuissance et qu'il ne possède aucun contrôle sur le temps de sa sentence la, ainsi que la reconnaissance de la possibilité qu'il devra passer la totalité de sa sentence en détention le plonge dans le désespoir. Comme le titre de l'autobiographie le souligne, en prison, « *you got nothing coming* ». Le détenu doit alors prendre conscience de l'état de sa situation et accepter le fait que le temps en détention est extrêmement difficile et générateur d'anxiété et de désespoir, qu'aucune

clémence ne lui sera accordée et donc qu'il est obligé de faire son temps et ne peut pas passer par-dessus. Une fois cette réalité acceptée, un choix s'impose à lui. Dû à l'obligation de faire son temps, il a alors le choix de le faire de façon la plus difficile possible (« *hard time* ») ou de façon la plus facile possible (« *easy time* »). C'est de cette dichotomie entre le temps difficile et le temps facile que nous explorerons dans les prochaines sections, en commençant par le temps difficile.

5.2 Le temps difficile

La temporalité carcérale, avec toutes ses privations, transforme l'incarcération du détenu en une expérience encore plus pénible et souffrante (Vacheret & Lemire, 2007). Un thème important que le narrateur apporte à plusieurs reprises est que le temps en prison est, en soi, extrêmement lent et pénible et que le détenu doit accepter que cette temporalité est et sera sa réalité pour les prochaines années. Cependant, il y a certaines actions ou comportements que le détenu peut adopter qui rendront son temps en prison encore plus difficile qu'il ne l'est déjà ou qui l'aideront à passer son temps plus facilement. Dans cette section, nous aborderons trois situations spécifiques, que nous avons identifiées lors de notre analyse, qui contribuent à rendre l'expérience temporelle de l'incarcération encore plus difficile qu'il ne l'est déjà, soit les punitions supplémentaires, les mauvaises relations avec les gardes et les mauvaises relations avec les autres détenus. Nous caractérisons un « temps difficile » par l'ennui et l'absence d'un environnement stimulant menant ainsi un individu à porter la majorité de son attention sur le passage du temps, le percevant alors comme étant plus long et pénible. En effet, plus l'attention est portée sur l'aspect temporel d'une activité, plus sa durée sera perçue comme étant longue (James, 2014; Wittmann, 2014; Zakey, 2014).

5.2.1 Punitions supplémentaires

Dans cette section, nous allons discuter de l'isolement et du confinement cellulaire, ainsi que des pertes de privilèges qui en découlent. Nous allons ensuite aborder l'exacerbation des effets négatifs que ce type de détention a sur le détenu.

Au travers de son incarcération, lorsque le détenu commet une infraction aux règles institutionnelles ou refuse de se conformer à un ordre, il peut encourir une sanction qui prendra la forme d'un séjour en isolement cellulaire ou d'un confinement cellulaire imposé à l'ensemble de la population carcérale. L'isolement cellulaire est la forme de punition privilégiée qui vient s'ajouter à la sentence originale. En isolement, ainsi qu'en confinement cellulaire, le détenu est

incarcéré vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, il n'a plus accès au temps de récréation, aux visites, aux téléphones et en cas d'isolement cellulaire seulement, au contrôle de sa lumière et à ses effets personnels pour s'occuper.

Dans sa recherche sur les femmes et l'isolement cellulaire au Canada, Martel (2006) démontre que le contrôle exercé sur le détenu, dans ce type d'incarcération, est encore plus grand qu'en détention générale. Lors de notre analyse, nous constatons un résultat similaire, soit que la perte d'autonomie et le sentiment de dépendance sont plus élevés en isolement cellulaire. La perte de distraction, ou la source limitée de celle-ci se vit de façon très pénible, car la seule chose que le détenu peut faire est de réfléchir; penser au temps qu'il lui reste à faire, aucune distraction aux pensées négatives, ce qui le mène à percevoir le temps comme très long et qui ne semble pas vouloir s'écouler. Ainsi, l'isolement et le confinement cellulaire exacerbent l'insécurité, l'anxiété, le sentiment d'impuissance et de désespoir et la perte d'autonomie déjà présent en détention. De plus, la perte de privilèges et de distractions qu'engendre ce type de détention mène le temps à être perçu encore plus long qu'il ne l'est déjà. L'imposition de l'isolement et du confinement est dépendante des gardes. La relation que le détenu entretient alors avec les gardes peut être déterminante sur la mise en place de ce type de détention.

5.2.2 Mauvaises relations avec les gardes

Dans cette section, nous discuterons de l'influence que les gardes ont sur la façon dont le détenu fera son temps. Nous allons aborder la situation de dépendance du détenu face aux gardes, ainsi que de l'impact des mauvaises relations entre les détenus et les gardes.

En ce qui a trait aux relations avec les gardes, le détenu se trouve sous leur contrôle et ne détient aucune autonomie quant à la prise de décisions à son égard. Le détenu se trouve alors dans une relation de dépendance totale face aux gardes. Il est donc à son avantage de rester respectueux et d'entretenir de bonnes relations avec ces derniers, car ce sont eux qui détiennent le contrôle et qui peuvent imposer leurs décisions. Ainsi, nous avons constaté dans notre analyse que si un détenu manque de respect à un garde, l'insulte ou désobéit à ses ordres, il peut devenir la cible de représailles, soit par la perte de ses effets personnels ou par l'isolement cellulaire, ayant ainsi un impact sur la façon que le détenu passera et vivra son temps.

Les délais d'attente dans la réponse aux demandes déposées par les détenus peuvent être prolongés, augmentant ainsi un sentiment de dénigrement du soi. Le détenu peut également être soumis à une

surveillance accrue de la part des gardes dans le but de déceler une infraction commise. La surveillance constante inhérente à l'incarcération empêche déjà le détenu de bénéficier de moments d'intimité où il peut s'y réfugier et relaxer. L'augmentation de la surveillance empêche en effet le détenu d'avoir accès à ses moments d'intimité qui sont, au départ, déjà rares. Puis, comme nous allons l'aborder plus en profondeur dans la section *L'occupation du temps*, le temps carcéral est vécu extrêmement lentement et le détenu a besoin de distraction pour qu'il puisse se changer les idées et faire passer le temps plus rapidement. S'il se fait confisquer ses effets personnels, le détenu n'aura plus de distraction et il sera alors submergé par des pensées négatives. C'est pourquoi l'isolement cellulaire est si pénible et long; le détenu ne peut rien faire d'autre que de réfléchir. Ainsi, il est nécessaire que le détenu consacre son temps à entretenir de relations favorables avec les gardes, sinon son attention ne pourra être portée que sur le passage du temps, le faisant paraître alors encore plus long. En plus du temps que le détenu doit consacrer à ses relations avec les gardes, il doit passer tout autant de temps à entretenir ses relations avec les autres détenus, car ceux-ci peuvent avoir un impact important sur la façon qu'il passera son temps lors de sa détention.

5.2.3 Mauvaises relations avec les détenus

Dans cette section, nous allons aborder l'impact que de mauvaises relations peuvent avoir sur la détention du détenu. Nous allons discuter de l'importance du respect à l'égard des autres détenus, et des représailles s'il y a perception d'un manque de respect. Puis, nous allons ensuite parler de l'importance de faire son propre temps et de ne pas interférer dans celui des autres détenus.

Pour ce qui est des relations que le détenu entretient avec les autres personnes incarcérées, celles-ci peuvent avoir un impact important sur l'expérience carcérale du détenu, puisqu'elles peuvent rendre le temps en prison beaucoup plus long et pénible. La prison possède un ensemble de règles et de normes informelles à suivre sur la façon qu'un détenu doit se comporter à l'égard des autres détenus. Or, tout manquement à ce code pourra être sanctionné par les autres détenus (Cohen & Taylor, 1981; Vacheret & Lemire, 2007). Dans notre analyse, le respect est la règle primordiale qui ressort que le détenu se doit de respecter à faute de quoi il sera victime de représailles sévères des autres détenus. Si ce sont des représailles physiques et qu'il survit à celles-ci, il devra alors compléter sa sentence en détention préventive, c'est-à-dire en isolement cellulaire vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour sa propre protection. Comme mentionné plus haut, l'isolement

cellulaire est vécu de façon très pénible. Puisqu'il n'y a aucune distraction, l'attention du détenu est portée au passage du temps et il sera alors perçu comme étant plus long et ne voulant pas s'écouler. Le détenu doit alors constamment monitorer son comportement pour ne pas qu'il soit perçu comme irrespectueux de la part des autres détenus.

Les conduites adoptées par un détenu qui risque de rendre l'incarcération plus difficile pour les autres détenus sont également très mal vues. Le temps carcéral est déjà long et pénible en soi, il ne faut donc pas causer d'inconvénients supplémentaires aux autres détenus. Par exemple, une bagarre peut conduire à un confinement cellulaire pour l'ensemble des détenus. Ainsi, dû au comportement d'un détenu, toute la population peut se retrouver confinée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Chaque détenu doit faire son propre temps et n'a pas à faire celui des autres. Tel que rapporté par Vacheret et Lemire (2007), le détenu qui rend l'incarcération plus difficile pour les autres subira des répercussions importantes de leur part. Contrairement au temps difficile engendré par de mauvaises relations avec les autres détenus et avec les gardes, en plus de l'imposition de sanctions supplémentaires, le détenu peut également adopter des comportements ou stratégies qui l'aideront à passer son temps de façon le plus rapide possible, ce que nous aborderons dans la section suivante.

5.3 Le temps facile

Inversement, malgré le caractère insupportable de l'expérience carcérale, le détenu peut adopter certains modes d'adaptation ou de coping dans l'espoir de faire son temps en engendrant au minimum des risques de conflits, et ainsi rendre son temps le plus facile possible. Contrairement au « temps difficile », nous caractérisons le « temps facile » par la présence d'un environnement stimulant et de divertissements menant ainsi un individu à porter ses ressources attentionnelles sur des activités et non sur le temps, lui permettant alors de percevoir son passage plus rapidement. En effet, moins il y a d'attention sur l'aspect temporel, plus sa durée semblera passer rapidement (James, 2014; Wittmann, 2014; Zakey, 2014). Dans cette section, nous allons alors aborder les bonnes relations avec les gardes, les bonnes relations avec les détenus et l'occupation du temps.

5.3.1 Bonnes relations avec les gardes

Les bonnes relations avec le personnel de surveillance peuvent influencer positivement la façon dont le temps sera vécu en prison. Comme mentionné préalablement, le détenu est complètement dépendant des gardes et de leurs décisions. Il est donc tout à son avantage d'entretenir de bonnes

relations avec ces derniers. En effet, il est important que le détenu consacre son temps à développer et maintenir des relations favorables pour assurer que son temps soit le moins pénible possible. Pour y arriver, il doit alors faire preuve de respect et s'assurer de demeurer dans leurs bonnes grâces.

Dans un premier temps, comme nous l'avons déjà mentionné, le détenu dépend des gardes en ce qui a trait à la réponse à ses demandes personnelles et médicales. Ainsi, le détenu qui possède une relation favorable avec un garde se verra priorisé dans la réponse à leurs requêtes. Ses demandes seront remplies plus rapidement et la durée de l'attente pourra être réduite de façon significative. Cette réduction du temps d'attente aura ainsi un impact sur le sentiment d'impuissance, d'anxiété et de dénigrement que produit l'attente chez le détenu.

Comme le système carcéral actuel est basé sur un système de privilèges, l'institution pénitentiaire se doit de fournir les biens essentiels, mais les détenus peuvent s'acquérir, par la suite, différents biens de consommation et d'usage courant dans le but de réduire les rigueurs de la détention (Vacheret & Lemire, 2007 : 91-92). Ainsi, en entretenant des rapports positifs avec les gardiens, les détenus peuvent espérer bénéficier de ce système à son plein potentiel. Il aura ainsi accès à une plus grande diversité de marchandise, et ce à prix réduit. Ceci est primordial dû à l'importance de se tenir occupé pour que l'attention du détenu ne soit pas axée sur des pensées négatives ou sur le passage du temps, le percevant donc passer plus rapidement et ainsi moins long et pénible.

Ses relations positives lui permettent également d'être informé à l'avance lorsque des fouilles de cellules sont prévues. Il a ainsi amplement de temps pour se débarrasser de sa contrebande ou de matériel qui pourrait être compromettant. Ceci lui enlève un certain stress, car il n'a plus à être sur ses gardes. Il peut relaxer dans sa cellule en sachant qu'il aura le temps nécessaire pour jeter tous objets illégaux. Cet avantage lui permettra également d'éviter l'isolement cellulaire où le temps, comme mentionné préalablement, est extrêmement long et pénible avec aucune distraction. Il ne risque également pas de perdre son temps accumulé pour bonne conduite ou de se faire refuser sa libération conditionnelle.

Les gardes peuvent également se présenter comme une aide importante dans la quête d'intimité du détenu. En effet, la cohabitation forcée par l'institution carcérale est vécue comme une invasion des sens du détenu. Il lui est alors impossible de trouver un moment d'intimité, un temps où il peut être complètement seul, car il est constamment assailli par les conversations, la musique et le bruit

en général produits par les autres prisonniers (Toch, 1992). Pour fuir cet environnement cacophonique et trouver un peu de tranquillité, l'isolement cellulaire apparaît à prime abord, dans notre analyse, comme une solution. Cependant, malgré le répit à court terme que ce type de mesure peut apporter, celui-ci devient rapidement pénible dû au manque de distraction et à la perception que le temps semble être sans fin. De ce fait, si le détenu veut obtenir une certaine intimité dans sa cellule, et sans souffrir des effets de l'isolement, il se doit d'entretenir de bonnes relations avec les gardes. En effet, ce sont ces derniers qui sont responsables de l'attribution des cellules. Ils ont donc le pouvoir de modifier ou de falsifier la liste de logements pour indiquer une occupation double dans une cellule où se trouve seulement un détenu ou même pour attribuer une cellule à occupation unique à un détenu qui devrait normalement être dans une cellule à occupation double. En plus des avantages des relations favorables entre le détenu et les gardes, les relations entretenues avec les autres détenus peuvent également générer des bienfaits.

5.3.2 Bonnes relations avec les détenus

Dans cette section, nous allons discuter des avantages associés aux bons rapports que le détenu entretient avec les autres détenus. Ainsi, nous allons aborder, le statut que possède le détenu au sein de la population carcérale, les différentes stratégies adoptées pour augmenter son statut, ainsi que les apports de ce statut. Il est également important que le détenu se développe des stratégies pour ne pas empiéter sur le temps des autres détenus.

Le code des détenus est un système de valeurs qui favorise la cohésion, la solidarité et le respect entre les détenus (Cohen & Taylor, 1981; Vacheret & Lemire, 2007). Le respect de ce code est alors très important pour qu'un détenu établisse des relations positives avec les autres personnes incarcérées. Le respect du code des détenus a une influence sur le statut que le détenu aura en prison. Le détenu qui ne respecte pas le code peut se retrouver au bas de l'échelle, alors que celui qui suit le code a plus de chance d'être respecté par les autres prisonniers. Le choix des compagnons avec lesquels le détenu s'entoure est aussi important que le respect de ces derniers. En effet, un bon ami ou un mentor lui enseignera les comportements ou gestes à éviter, l'étiquette carcérale à suivre, le langage spécifique à l'institution pénitentiaire et il le présentera à son groupe social, lui permettant alors une meilleure intégration au contexte carcéral. De plus, le statut que possède un détenu peut avoir une influence sur son expérience carcérale. En effet, plus le statut est élevé dans la hiérarchie institutionnelle, plus le détenu aura accès à des avantages, que ce soit de

plus grands privilèges accordés par les gardes, ou l'obtention de certains services ou marchandises auprès des autres détenus.

Pour améliorer son statut, le détenu doit s'affilier avec des codétenus qui bénéficient d'un statut privilégié; sa place hiérarchique est alors déterminée par affiliation. Il peut également offrir un service que lui seul est capable de faire, par exemple des cours de mathématiques ou d'anglais. Il sera alors respecté par les autres détenus puisqu'il offre une commodité indispensable dont il est le seul à pouvoir offrir. L'aide offerte aux autres détenus est ainsi digne de respect. De bonnes relations avec les autres détenus ou une affiliation avec un prisonnier possédant un statut élevé peuvent aussi constituer un gage de protection. De cette façon, le détenu aura tout le temps quelqu'un prêt à le protéger et à le défendre. Ainsi, les bonnes relations permettent au nouveau détenu de s'intégrer et de s'adapter au nouvel environnement plus rapidement, en plus de ne pas être constamment sur ses gardes puisque quelqu'un le protège. Cela lui permet également d'avoir accès à une plus grande panoplie de marchandises et divertissement pour aider à remplir le temps de sa journée et ainsi le faire passer plus rapidement.

Afin de maintenir de bonnes relations avec les autres prisonniers, le détenu ne doit pas empiéter sur la façon dont ces derniers décident de passer leur temps. En effet, les activités pour occuper le temps des autres détenus peuvent envahir l'environnement d'un autre qui cherche plutôt un moment paisible. La quête de solitude de l'un est alors entravée par les besoins de divertissement d'un autre (Toch, 1992). Malgré qu'ils entretiennent de bonnes relations, le détenu ne doit tout de même pas, dans sa quête d'intimité et de moments de tranquillité, manquer de respect aux autres prisonniers en les empêchant de passer leur temps comme ils le désirent, par exemple en les empêchant d'écouter de la musique ou la télévision. Le détenu doit alors trouver des solutions alternatives pour passer son temps en tranquillité. Il doit s'habituer au bruit ou trouver des façons de s'y échapper, comme par le retrait physique (aller marcher ou s'isoler dans sa cellule) ou mental (écouter de la musique à l'aide d'écouteur). En plus de ces stratégies que le détenu doit développer pour ne pas empiéter sur le temps des autres, il est également important qu'il occupe son temps au maximum, par une panoplie de passe-temps et d'activités.

5.3.3 L'occupation du temps

Dans cette section nous allons discuter des différentes façons que le narrateur emploie pour remplir ses temps morts. Nous allons aborder les différents passe-temps mobilisés dépendamment des besoins qu'il cherche à combler.

Dans notre analyse, nous constatons que le temps carcéral est vécu à un rythme extrêmement lent. Pour empêcher que le détenu soit envahi par des pensées négatives, le narrateur avance que le nouveau détenu doit trouver différentes façons d'occuper et d'écouler le temps qu'il a à faire en prison. Confronté au manque de stimulation et à l'ennui qui émerge, le détenu est en effet porté à revisiter des événements malheureux ou des pensées douloureuses. Pour éviter cela, il doit développer différentes stratégies pour occuper son temps au maximum et ainsi éviter la lenteur avec laquelle la journée semble passer (Medlicott, 1999). De ce fait, le travail carcéral que possède le détenu remplit énormément sa journée. La majorité de la journée est alors consacrée à une tâche particulière dans laquelle le détenu peut s'évader mentalement dans le moment présent et s'échapper de l'anxiété rattachée au futur pénible qui l'attend.

Différents passe-temps seront aussi mobilisés pour différentes raisons. L'écriture se présente comme une forme d'évasion de l'esprit et de thérapie où le détenu peut se vider de ses pensées négatives. La lecture lui permet également de s'évader dans un monde imaginaire, mais elle est aussi une source d'apprentissage et de développement lorsqu'il lit des ouvrages plus éducatifs. Le détenu peut aussi échapper au désespoir émergeant de la réalité carcérale en passant simplement du temps avec ses amis, à converser, à se moquer les uns des autres, à écouter leurs histoires aussi flamboyantes et irréalistes soient-elles, et en jouant aux échecs. Cette façon de passer le temps se trouve même parmi les principaux passe-temps partagés par les détenus. Similairement à ce que rapporte Toch (1992 : 32-33), les passe-temps peuvent également être une source de fierté en donnant un but à compléter au détenu. En effet, nous avons constaté que de donner des cours de mathématiques et d'anglais aux détenus qui en ont besoin, ainsi que d'aider les prisonniers illettrés à lire et répondre aux lettres qu'ils ont reçues produisent un grand sentiment de satisfaction et d'épanouissement chez Jimmy. D'autres formes de divertissement sont également présentes en prison, soit la marche, l'exercice, la télévision et la musique, et ce dans l'objectif de remplir les moments morts de la journée. Ainsi, comme l'attention du détenu est concentrée sur autre chose que le temps, son passage paraît donc plus rapide.

Le détenu passe également beaucoup de temps dans ses pensées. En raison de la souffrance intense générée par l'éloignement de ses proches, ce dernier peut en effet essayer de se protéger de cette carence relationnelle, en ayant tendance à se replier sur lui-même et dans son imaginaire (Fleury-Steiner & Longazel, 2014; Lhuilier, 2007). En effet, la réalité temporelle carcérale et le fait de s'ennuyer, ainsi que de ne pas être présent pour ses proches et ses enfants sont une source de pensées extrêmement pénibles pour le détenu. Pour s'évader de ses pensées tristes et négatives, nous avons constaté que le narrateur se perd régulièrement dans des souvenirs nostalgiques et joyeux concernant ses proches. Les souvenirs se présentent alors comme une échappatoire mentale où le détenu n'a pas à faire face à sa nouvelle réalité. De plus, nous constatons que Jimmy passe également beaucoup de temps à comparer ses expériences pénitentiaires à des événements qui ont eu lieu avant son incarcération. Ceci est accompli dans le but de relativiser et de normaliser ses expériences. Par conséquent, malgré le contexte différent dans lequel se produisent ces événements, la comparaison entre les deux le mène à percevoir sa réalité carcérale comme étant plus familière, moins déconcertante et moins anxiogène, puisque les expériences pénitentiaires sont similaires à celles en société, et donc, par la suite, le temps en prison ne paraît pas aussi terrifiant, car il est maintenant similaire à celui en société.

La dimension temporelle de l'expérience carcérale peut être analysée à trois niveaux qui correspondent aux trois manifestations différentes de temps.

Premièrement, le temps physique, soit le temps dans sa dimension quantitative et comme unité de mesure, est utilisé dans l'organisation temporelle de la prison. En effet, les sentences, ainsi que les punitions supplémentaires comme l'isolement cellulaire, sont calculées en fonction du temps, soit en jour, en mois et en années. La possibilité d'une libération conditionnelle n'est octroyée qu'après un certain nombre de jours purgés en détention. Le temps a également une portée structurante à l'intérieure de la prison. Tous les processus, la routine, les horaires et les activités sont déterminées en fonction d'une unité de mesure temporelle. De plus, chaque type de détention – détention dite « normale », isolement cellulaire et confinement cellulaire –, ainsi que chaque phase d'incarcération ont leur propre organisation temporelle, c'est-à-dire leur propre horaire et leur proportion de temps confiné en cellule.

Deuxièmement, le temps social, soit la temporalité propre aux différentes sphères sociales, dont ici la prison, est mobilisé pour comprendre comment se présente la temporalité carcérale. Le temps social comprend les caractéristiques de la temporalité carcérale qui représente un cadre de référence partagé par l'ensemble des détenus. Ce temps peut être relié au temps physique, lorsqu'on parle de l'organisation du temps en prison, les horaires et la routine qui sont partagés par l'ensemble de la population carcérale. Cette temporalité peut également varier en fonction de la phase de détention dans laquelle se trouve les détenus. Ainsi le *Fish Tank*, le bloc cellulaire et la détention générale ont chacune leur propre temporalité et routine à suivre. Cette temporalité est caractérisée par un temps d'attente, en attente pour leur libération conditionnelle, en attente dans leurs déplacements, en attente dans leurs demandes... Le temps en prison est également caractérisé par la dépendance que les détenus ont envers les gardes, dépendance dans la réalisation de leurs demandes, dans leurs déplacements. Ce temps d'attente et la dépendance imposées mènent à une perte d'autonomie chez le détenu. De plus, la temporalité carcérale est qualifiée par une surveillance constante et une présence omniprésente du regard de l'autre, que ce soit de la part des gardes ou des autres détenus, menant ainsi à une perte de la vie privée et au manque d'intimité.

Finalement, il y a le temps subjectif, c'est-à-dire le vécu personnel d'un individu face à cette nouvelle temporalité, le sens qu'il donne au temps et ses techniques d'adaptation. La temporalité carcérale se vit très difficilement et le temps en prison est perçu par Jimmy comme étant lent et lourd. En effet, il y a une perte de repères temporelles habituelles, ce qu'il vit de façon déstabilisante et qui l'empêche de voir le temps s'écouler le rendant ainsi figer dans le temps. Le temps d'attente et la dépendance envers l'institution et l'autorité carcérale engendrent également une grande incertitude et angoisse quant à son futur et le temps a passé en détention, ainsi qu'un sentiment d'impuissance et de dénigrement du soi. Face à cette réalité temporelle pénible, Jimmy ne peut concevoir faire son temps en prison. Incapable d'être confronté à l'angoisse que représente son présent et son futur au sein de l'institution pénitentiaire, il se perd alors dans la fantaisie d'une libération conditionnelle précoce. Le refus de sa libération conditionnelle s'avère alors comme un choc total et Jimmy plonge dans le désespoir. De plus, la temporalité distincte de l'isolement et le confinement cellulaire exacerbent le sentiment d'angoisse et de désespoir présent en détention dite « normale ». Jimmy doit alors trouver des façons d'occuper les temps morts à leur plein potentiel et ainsi aider à ce que le temps passe le plus rapidement possible. Il développera donc différentes stratégies – lecture, écriture, échecs, cours de mathématiques – selon les besoins qu'il cherche à

combler. Les relations qu'il entretient avec les gardes et les autres détenus ont également un impact direct sur la façon qu'il passera son temps. En effet, une relation favorable avec les gardes et les détenus peut mener à des privilèges, une diversification des moyens de s'occuper et accès à des moments d'intimité. Tandis, qu'au contraire, une relation défavorable avec ceux-ci peut mener à une restriction des biens, perte de privilèges, ainsi qu'un isolement cellulaire, intensifiant ainsi la longueur du passage du temps.

CONCLUSION

Dans le cadre de notre recherche, nous voulions mettre en lumière la place que prend la dimension temporelle dans l’incarcération et comment est décrit son influence sur l’expérience carcérale du détenu. Pour ce faire, nous avons analysé une autobiographie de détenu racontant son expérience carcérale, soit *You’ve Got Nothing Coming : Notes From a Prison Fish* de Jimmy Lerner (2002).

Pour ce faire, nous avons d’abord procéder à une revue de littérature permettant de mettre en lumière les connaissances existantes sur la détention. Ceci nous a permis de comprendre le fonctionnement de la prison, l’influence qu’elle détient sur le détenu et les différents modes d’adaptation à celle-ci. Nous avons ensuite discuté de la relation co-constitutive entre l’espace et le temps dans l’analyse de tout phénomène social. Dans un premier temps, nous avons abordé la dimension spatiale de cette relation qui a été amplement explorée dans le cadre de la recherche en sciences sociales. Nous nous sommes ensuite concentrés sur la dimension temporelle de cette relation, laquelle s’avère au contraire sous-explorée comparativement à la dimension spatiale.

Nous avons ensuite présenté notre cadre théorique. Selon la phénoménologie de la conscience intime du temps, la perception du temps se construit à la jonction entre le passé, le présent et le futur, et selon un cadre de référence propre à chaque individu. Ainsi, si nous voulons faire une analyse de la perception du temps, nous devons le faire sous un angle phénoménologique, c’est-à-dire en se penchant sur le vécu subjectif de l’individu en prenant compte du sens qu’il donne à ce vécu. Puis, nous avons abordé trois conceptions du temps, soit le temps physique (quantifiable), le temps social (partagé au sein d’une institution) et le temps subjectif (propre à chaque individu).

Puis, nous exposons notre méthodologie employée dans le but de répondre à notre question de recherche. Nous avons opté pour une approche narrative qui place le récit de vie au cœur de la recherche. L’autobiographie écrite est le type de récit de vie dont nous avons privilégié. L’autobiographie nous permet d’avoir accès à une représentation unique des expériences que l’auteur juge significatives et importantes dans son parcours, ainsi que la perception qu’il possède de celles-ci. Nous avons également choisi d’accomplir une analyse de contenu à travers d’une approche principalement déductive, tout en accordant une certaine place à l’approche inductive et ainsi laisser le texte nous dévoiler différents aspects de l’expérience temporelle de l’incarcération.

Nous avons présenté nos résultats dans notre quatrième chapitre. Quatre catégories principales ont émergé de notre analyse. Il y a tout d'abord le thème de la sentence, où nous discutons de la détermination de la peine en fonction du temps, ainsi que de la possibilité d'une libération conditionnelle à un moment indéterminé de la sentence. Il y a ensuite la prison où nous faisons état de la façon que le temps est organisé en détention, puis l'isolement cellulaire et le confinement cellulaire qui sont deux types différents de détention vingt-quatre heures sur vingt-quatre venant exacerber la perception que le temps ne semble pas vouloir passer. Il y a ensuite les relations gardes-détenus où nous explorons les effets de la surveillance, de l'attente et des relations favorables/défavorables que les détenus entretiennent avec les gardes, ainsi que les effets qu'ils ont sur la façon que le détenu fait son temps. Puis, il y a l'adaptation à la prison où nous parlons de la nouvelle réalité temporelle à laquelle Jimmy doit faire face, des relations que le détenu entretient avec les autres détenus, mais aussi avec le monde extérieur, en plus de parler des effets de la cohabitation forcée, ainsi que de l'importance de se tenir occupé.

Nous avons finalement présenté notre interprétation dans le but de répondre à notre question de recherche. Notre premier sous-objectif de recherche était de mieux comprendre la temporalité carcérale et ses caractéristiques. Il y a plusieurs façons de concevoir le temps en prison. Nous pouvons, tout d'abord, le concevoir suivant sa propriété physique, c'est-à-dire objective et quantifiable. En effet, l'analyse du récit de Jimmy nous a permis de constater que le système carcéral est organisé en fonction du temps. La peine de privation de liberté est donnée en fonction du temps, soit en jours, en mois et en années. La possibilité de la libération conditionnelle n'est octroyée qu'après un certain temps. L'analyse du récit nous a également permis de constater à quel point le temps a une portée structurante à l'intérieur de la prison. L'institution impose un horaire strict qui guide la vie des détenus. Ainsi, le temps des repas, de la douche, du compte officiel, de l'heure de récréation est prédéterminé et se répète tous les jours. La détention est également organisée en différentes phases, soit le *Fish Tank* pour trente jours, le bloc cellulaire pour quatre-vingt-dix jours et ensuite la population générale.

Nous pouvons également concevoir le temps en prison selon sa propriété sociale, c'est-à-dire le cadre de référence temporelle partagée par l'ensemble de la population carcérale. La perte de contrôle quant à la détermination de la sentence et de la libération conditionnelle, ainsi que de la routine carcérale, en plus du temps d'attente imposée dans tous les processus institutionnels

mènent à une perte d'autonomie chez Jimmy. Le temps d'attente place également le détenu dans une situation de dépendance totale envers l'institution. Il doit constamment attendre que quelqu'un d'autre lui accorde la permission pour accomplir une action ou attendre que quelqu'un d'autre subvienne à ses besoins. De plus, l'analyse du récit de Jimmy nous a aussi permis de comprendre que le détenu n'a accès à aucun moment d'intimité où il peut se retrouver seul avec lui-même et être en mesure de relaxer. Le détenu se fait imposer, en tout temps, le regard des autres, soit par la surveillance constante des gardes ou par la présence d'autres détenus et le bruit qu'ils produisent. Ainsi, malgré que la cellule soit l'endroit le plus personnel auquel a accès le détenu, il ne peut s'y réfugier en toute intimité. Il n'a donc recours à aucun moment ou instant d'intimité et de tranquillité où il peut baisser sa garde et relaxer complètement.

Puis, nous pouvons concevoir le temps en prison en suivant sa propriété subjective, soit le vécu et le sens propre accordé à la perception du temps en prison. Cette conception du temps nous a permis de répondre à notre deuxième sous-objectif de recherche : comprendre comment cette nouvelle temporalité est vécue et perçue et comment il s'adapte à celle-ci. Selon notre analyse. Cette nouvelle réalité dans laquelle se trouve le détenu induit alors beaucoup d'anxiété et d'incertitude face à son incarcération. Même si une courte période d'incarcération semble être acceptable et gérable par le détenu, la possibilité de devoir passer une longue durée en détention devient particulièrement difficile à envisager. Pour éviter de faire face à cette possibilité, Jimmy se perd alors dans le fantasme d'une libération conditionnelle au point de se convaincre que cette libération anticipée sera assurée. Cependant, le refus de cette libération plonge le détenu dans le désespoir et le force à faire face à cette réalité temporelle. Il devra passer plus de temps que prévu en détention et durant ce temps, aucune clémence ne lui sera accordée. Le temps passera lentement et il sera pénible. Une fois cela accepté, le détenu prendra conscience des différentes façons qu'il peut passer son temps en prison, soit faire du *hard time* (temps difficile) ou du *easy time* (temps facile).

Le temps difficile implique, par les comportements que le détenu adopte, il y a une possibilité que le temps soit perçu encore plus lentement et péniblement qu'il ne l'est déjà. Les infractions aux règles institutionnelles ou la désobéissance aux ordres des gardes entraîneront une détention solitaire ou un confinement cellulaire. Durant ce temps, le détenu est incarcéré vingt-quatre heures sur vingt-quatre et n'a accès à aucune ou très peu de sources de divertissement. Ainsi, le détenu n'a rien sur quoi porter son attention. Le détenu se retrouve impuissant face à cet interminable

passage du temps. Plus l'attention de quelqu'un est portée sur l'aspect temporel d'une situation, plus le temps semblera lent et comme s'il ne veut pas passer. Si le détenu entretient de mauvaises relations avec les gardes, ainsi qu'avec les autres détenus, les risques de détention solitaire et de confinement cellulaire sont encore plus grands.

Le temps facile, quant à lui, implique que le détenu essaie de mobiliser certaines stratégies lui permettant de se tenir occupé, évitant ainsi de porter une trop grande attention sur le passage du temps. De cette façon, si l'attention est portée sur autre chose que le passage du temps, celui-ci semblera passer plus rapidement. De bonnes relations avec les gardes, ainsi qu'avec les autres détenus apportent des avantages, dont l'accessibilité à une plus grande variété de sources de divertissement pour ainsi le tenir constamment occupé.

Deux limites principales ressortent de notre recherche. La première est le biais d'une illusion biographique, c'est-à-dire une réorganisation rétrospective des événements ne représentant pas la réalité objective des faits passés. Cependant, l'attrait d'une approche narrative est que nous nous n'intéressons pas à la représentation objective de ce qui s'est passé, mais plutôt au sens qu'a pris son vécu lors de son incarcération. Ainsi, malgré qu'il y ait eu des combinaisons de certains événements en un seul lors de l'écriture de son œuvre autobiographique, l'auteur reste tout de même fidèle à son vécu subjectif de son expérience carcérale. La deuxième limite soulevée est que nous avons été restreints dans les données recueillis dû au type de corpus choisi. En effet, comme nous avons choisi d'analyser une autobiographie plutôt que d'entreprendre des entrevues, nous sommes limités dans les données que l'auteur a partagées et nous n'avons pas pu approfondir certains éléments. Plusieurs éléments sont ressortis lors de notre analyse que nous n'avons pas pu explorer davantage, et qui auraient pu s'avérer fort pertinentes, comme par exemple les différentes temporalités présentes selon les divers espace-temps de la prison.

De plus, il y a une autre dimension qui est ressortie de notre analyse qui serait intéressante d'approfondir davantage lors d'une prochaine recherche, soit la relation que le détenu entretient avec son passé et ses souvenirs, ainsi que l'influence que cela apporte sur son expérience temporelle de l'incarcération. En effet, nous avons soulevé, dans un premier temps, que des souvenirs nostalgiques et joyeux peuvent servir d'échappatoire mentale, permettant ainsi à Jimmy de s'évader dans des moments heureux et ainsi échapper aux souffrances de son expérience carcérale. Dans un deuxième temps, il y a l'utilisation d'expériences passées pour relativiser et

normaliser ses nouvelles expériences en prison, les rendant ainsi moins déstabilisantes et plus familières. Il sera alors intéressant de voir si cette dimension est également partagée par d'autres détenus, ou au contraire, en quoi elle diverge des autres expériences.

BIBLIOGRAPHIE

- Albert, M.-N. & Couture, M.-M. (2013). La légitimation de savoirs issus de récits autobiographiques dans une épistémologie constructiviste pragmatique. *Recherches Qualitatives*, 32(2), p.175-200.
- Andreescu, R. (2017). “Nobody gets out alive. This place just a big coffin”: On death and Dying in American Prisons. *American, British and Canadian Studies Journal*, 29(1), p.65-83.
- Balleux, A. (2007). Le récit phénoménologique : étape marquante dans l’analyse des données. *Recherches Qualitatives*, (3), p.396-423.
- Bardin, L. (2013). *L’analyse de contenu*. Paris, France : Presses Universitaires de France.
- Barlatier, P.-J. (2018). Les études de cas. Dans F. Chevalier, L. Martin Cloutier & N. Mitev (Édit.), *Les méthodes de recherche du DBA* (p.126-139). Caen, France : Éditions EMS.
- Bertaux, D. (1980). L’approche biographique : Sa validité méthodologique, ses potentialités. *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 59, p.197-225.
- Bertaux, D. (2016). *Le récit de vie*. Paris, France : Armand Colin.
- Besson, E. (2020). L’architecture carcérale française à l’aune de la cellule. Origines, mythes et constances de la prison individuelle. *Champ pénal*, 20.
- Bony, L. (2015). La domestication de l’espace cellulaire en prison. *Espaces et sociétés*, 3(162), p.13-30.
- Bouilloud, J.-P. (2009). *Devenir sociologue*. Toulouse, France : Érès.
- Bourdieu, P. (1986). L’illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62(1), p.69-72.
- Brink, J. (2005). Epidemiology of mental illness in a correctional system. *Current opinion in psychiatry*, 18(5), p.536-541.
- Brinkmann, S. (2017). *Philosophies of qualitative research*. New York, NY: Oxford University Press.
- Burrick, D. (2010). Une épistémologie du récit de vie. *Recherches Qualitatives*, (8), p.7-36.
- Chamberlayne, P., Bornat, J. & Wengraf, T. (2000). Introduction: The biographical turn. Dans P. Chamberlayne, J. Bornat & T. Wengraf (Edit.), *The Turn to Biographical Methods in Social Science* (p.1-30), London, Uk: Routledge.
- Chantraine, G. (2003). Prison, désaffiliation, stigmates : L’engrenage carcéral de l’« inutile au monde » contemporain. *Déviance et Société*, 27(4), p.363-387.
- Chantraine, G. (2006). La prison post-disciplinaire. *Déviance et Société*, 30(3), p.273-288.

- Cohen, S. & Taylor, L. (1981). *Psychological Survival: The Experience of Long-Term Imprisonment*. Harmondsworth, UK: Penguin Books.
- Cope, N. (2003). 'It's Not Time or High Time': Young Offenders' Experiences of Time and Drug Use in Prison. *The Howard Journal*, 42(2), 158-175.
- Crewe, B., Warr, J., Bennett, P. & Smith, A. (2013). The emotional geography of prison life. *Theoretical Criminology*, 18(1), p.56-74.
- Cunha, M. I. (1997). Le temps suspendu. *Terrain*, 29, p.59-68.
- Décarpes, P. (2004). Topologie d'une prison médiatique. *Champ Pénal/Penal Field*, 1.
- Dey, I. (2003). *Qualitative Data Analysis: A User Friendly Guide for Social Scientists*. New York, NY: Routledge.
- Dicker, G. (2013). Transcendental Arguments and Temporal Experience. Dans H. Dyke & A. Bardon (Édit.), *A Companion to the Philosophy of Time*. Malden, MA: John Wiley & Sons, Inc.
- Dirsuweit, T. (1999). Carceral spaces in South Africa: a case study of institutional power, sexuality and transgression in a women's prison. *Geoforum*, 30(1), p.71-83.
- Dodgshon, R. A. (2008). Geography's place in time. *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, 90(1), 1-15.
- Droit-Volet, S. (2005). Le temps psychologique. *Psychologie française*, 50(1), p.5-6.
- Duchesne, C. & Skinn, A. (2013). Enjeux éthiques de la relation chercheur-participant en recherche narrative. *Recherches Qualitatives*, 32(2), p.275-293.
- Easton, S. (2011). *Prisoners' rights: principles and practice*. London, UK: Routledge.
- Evans, M. (1993). Reading Lives: How the Personal Might Be Social. *Sociology*, 27(1), p.5-13.
- Farrington, K. (1992). The Modern Prison as Total Institution? Public Perception Versus Objective Reality. *Crime & Delinquency*, 38(1), p.6-26.
- Farrugia, F. (1999). Une brève histoire des temps sociaux : Durkheim, Halbwachs, Gurvitch. *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 106, p.95-117.
- Filion, L. J. & Akizawa, H. (2012). La méthode biographique : Approche structurante pour l'étude des représentations entrepreneuriales. *Revue internationale de psychosociologie*, 18(44), p.117-146.
- Finger, M. (1989). L'approche biographique face aux sciences sociales : Le problème du sujet dans la recherche sociale. *Revue européenne des sciences sociales*, 27(83). P.217-246.
- Fleury-Steiner, B. & Longazel, J. (2014). *The pains of mass imprisonment*. New York, NY: Routledge.
- Foucault, M. (1976). *Surveiller et Punir*. Paris, France : Éditions Gallimard.

- Gagnon, Y.-C. (2005) *L'étude de cas comme méthode de recherche : Guide de réalisation*. Sainte-Foy, Qc : Presses de l'Université du Québec.
- Gallagher, S. (2012). *Phenomenology*. Houndmills, UK; New York, NY: Palgrave Macmillan.
- Gaudet, S. & Robert, D. (2018). *L'aventure de la recherche qualitative : Du questionnement à la rédaction scientifique*. Ottawa, ON : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Gill, N. (2016). Mobility versus Liberty? The Punitive Uses of Movement Within and Outside Carceral Environments. Dans D. Conlon, N. Gill & D. Moran (Édit.), *Carceral Spaces: Mobility and Agency in Imprisonment and Migrant Detention* (p.19-35). London, UK: Routledge.
- Giorgio, A. (1997). De la méthode phénoménologique utilisée comme procédure de recherche qualitative en sciences humaines : théorie, pratique et évaluation. Dans J. Poupart (Édit.), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (p.366-391). Boucherville, Qc : G. Morin.
- Goffman, E. (1968). *Asiles : Étude sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Traduction par L. Liliane & L. Claude. Paris : Les éditions de minuit.
- Goodman, B. (2012). Erving Goffman and the total institution. *Nurse Education Today*, 33(2), p.81-82.
- Groulx, L.-H. (1997). Contribution de la recherche qualitative à la recherche sociale. Dans J. Poupart (Édit.), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (p. 76-107), Boucherville, Qc : G. Morin.
- Haney, C. (2006). *Reforming punishment: psychological limits to the pains of imprisonment*. Washington, D.C.: American Psychological Association.
- Haney, C. (2012). Prison Effects in the Era of Mass Incarceration. *The Prison Journal*, XX(X), p.1-24.
- Heurtebise, J.-Y. (2011). Le Temps est-il une qualité seconde ou première du Réel? – Analyse historique des rapports entre science et philosophie du Temps d'Aristote à Bergson. *Philosophia Scientiae*, 15(3), p.115-139.
- Houle, G. (1997). La sociologie comme science du vivant, l'approche biographique. Dans J. Poupart (Édit.), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (p.366-391). Boucherville, Qc : G. Morin.
- Hoyaux, A.-F. (2013). Géographie et phénoménologie : Perspectives théoriques et méthodologiques autour de la proximité et de l'authenticité. Dans B. Frère & S. Laoureux (Édit.), *La phénoménologie à l'épreuve des sciences humaines* (p.73-87). Bruxelles, Belgique : Peter Lang GmbH, Internationaler Verlag der Wissenschaften.
- Husserl, E. (1983). *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Traduction par H. Dussort. Paris, France : Presses Universitaires de France.
- Husserl, E. (2012). *Ideas* (traduit par W. R. Boyce Gibson). London, UK; New York, NY: Routledge.

- Husserl, E. (2014). The Structure of Lived Time (traduit par J. Mensch). Dans V. Arstila & D. Lloyd (Édit.), *Subjective Time: The Philosophy, Psychology, and Neuroscience of Temporality* (p.61-73). Cambridge, MA: MIT Press.
- James, W. (2014). Excerpts from The Principles of Psychology. Dans V. Arstila & D. Lloyd (Édit.), *Subjective Time: The Philosophy, Psychology, and Neuroscience of Temporality* (p.3-23). Cambridge, MA: MIT Press.
- Jones, A. (1986). Self-Mutilation in Prison: A Comparison of Mutilators and Nonmutilators. *Criminal Justice and Behavior*, 13(3), p.286-296.
- Kratcoski, P. C. (1988). The Implications of Research Explaining Prison Violence and Disruption. *Federal Probation*, 52(1), p.27-32.
- Las Vegas Defense Group. (2022). The Nevada Jail and Prison System – General Information Explained by Las Vegas Criminal Defense Attorneys. Tiré de <https://www.shouselaw.com/nv/defense/jails/>.
- Le Guern, P. (2005). Quand le sociologue se raconte en musicien : Remarques sur la valeur sociologique de l'autobiographie. *Volume!*, 4(1), p.25-55.
- Lerner, J. (2002) *You've Got Nothing Coming: Notes From a Prison Fish* [Format Kindle]. Tiré de <https://read.amazon.ca/kindle-library>.
- Lhuilier, D. (2007). Perspective psychosociale clinique sur la « carcéralité ». *Bulletin de psychologie*, 491(5), p.447-453.
- Lindsey, A., Mears, D., Cochran, J., Bales, W. & Stults, B. (2015). In Prison and Far from Home: Spatial Distance Effects on Inmate Misconduct. *Crime & Delinquency*, 63(9), p.1043-1065.
- Lune, H. & Berg, B. L. (2017). *Qualitative Research Methods for the Social Sciences*. Harlow, UK: Pearson.
- Martel, J. (2006). Les femmes et l'isolement cellulaire au Canada : un défi de l'esprit sur la matière. *Canadian Journal of Criminology and Criminal Justice*, 48(5), p.781-801.
- Marti, I. (2020). A 'Home' or 'a Place to be, But Not to Live': Arranging the Prison Cell. Dans J. Turner & V. Knight (Édit.), *The Prison Cell* (p.121-142). Cham, Switzerland: Springer International Publishing AG.
- Mary, P., Bartholeyns, F. & Béghin, J. (2006). La prison en Belgique: De l'institution totale aux droits des détenus? *Déviance et Société*, 30(3), p.389-404.
- Mathias, B. D. & Smith, A. D. (2016). Autobiographies in Organizational Research: Using Leader's Life Stories in a Triangulated Research Design. *Organizational Research Methods*, 19(2), 204-230.
- Matthews, R. (1999). *Doing Time: An Introduction to the Sociology of Imprisonment*, Basingstoke, UK: Macmillan.
- Mauger, G. (1994). Les autobiographies littéraires. Objets et outils de recherche sur les milieux populaires. *Politix*, 7(27), p.32-44.

- Mears, D. P. (2012). The prison experience: Introduction to the special issue. *Journal of Criminal Justice*, 40(5), p.345-347.
- Medlicott, D. (1999). Surviving in the Time Machine: Suicidal prisoners and the pains of prison time. *Time & Society*, 8(2-3), 211-230.
- Mensch, J. (2014). A Brief Account of Husserl's Conception of Our Consciousness of Time. Dans V. Arstila & D. Lloyd (Édit.), *Subjective Time: The Philosophy, Psychology, and Neuroscience of Temporality* (p.43-59). Cambridge, MA: MIT Press.
- Mincke, C. & Lemonne, A. (2014). Prison and (Im)mobility. What about Foucault? *Mobilities*, 9(4), p.528-549.
- Montulet, B. (1998). *Les enjeux spatio-temporels du social : Mobilités*. Paris, France : Harmattan.
- Moraldo, D. (2014). Analyser sociologiquement des autobiographies : Le cas des autobiographies d'alpinistes français et britanniques. *SociologieS*.
- Moran, D. (2015). *Carceral Geography*. Ashgate Publishing Ltd.
- Moran, D., Jewkes, Y. & Turner, J. (2016). Prison design and carceral space. Dans Y. Jewkes, B. Crewe & J. Bennett (Édit.), *Handbook on Prisons* (p.114-130). Abingdon, UK; New York, NY: Routledge.
- Moran, D. & Schliehe, A. K. (2017). Introduction: Co-production and Carceral Spatiality. Dans D. Moran & A.K. Schliehe (Édit.), *Carceral Spatiality: Dialogues between Geography and Criminology* (p.1-9). London, UK: Palgrave Macmillan.
- Moran, D., Turner, J. & Schliehe, A. K. (2017). Conceptualizing the carceral in carceral geography. *Progress in Human Geography*, 42(5), p.666-686.
- Morelle, M. (2013). La prison centrale de Yaoundé : L'espace au cœur d'un dispositif de pouvoir. *Annales de géographie*, 3(691), p.332-356.
- Outaghzafe-El magrouti, F. (2007). L'espace-temps carcéral. *Espace Populations Sociétés*, 2007(3), p.371-383.
- Pascal, R. (2016). *Design and truth in autobiography*. Abingdon, Oxon: Routledge.
- Plummer, K. (2001). *Documents of life. 2, An invitation to a critical humanism*. London: Sage.
- Pronovost, G. (1996). *Sociologie du temps*. Bruxelles, Belgique : De Boeck Université.
- Reimer, D. (2017). L'approche biographique dans la recherche sur le placement familial : réflexions éthiques et méthodologiques. *Sociétés et jeunesse en difficulté*, 18.
- Roekens, N. (2013). Du singulier à l'universel dans la recherche qualitative en sciences de l'éducation : l'exemple du récit de vie. *Recherches Qualitatives*, (15), p.365-380.
- Romano, C. (2012). *L'événement et le temps*. Paris, France : Presses Universitaires de France.
- Rostaing, C. (2006). La compréhension sociologique de l'expérience carcérale. *Revue européenne des sciences sociales*, XLIV(135), p.29-43.

- Rostaing, C. (2012). Une approche sociologique du monde carcéral. *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, 59(3), p.45-56.
- Rustin, M. (2000). Reflections on the biographical turn in social science. Dans P. Chamberlayne, J. Bornat & T. Wengraf (Édit.), *The Turn to Biographical Methods in Social Science* (p.33-52), London, UK: Routledge.
- Sayre, R. F. (1977). The Proper Study: Autobiographies in American Studies. *American Quaterly*, 29(3), p.241-262.
- Schliehe, A. K. (2016). Re-discovering Goffman: contemporary carceral geography, the “total” institution and notes on heterotopia. *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, 98(1), p.19-35.
- Stivers, C. (1993). Reflections on the Role of Personal Narrative in Social Science. *Signs*, 18(2), 408-425.
- Sykes, G. (1956), Men, Merchants, and Thoughts: A Study of Reactions to Imprisonment. *Social Problems*, 4(2), p.130-138.
- Tewksbury, R. (2009). Qualitative versus Quantitative Methods: Understanding Why Qualitative Methods are Superior for Criminology and Criminal Justice. *Journal of Theoretical and Philosophical Criminology*, 1(1), p.38-58.
- Thapliyal, P., Mitchison, D. & Hay, P. (2017). Insights into the Experiences of Treatment for An Eating Disorder in Men: A Qualitative Study of Autobiographies. *Behavioral sciences*, 7(2).
- Toch, H. (1992). *Living in Prison: The Ecology of Survival*. Washington, D.C.: American Psychological Association.
- Tschanz, A. (2020). L'intimité à l'épreuve des paradoxes de l'espace cellulaire. *Champ pénal*, 20.
- Tusseau, G. (2004). Sur le panoptisme de Jeremy Bentham. *Revue française d'histoire des idées politiques*, 1(19), p.3-38.
- Vacheret, M. & Lemire, G. (2007). *Anatomie de la prison contemporaine*. Montréal, Qc : Presses de l'Université de Montréal.
- Vannier, M. (2016). Women Serving Life without the Possibility of Parole: The Different Meanings of Death as Punishment. *The Howard Journal*, 55(3), p.328-344.
- Wacquant, L. (2005). The great penal leap backward: Incarceration in America from Nixon to Clinton. Dans J. Pratt, D. Brown, M. Brown, S. Hallsworth & W. Morrison (Édit.), *The New Punitivess: Trends, Theories, Prespectives* (p.3-26). London, UK: Willan Publishing.
- Walín, P. (2007). L'analyse de contenu comme méthode d'analyse qualitative d'entretiens : une comparaison entre les traitements manuels et l'utilisation de logiciels. *Recherches Qualitatives*, (3), p.243-272.
- Wahidin, A. (2002). Reconfiguring Older Bodies in the Prison Time Machine. *Journal of Aging and Identity*, 7(3), 177-193.

- Wahidin, A. (2006). Time and the Prison Experience. *Sociological Research Online*, 11(1), 1-10.
- Wilkinson, S. (2000). Women with Breast Cancer Talking Causes: Comparing Content, Biographical and Discursive Analyses. *Feminism & Psychology*, 10(4). 431-460.
- Wittmann, M. (2014). Embodied Time: The Experience of Time, the Body, and the Self. Dans V. Arstila & D. Lloyd (Édit.), *Subjective Time: The Philosophy, Psychology, and Neuroscience of Temporality* (p.507-523). Cambridge, MA: MIT Press.
- Zahavi, D. (2018). *Phenomenology: The Basics*. London, UK: Routledge.
- Zakey, D. (2014). Psychological time as information: the case of boredom. *Frontiers in psychology*, 5.